



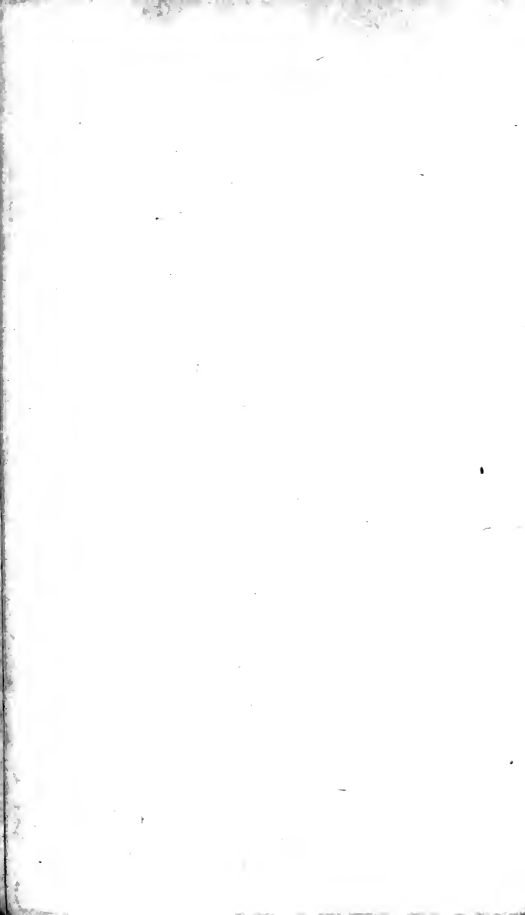
CHOIX

DE

PETITS ROMANS

DE

DIFFÉRENS GENRES.



CHOIX *esp*

DE

PETITS ROMANS

DE DIFFÉRENS GENRES;

P A R M. L. M. D. P.

Revus, corrigés & augmentés par l'Auteur.

T O M E I I.



L O N D R E S;

Et se trouve A PARIS,

Chez G A T T E Y , Libraire de S. A. S.

Madame la Duchesse d'Orléans, au

Palais Royal, Nos 13, 14, 15.

M. DCC. LXXXIX.

BIBLIOTHECA

Ortaviensis

4320216

*Ce Recueil est publié avec
l'agrément du Propriétaire de la
Bibliothèque des Romans.*

CSP

PQ

1954

.A57A64

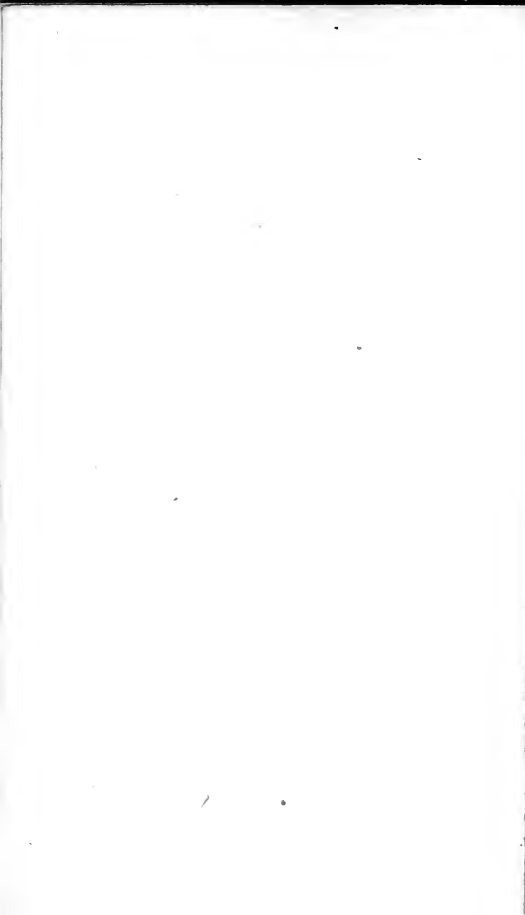
1189

V. 2

LES AMOURS
D'ASPASIE
DE MILET.

Tome II.

A



AVERTISSEMENT.

LE fonds du petit Roman que l'on va lire , se trouve dans les Œuvres de Madame de Villedieu ; & c'est à titre d'Extrait des Romans de cette Dame qu'il a été imprimé au mois de Mai 1776 , dans un Ouvrage périodique , uniquement consacré aux Romans ; mais l'Auteur de ce prétendu Extrait s'est si fort écarté de son original , tant du côté du style que des détails , que l'on ne peut pas lui contester que cet Ouvrage ne soit absolument à lui : c'est dans cette confiance qu'il le fait réimprimer , après y avoir fait de nouveaux changemens , & rétabli les fautes de Chronologie , & celles de Costume qui étoient échappées en grand nombre à Madame de Villedieu. Ceux qui connoissent les vies de Plutarque &

l'histoire de la Grèce , traduite des meilleurs Auteurs anciens , ou écrite d'après eux , reconnoîtront aisément qu'on ne s'en est pas écarté ici d'un seul pas , si ce n'est en supposant à Solon , à Licurgue , à Periclès , & à Alcibiade , des motifs qui , s'ils ne sont pas fondés en autorités , le sont du moins en vraisemblance , & augmentent l'intérêt qu'inspirent leurs actions.

Le but du Roman historique , doit être d'embellir l'histoire sans l'altérer tout-à-fait , d'en rendre les Héros & les faits plus touchans , & les récits plus agréables.





LES AMOURS
D'ASPASIE
DE MILET,

TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE;
*CONTENANT le Tableau fidèle des
mœurs d'Athènes pendant le siècle
de Periclès.*

LE jeune Cyrus , fils du Roi de Perse ,
Darius-Nothus , voyageoit , de l'aveu du
Roi , son père , pour s'instruire dans les arts ,
les sciences , & les mœurs de la Grèce. On
lui avoit principalement recommandé de
s'arrêter à Athènes , & on l'avoit , avec rai-
son , assuré q u e c'étoit là qu'il pourroit re-
cevoir les meilleures leçons de philosophie ,
& connoître ceux qui portoient au plus haut
degré les talens naturels & acquis. Efficte-
vement , Athènes étoit alors le centre de
la politesse , de la magnificence & du bon
goût. Ce fut , de toute la Grèce , la Ville
où Cyrus fit un plus long séjour. Il y garda,

en apparence , le plus sévère *incognito* , pour pouvoir fréquenter plus librement le Lycée & le Portique. Il n'y passoit que pour un jeune Seigneur Persan ; mais quoique le desir de se conformer à ses intentions éloignât de lui les honneurs dus à son rang , on n'ignoroit pas qu'il étoit le fils du grand Roi. Bien avant que d'arriver à Athènes , il avoit entendu parler de la célèbre Aspasie. Sa beauté , ses talens , ses grâces , sa philosophie , sa fortune enfin , avoient fait trop de bruit dans le monde pour ne pas arriver jusqu'à lui. Un des premiers soins de Cyrus fut de s'informer si elle étoit encore à Athènes. On l'assura qu'elle y jouissoit toujours dans la plus grande considération, quoique depuis la mort de Périclès & la retraite d'Alcibiade , elle eut la sagesse de ne se plus mêler des affaires de la République , mais que d'ailleurs elle y goutoit toutes les douceurs de la vie auxquelles elle étoit accoutumée depuis long-temps. Les philosophes , les littérateurs les plus distingués , & quelques femmes aimables , composoient sa société ; & les jeunes Athéniens n'y étoient admis qu'autant que leurs mœurs & leur conduite répondoient de leur caractère. Cyrus

brigua l'avantage d'y être présenté , & l'obtint. Il fut reçu d'Aspasie avec la politesse la plus noble & la moins gênante ; elle étoit déjà loin de la jeunesse , mais les attraits d'une beauté autrefois très-éclatante , n'étoient point encore absolument effacés. La fraîcheur de son teint s'étoit d'autant mieux conservée , qu'elle n'avoit point eu recours à l'art pour en augmenter l'éclat. Les minauderies lui avoient toujours été étrangères ; enfin , à juger de son ame par l'extérieur de sa personne , on voyoit qu'elle avoit réunis la délicatesse , la franchise , l'esprit , le sentiment , la raison & le naturel. Il y avoit cependant beaucoup d'art chez elle , mais c'étoit de cet art supérieur aux petites ressources.

Les premières visites se passèrent en conversations générales , dans lesquelles Aspasie fit briller son esprit & ses connoissances. Cyrus lui dit qu'il étoit persuadé que l'amour & les femmes ne devoient pas jouer un si grand rôle dans les États Républicains que dans les Monarchies , parce qu'il étoit plus facile de séduire un seul homme , tel qu'un Monarque , qu'un sénat ou un peuple entier , dont une bonne partie étoit composée de gens ou vieux ou sages , & qui ne

devoient être entraînés par aucune passion. Prince, lui répondit Aspasia, vous ne connoissez pas les Républiques : votre opinion seroit bien fondée, si dans nos délibérations chacun avoit un avis à foi ; mais c'est ce qui n'arrive presque jamais. Dans une assemblée, (quelque nombreuse qu'elle soit) le crédit est partagé entre un très-petit nombre de personnes ; une seule, quelquefois, ramène toutes les opinions à la sienne ; & si cette révolution, assez ordinaire, est l'effet des inspirations d'une femme, c'est alors cette femme qui gouverne véritablement la République. Je n'ai garde, ajouta-t-elle en baissant les yeux, de vous en donner des preuves certaines & assez récentes ; mais tous les temps m'en fournissent. Croyez-vous, par exemple, que Solon & Licurgue, ces fameux législateurs de Lacédémone & d'Athènes, n'ont pas consulté l'amour lorsqu'ils ont donné ces loix, d'après lesquelles ces mêmes Villes sont encore gouvernées aujourd'hui.... Non, en vérité, je ne l'aurois jamais cru, répartit Cyrus. Eh bien, dit Aspasia, permettez-moi de vous l'apprendre..

HISTOIRE.



HISTOIRE

DE SOLON.

SOLON étoit issu d'une illustre famille ; puisqu'il descendoit de Codrus , le dernier des Rois d'Athènes, qui eut la gloire de se sacrifier pour son Peuple. Animé des mêmes sentimens , mais bien éloigné d'aspirer au même pouvoir , dès qu'il fut en âge d'avoir une opinion à lui , non-seulement il crut qu'Athènes devoit se gouverner en République , mais que l'autorité souveraine appartenoit au Peuple ; que l'application journalière des loix devoit être confiée aux Magistrats , mais que le Peuple étoit le seul & le véritable Législateur. Il s'en falloit de beaucoup que les grands & les riches d'Athènes pensassent ainsi. Ils prétendoient dominer le Peuple , au lieu de le gouverner , & prescrire des loix , au lieu de faire exécuter

celles déjà faites. Solon ne voulut publier les siennes qu'après avoir acquis une parfaite connoissance de tous les Gouvernemens étrangers, en voyageant dans la Grèce & dans l'Asie, & s'être mis en état de les comparer les uns aux autres. Pendant plusieurs années, il visita tous les Pays avec lesquels nous avons quelque relation. Le négoce lui servit de prétexte pour ses voyages. Il partit sur un vaisseau chargé des productions de l'Asie & les échangea avantageusement contre celles de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Perse, & même contre l'or des Indes. Sous prétexte de connoître les sources du commerce, il étudioit la politique des États; &, comme il étoit aimable, faisoit des vers, & les chantoit avec grace sur sa lyre, il étoit bien reçu dans les meilleures sociétés des Villes où il s'arrétoit : il se mettoit au fait des mœurs & des caractères. Il revint dans sa Patrie bien plus riche qu'il n'en étoit parti, plus éloquent, plus aimable, meilleur Poète, parce qu'il avoit la tête plus remplie d'images & d'idées, & plus en état de bien gouverner; il donna les meilleurs conseils, & contribua à faire prendre les plus justes résolutions.

C'étoit souvent en vers qu'il parloit au Peuple , & on l'en admiroit davantage. Bientôt il s'attira toute la confiance de ses concitoyens. Athènes étoit divisée en quatre tribus : les plus riches composoient la première ; ceux dont la fortune étoit médiocre remplissoient les deux autres à proportion de leurs richesses : la quatrième comprenoit les citoyens pauvres. Celle-ci étoit méprisée & tyrannisée par les autres , sur-tout par la première. Les pauvres eurent recours à Solon , qui fit si bien valoir leurs droits que l'égalité s'établit entre les quatre tribus , que chacune d'elles eut part aux résolutions importantes , décida de la paix & de la guerre , approuva ou rejetta les loix , & fournit alternativement des membres à la Magistrature. La plus grande partie des citoyens , enchantée d'un arrangement si équitable , vint offrir la Couronne à Solon ; mais il étoit loin de sa façon de penser d'accepter une pareille offre : au contraire , il régla que les Archontes ou Chefs de la République seroient annuels & choisis alternativement dans les quatre tribus , avec l'approbation du

Peuple. Ce ne fut pas sans contradiction que cette dernière loi fut admise. Les citoyens puissans & ambitieux vouloient conserver l'autorité. Ils avoient à leur tête le fameux Pisistrate, qui avoit le cœur & les intentions bien moins pures que Solon, mais qui possédoit également les charmes de l'éloquence, le talent de la poésie, & tous les moyens de séduction. L'usage qu'il prétendoit en faire étoit d'assujettir sa Patrie, en l'enchantant & l'endormant sur ses véritables intérêts. Solon découvrit ses menées, en fit sentir les dangereuses conséquences, & l'emporta enfin sur lui. La loi passa, & Solon fut, tout d'une voix, nommé Archonte pour l'établir, & travailler à en former d'autres, d'après lesquelles les intérêts particuliers de chaque citoyen pussent être décidés, la police la plus exacte établie dans la Ville, les crimes & les contraventions punis & la subsistance du Peuple assurée. Le sage & vertueux Solon sentit bien que de pareils réglemens ne pouvoient être que le résultat de nouvelles observations. Il déclara donc qu'aussitôt après son année de régence, il entreprendroit de nouveaux voyages, uniquement dans le

dessein de former un corps de droit civil & privé, d'après lequel les vertus fussent aussi bien encouragées & récompensées, que les crimes seroient sévèrement punis, l'ordre de la société parfaitement établi, les sciences & les arts protégés & ranimés, enfin qui contiennent les principes d'une philosophie douce & humaine, qui fit aimer les loix encore plus qu'elle ne les fit craindre. Les Athéniens applaudirent aux dispositions de leur sage Législateur, & il se préparoit à déposer le principal pouvoir & à s'embarquer lorsque Pisistrate, son antagoniste & son ennemi déclaré, employa, pour se réconcilier avec lui, & lui succéder même dans la place d'Archonte, un ressort, dont l'effet est toujours infaillible. Il s'étoit aperçu que la beauté de sa fille Argine avoir fait une profonde impression sur le cœur de Solon : il crut même remarquer que cette jeune personne paroissoit flattée d'avoir fait la conquête d'un citoyen, qui, quoiqu'à la fleur de l'âge, étoit déjà généralement estimé & considéré, mais qu'elle craignoit, pour ainsi dire, de plaire à l'ennemi de son père.

Celui-ci la rassura en se réconciliant ouvertement avec Solon. Il alla le trouver & lui parla ainsi : « Ne craignez pas , Solon , que
» je vous fache mauvais gré de ce que vous
» avez été , dans les affaires publiques , d'un
» autre avis que le mien ; le vôtre a prévalu ,
» & je dois m'y soumettre & oublier toutes
» les raisons qui m'ont porté à le com-
» battre. Un bon Républicain peut s'oppo-
» ser aux loix à faire ; mais aussi-tôt qu'elles
» sont promulguées, il doit donner l'exemple
» de la soumission. Après avoir été l'auteur
» de celles qui constituent à présent notre
» droit public , vous allez achever le grand
» ouvrage de notre législation particu-
» lière. Loin de nuire à vos succès , je me
» ferai gloire d'y applaudir , & honneur
» d'exécuter les loix dont vous ferez l'au-
» teur ». Solon fut flatté d'un retour qu'il
croyoit sincère. Jusqu'à son départ il fré-
quenta la maison de Pisistrate , & s'en-
flamma de plus en plus pour la belle Argine,
qui se conduisant avec décence , étoit pour-
tant bien éloignée de rebuter un pareil sou-
pirant. Elle lui fit entendre qu'il obtiendrait
sa main de l'aveu de son père , si celui-ci

pouvoit lui succéder dans l'importante place d'Archonte. On étoit sûr que le suffrage de Solon entraîneroit celui de la multitude , & Solon , en déposant la Magistrature peu de jours avant son départ , fit réussir les vues ambitieuses de Pisistrate , en lui procurant la place qu'il desiroit avec tant d'ardeur.

Cependant le voyage de Solon dura plus long-temps qu'il ne l'avoit pensé lui-même ; il voulut étudier à fond les loix de l'Égypte , & consulter les Prêtres qui en étoient les oracles. Il se fit initier aux grands mystères de Memphis. Curieux de connoître les fix personnages éclairés & respectables dont il mérita d'être le confrère , & qui ont porté le beau nom des sept Sages de la Grèce , il les trouva rassemblés chez *Periandre* , Roi de Corinthe , & l'un d'eux. Ce fut là que , dans un festin , auquel Minerve même paroïssoit présider , ils s'avouèrent tous indignes d'un prix destiné par l'oracle de Delphes au plus sage de tous les hommes. C'étoit un trepied d'or , treuve dans l'isle de Cos. On l'envoya d'abord à *Thales* , qui , connoissant ses propres défauts , quoique l'Univers entier applaudit à ses vertus ,

s'excusa de le recevoir, & l'adressa à *Bias*, qui, aussi simple que modeste, le remit à *Pittacus* de Mitilène, qui voulut l'offrir à *Solon*; mais celui-ci sentit bien que *Vénus*, sous les traits d'*Argine*, remplissoit la première place dans son cœur, & ne laissoit que la seconde à *Minerve*. *Solon* fit donc passer le trépied au Spartiate *Chilon*, *Chilon* à *Cléobule*, & *Cléobule* à *Périandre*, qui se garda bien de l'accepter, & proposa à ses confrères de le consacrer dans le Temple d'*Apollon*, comme un monument de la modestie des sept Sages, ou plutôt de la justice qu'ils se rendoient à eux-mêmes. *Solon* se chargea de porter à *Delphes* cette précieuse offrande, & entendit sortir de la bouche de la grande Prêtresse cet Oracle encourageant. « *Solon*, » montes sur le vaisseau, prends en main le » gouvernail : les vents te seront favora- » bles; ils te conduiront en sûreté dans le » Port d'*Athènes* ». Ce fut sous de pareils auspices que *Solon* revit sa Patrie. Il étoit prêt à y rentrer après plusieurs années de voyages & de recherches, lorsqu'il apprit que *Pisistrate* remplissoit encore cette Magistrature suprême, qui ne lui avoit été

confiée que pour le cours d'une seule année. Etonné de l'abus qui avoit été fait de sa confiance , & de celle du peuple , il s'arrêta à Salamine. De nouveaux avis lui apprirent que Pisistrate ayant poussé la tyrannie à son comble , s'étant emparé de la Citadelle d'Athènes , & en ayant augmenté les fortifications , le Peuple ne pouvoit plus reconnoître d'autre Maître que lui ; qu'il avoit formé une troupe de soldats qui lui servoient de gardes & l'accompagnoient par - tout. Le sage Solon , accablé de ces nouvelles , eut honte & horreur de retourner dans sa Patrie tyrannisée. Il s'en éloignoit , lorsque Pisistrate instruit de son approche & de ses dispositions , sentit qu'il étoit perdu s'il ne parvenoit à soumettre le Législateur comme il avoit soumis la République ; il employa , pour cet effet , le même moyen qui lui avoit déjà si bien réussi. Solon reçut cette lettre.

Argine à Solon.

» Vous abandonnez vos concitoyens au
» moment où vous pouvez leur être le plus
» utile ; vous refusez de leur donner des
» Loix , lorsqu'ils pourroient le mieux en
» profiter , & jouir du bonheur qu'ils

» attendent de votre sagesse. Enfin, Solon,
» vous oubliez que ma main vous est pro-
» mise, & que vous possédez le cœur de la
» tendre & fidelle *Argine* ».

Solon, tout sage qu'il étoit né, ne résista pas à une si vive attaque. Il revint sur ses pas, rentra dans Athènes, &, au grand étonnement du Peuple, ce fut chez Pisistrate qu'il se rendit d'abord. On ne peut que conjecturer quels furent les combats qui se passèrent dans son ame, & quels efforts il fit pour persuader à Pisistrate de renoncer à la tyrannie & de rendre à sa Patrie sa première liberté. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il revit *Argine*, & que la beauté de cette jeune personne fut le véritable argument auquel il ne pût résister. Il présenta au Peuple des Loix sages & douces, & convint que l'autorité de Pisistrate étoit nécessaire, du moins pendant quelque temps, pour les faire recevoir & exécuter. Pisistrate, naturellement plus adroit & plus politique que cruel, convint de n'employer son pouvoir qu'en faveur de ces Loix : enfin Solon lui-même plaidoit la cause du tyran. « La ty-
» rannie, osa-t-il dire aux Athéniens, n'est

» odieuse que par le mauvais usage qu'en
» font ceux qui en font revêtu, & par les
» moyens cruels qu'ils employent pour
» l'exercer. Mais n'est-ce pas heureux de
» n'obéir qu'à un seul ? n'est-ce pas plus
» juste ? Tel est le présent état de la ville
» de Corinthe : elle est gouvernée par Pe-
» rinère : mais elle est neutre, & son
» tyran a mérité d'être compté parmi les
» sept Sages de la Grèce. Le Peuple s'é-
tonna plus qu'il ne se plaignit de cette nou-
velle façon de penser de Solon. Heureuse-
ment la conduite de Pisistrate la justifia
pendant assez long-tems. Ce n'est point à
moi à vous apprendre en détail en quoi con-
sistent les Loix que Solon proposa & fit
adopter aux Athéniens : elles sont écrites sur
le marbre & sur l'airain , non-seulement
pour notre usage , mais pour l'instruction
de toutes les nations. Solon , à qui on
demandoit si elles étoient les meilleures
du monde , répondit que c'étoit du moins
les meilleures que nous puissions recevoir.
Effectivement, elles sont assorties à notre ca-
ractère national ; & c'est une attention que
doit avoir tout Législateur qui veut que ses

Loix soient durables. Solon en a écarté tout ce qui pouvoit être odieux , & paroître barbare. En adoucissant les termes , il a fait disparoître ce qui pouvoit fonder ce reproche. Les Courtisannes sont ici traitées d'amies. On n'a garde de les traiter de Maîtresses , ajouta Aspasia, en souriant , dans un Pays où la tyrannie est odieuse. Il nomma les impôts sur le Peuple des contributions , comme étant toutes libres & volontaires. Les troupes militaires sont appelées Gardes de la Ville , comme si toujours employées pour la défense , elles devoient empêcher le mal & n'en jamais faire. Nos prisons publiques sont nommées maisons de sûreté. Enfin , en abolissant toutes les dettes , & faisant , par conséquent , faire banqueroute à tous les pauvres citoyens , il appella cette Loi *la Décharge* , parce qu'elle soulageoit ceux qui devoient , quoiqu'elle fut au détriment de ceux à qui ils avoient engagé leurs biens. Ce que Solon a fait de mieux pour notre bonheur , c'est d'avoir adouci la rigueur de nos Loix Pénales , & d'avoir changé celles de Dracon , que l'on disoit avoir été écrites plutôt avec du sang qu'avec

de l'encre. Cet ancien Législateur prétendoit qu'il avoit trouvé les moindres fautes dignes de mort , & qu'ainsi il les y avoit toutes indifféremment assujetties , ne trouvant pas non plus de peines plus fortes pour les plus grands crimes. Mais Solon sut bien proportionner la rigueur des peines à la nature des délits. Il se contente d'écarter de leur Patrie ceux qui contreviennent aux Loix du Pays : ceux qui se sont rendus coupables envers l'humanité , en général , sont privés de la vie ; mais ils sont condamnés à boire de la cigue , poison froid & lent , qui glace les sens , sans briser avec violence les ressorts du corps humain. Solon a écrit la plupart de nos Loix en Vers ; elles peuvent se chanter & s'accompagner sur la lyre , tandis que celles de Dracon sont écrites en Prose & en termes impératifs.

Solon & Pisistrate confièrent le maintien de ces Loix au Sénat de l'Aréopage , établi bien avant eux , mais auquel ils donnèrent une nouvelle forme. Il est composé de cent citoyens , ayant tous été chargés de quelque administration , ou commandement , & joignant l'expérience aux réflexions , fruits de

l'âge & de l'étude. Solon & Pisistrate eurent eux-mêmes séance dans ce Corps , au rang que leur donnoit leur âge & leur ancienneté dans le maniement des affaires. Vous savez , sans doute , Prince , quelle réputation de sagesse & d'équité s'est acquis cet auguste Sénat , en ne s'écartant jamais de ce principe , que ce n'est pas à lui à faire les Loix , & qu'il n'a que le droit de les appliquer ?

Pendant plusieurs années , Pisistrate & Solon , de concert , ajoutèrent de nouveaux articles à notre sage législation. Argine maintenoit entre eux la paix & l'intelligence ; & , sans faire-elle-même des Loix , contente d'en donner au cœur de son époux , & d'avoir du crédit sur l'esprit de son père , elle pouvoit être regardée comme la Déesse tutélaire d'Athènes. Ils abolirent les dots , ne voulant plus que les mariages fussent une espèce de trafic , ni assujettis à un vil intérêt , mais l'effet d'une inclination , & d'une convenance réciproques. Ils modifièrent la Loi qui ordonnoit que les biens & les terres ne sortiroient jamais de la même famille , & ordonnèrent que chacun en pourroit laisser , au moins , une partie à ceux qui lui auroient

rendu des services & donné des marques d'attachement, en excluant cependant ceux qui pouvoient être suspects d'avoir capté, par de mauvaises voies, la bienveillance des testateurs.

Pisistrate secondoit, par une conduite agréable au Peuple, l'opinion que le suffrage de Solon donnoit de ses sentimens. Il employoit ses richesses à soulager les malheureux. Les contributions levées sur les riches servoient au soulagement des pauvres. Ses jardins, ses vergers, ses granges, ses greniers mêmes étoient ouverts à ceux qui, n'ayant point de terres qui fournissent à leur subsistance, étoient obligés d'avoir recours à sa libéralité ; enfin jusques aux étrangers recevoient des secours, au moins passagers. On ne voyoit, dans Athènes, aucun mendiant, dont la misère avillit & déshonora la Ville. Pisistrate fit une Loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été blessés ou estropiés à la guerre, pour le service de la Patrie, seroient nourris aux dépens du Public.

Cependant on reprochoit toujours à Solon de favoriser & de soutenir la tyrannie.

« Ce n'est pas ma faute , répondoit-il , si
» ma Patrie est assujettie ; mais ayant trouvé
» ce joug imposé , j'ai , du moins , cher-
» ché à le rendre doux & léger , plutôt que
» d'attaquer le tyran avec violence ». Solon
vieillit en tenant cette sage conduite , & ex-
pira en embrassant sa chère Argine & re-
commandant sa Patrie à Pisistrate. Mais soit
que celui-ci se conduisît avec moins de sa-
gesse après la mort de son gendre , ou que le
Peuple , naturellement ennemi de l'autorité
la trouvât insupportable , dès qu'elle cessa
d'être éclairée & mitigée par Solon , Pisi-
strate fut assassiné. On en est revenu à l'an-
cienne forme républicaine ; mais le droit par-
ticulier , établi par Solon , & , pour ainsi dire ,
consolidé & enraciné par l'autorité de Pisi-
strate , est encore fidèlement observé parmi-
nous.

Je peux , ajouta Aspasia , quoique je
parle à l'héritier d'un grand Roi , avancer
cette maxime qui nous est chère : « Nous
» craignons d'être soumis à l'autorité d'un
» seul , parce que , comme il y a plus
» d'hommes méchans & incapables que
» d'hommes vertueux & prudents , l'abus
» de

» de l'autorité est toujours plus à craindre
» dans la Monarchie que dans l'Aristo-
» cratie ».

Cyrus parut entendre cette histoire avec plaisir , & parut desirer de savoir aussi celle de Lycurgue. Je conçois , dit-il , que l'Auteur des Loix douces & humaines qui gouvernent Athènes ait pu être sensible à l'amour ; mais j'ai peine à croire que celui des Loix austères de Lacédémone les ait établies d'après un si tendre sentiment. Ecoutez-moi seulement , reprit Aspasie.



HISTOIRE DE LYCURGUE.

SPARTE a toujours été gouvernée par des Rois descendans d'Hercule. *Eunomes* en étoit issu au 9^e degré. Il régna & eut deux fils , *Polydecte* & *Lycurgue*. La Couronne fut déferée , sans difficulté , au premier , en vertu de son droit d'aînesse ; mais il fit encore moins de cas de la Royauté que du

bonheur qu'elle lui procura d'épouser la belle Argelie , fille d'un des plus considérables citoyens de Lacédémone. Polydeste & Licurgue avoient , dès leur enfance , connu cette fille charmante , & en avoient été tous deux également épris. Polydeste l'emporta , & Lycurgue affligé , sans oser murmurer , entreprit un voyage long & instructif. Il visita , comme Solon , l'isle de Crète , gouvernée par les Loix du sévère Minos. Celle de Rhodes , dont le commerce maritime est si florissant & si bien réglé ; les différentes Villes de l'Asie mineure , dont l'administration est fondée sur des principes convenables à leur situation , & au caractère de leur habitans ; enfin l'Égypte , où la plûpart des Sciences & des Arts ont pris naissance , & ont eu un accroissement si rapide. Il considéra tous ces Pays dans la vue de faire l'application de leurs Loix au sien ; mais comme le sol de sa Patrie , & le caractère de ses compatriotes étoient bien différens , il envisagea les choses sous un autre point de vue , & forma de nouveaux plans. Chargé de cette récolte , il se préparoit à retourner à Sparte , lorsqu'il apprit que son frère Polydeste venoit de

mourir , ne laissant point d'enfans ; mais Argelie étant enceinte , il hâta son retour. Il reçut cet Oracle de la Prêtresse : *allez , ami des Dieux , remplissez les augures d'Apollon , en jettant les fondemens de la plus sage , & de la plus redoutable République de la Grèce.* En arrivant à Sparte , ses concitoyens coururent au-devant de lui , & l'assurèrent que la Couronne étoit dûe à sa naissance , à sa vertu , à la valeur , dont il avoit déjà donné des preuves , & aux nouvelles lumières qu'il venoit d'acquérir dans le cours de ses voyages. Le vertueux Licurgue , sans presque leur rien répondre , se rend auprès de la Reine. » Ce n'est point , » lui dit-il , en se jettant à ses genoux , » d'un cœur qui vous est acquis , depuis si » long - temps , que je veux vous rendre » l'hommage ; c'est d'une Couronne , dont » le défaut m'a privé du bonheur de vous » posséder. Je peux enfin vous l'offrir. De- » meurez sur le Trône , Madame ; vous » seroit - il moins cher avec Licurgue » qu'avec Polydecte ». Quoi ! Seigneur , lui » répondit Argelie , vous venez donc enlever » la Couronne au fils de votre malheureux

» frère , au mien ? Ah ! si tel est votre projet ,
» permettez-moi de me retirer avec cet enfant
» dans une solitude où je pleure en liberté ,
» moins mes propres malheurs , que la gloire
» & les vertus de Licurgue ». En disant ces
mots , la Reine se retire , & abandonne son
beau-frère à ses réflexions. Il en fit de sé-
rieuses , & , dès le lendemain , il déclara aux
Spartiates assemblés qu'il n'acceptoit que la
seule régence de l'État , à condition que si la
Reine mettoit au monde un Prince , cet enfant
eroit le véritable Roi , & qu'il lui remettroit la
Couronne , dès qu'il seroit en état d'en sup-
porter le poids. Les Spartiates ne se prêtèrent
qu'avec peine à cet acte de modération ;
mais enfin ils y consentirent , & Licurgue
en porta la nouvelle à Argelie. « Ce n'est pas
» tout , Madame , dit-il , je veux préparer au
» fils de mon frère , & de l'objet qui me fera
» toujours le plus cher , le règne le plus glo-
» rieux. Je veux que ce soit sous son nom
» que soient publiées les Loix les plus sages ,
» & les plus capables de rendre le Peuple heu-
» reux , & la puissance de Sparte redou-
» table. Qu'on oublie le nom de Licur-
gue , & que celui de Charilaüs (que doit

» porter votre fils) orne le frontispice du plus
» beau Temple , élevé à l'honneur & à la
» vertu ».

Licurgue tint parole. La Couronne & le Sceptre furent mis sur le berceau de Charilaüs , & ce fut sous le nom de ce Roi que furent publiées ces belles Loix , austères sans doute , mais propres à un peuple né robuste , qui semble fait pour la guerre , & à un Pays stérile qui ne produit exactement que ce qu'il faut pour la subsistance de ses habitans , distribuée avec égalité & économie , & rien de ce qui peut contribuer au luxe , ni même être un objet de commerce , & attirer l'argent dans le Pays. C'est à ces Loix que Lacédémone doit sa gloire & sa puissance. Elle nous fait souvent trembler , nous nés sous un climat plus heureux, accoutumés à des loix plus douces , mais moins faites pour exciter l'admiration & inspirer la terreur. Prince , vous verrez , sans doute , de plus près , dans le cours de vos voyages , quelles sont ces Loix & ces mœurs. Vous êtes destiné à être l'héritier du plus grand Empire de l'Univers. Vous serez peut-être choqué de la différence de leurs principes , d'avec ceux des

descendans du Grand Cyrus ; mais ce qui est bon dans certains Pays , & dans certaines circonstances , n'est pas praticable dans d'autres. Licurgue s'occupa , pendant 15 ans , du soin de faire adopter aux Lacédémoniens son système favori , celui de la communauté des biens entre tous les citoyens. Il vint à bout de le leur faire goûter ; il y fournit les Rois mêmes. En instruisant son neveu des devoirs qui , selon lui , étoient ceux de son Etat & de sa dignité , il lui fit entendre que la principale fonction d'un Roi étoit de défendre son État contre les ennemis extérieurs ; que pour cet effet il devoit commander ses armées en personne , soutenir & augmenter la gloire de son Pays ; mais que quant à l'Administration intérieure , il devoit se soumettre aux Loix , & que les véritables interprètes de celles-ci étoient le Sénat & le Peuple , qui , réunis ensemble , connoïtroient toujours mieux leurs véritables intérêts que ne pourroit faire un seul homme. D'après ce raisonnement , il établit les Ephores qui balancent , à la vérité , le pouvoir des Rois , mais qui , en s'éclairant les uns les autres , ne peuvent abuser de

celui qui leur est confié. Il ne voulut point que ces Loix fussent écrites ; mais il les grava dans le cœur des Lacédémoniens , & dans celui du jeune Charilaüs. Argélie étoit la première à en faire sentir à son fils la nécessité & la justice. Licurgue , Charilaüs & sa mère , passèrent plus de 20 ans dans la plus grande union. Cependant les premières années de leur règne furent orageuses ; les établissemens de Licurgue souffroient des contradictions ; mais il les supportoit avec un courage & une philosophie qui surmontèrent tous les obstacles. Enfin voyant ses Loix reçues , & l'ordre établi dans Lacédémone , tel qu'il l'avoit désiré , il crut s'apercevoir que Charilaüs commençoit à s'ennuyer de se voir toujours sous la tutelle de son oncle , quoiqu'il eut atteint l'âge de la force & de la raison. « Madame , dit Licurgue à Argélie , je crains que le Roi , » votre fils , ne se lasse de faire exécuter des » Loix qu'après tout il n'a point dictées : je » crains que nos Spartiates ne veuillent m'engager à y faire des changemens , qui peut-être ne seroient que l'ouvrage du seul amour » de la nouveauté ; & je suis persuadé que

» quand une Nation a de bonnes loix , elle
» ne doit plus s'occuper qu'à les maintenir, &
» non à les altérer. En tout cas , si j'ai quel-
» que changement à y faire un nouveau
» voyage en Egypte me mettra à portée de
» faire , à ce sujet , de nouvelles découvertes
» & de sages réflexions. Tout ce que je de-
» mande à votre fils & à nos compatriotes ,
» c'est de ne rien changer à mes Loix jusqu'à
» mon retour ». Argélie s'opposa tant qu'elle
pût à ce dessein ; mais enfin Licurgue , ayant
obtenu le consentement du Peuple , & la pro-
messe qu'il desiroit , s'embarqua , & la Reine
ne le vit pas partir sans verser un torrent de
larmes : Charilaüs , au contraire , parut
préférer la douceur de gouverner par lui-
même à l'avantage d'être conduit par un si
sage tuteur. Licurgue disparut , & sa Patrie
ne l'a plus revu. On croit qu'il est mort
en Pays étranger , & qu'il a même défendu
que ses cendres fussent rapportées à Lacé-
démone , pour ôter tout prétexte de dire que,
Licurgue étant de retour , Sparte pouvoit
changer ses Loix.

Dès que cette Histoire fut finie, qu'avez-
vous

vous besoin , dit Cyrus , de chercher d'autre exemple que le vôtre pour prouver l'empire de l'esprit & de la beauté sur les âmes les plus élevées. Quoique je devine , en vous voyant , une partie des moyens que vous avez employés pour soumettre le grand Périclès , le charmant Alcibiade , & peut-être bien d'autres dont la conquête vous fait autant d'honneur , d'aignez m'en instruire encore mieux , & me raconter les événemens d'une vie aussi brillante , & aussi intéressante que la vôtre. Aspasie baissa les yeux , fit quelque résistance , & enfin se rendit. Elle prit jour avec Cyrus pour lui raconter son histoire , après l'avoir prévenu qu'elle ne vouloit aucun témoin des aveux délicats qu'elle seroit obligée de lui faire.





HISTOIRE

D'ASPASIE.

MILET est ma Patrie, & ses malheurs sont la source de ma gloire & de mon bonheur. Etant encore enfant, je fus enlevée par des Mégariens, & vendue à un fameux Marchand Athénien, nommé Naucratus. Celui-ci, augurant bien de ma figure & de mon esprit, ne négligea rien pour perfectionner mon éducation. Il cultiva les dispositions que j'avois pour tous les talens agréables. Je fis des progrès rapides dans les Arts séducteurs de la danse & de la musique : je pris même quelques principes du dessin, & ils ne me furent pas inutiles pour exécuter avec précision & élégance différens ouvrages de broderie. Mon inclination me portoit aussi à la poésie, mais le prévoyant Naucratus me défendit de m'y livrer ; il craignit qu'elle n'échauffât de trop bonne heure mon cœur & mon imagination : il me recommanda bien de tâcher d'être maîtresse toute ma vie de l'une

& de l'autre ; il me cita l'exemple de Sapho , & celui de Corinne. Ils étoient récents. Sapho , victime de son enthousiasme poétique , & de l'auteur que lui inspiroit le jeune Phaon , après avoir passé quelques années dans les plus cruelles agitations , avoit fini par se précipiter dans la mer , du haut du promontoire de Leucate, ne pouvant souffrir plus long-temps les injustices d'un amant ingrat & infidèle. Corinne étoit aimable , & même aimée du fameux Pindare. Elle faisoit des vers , & s'avisa de disputer le prix de la poésie lyrique à celui qui avoit été son maître. Elle fit mieux , elle remporta ce prix. Mais Pindare ne lui pardonna pas d'avoir eu cet avantage auquel ses charmes avoient pu contribuer. Il se déchaîna contre elle , & ne se trouvant pas encore assez grand maître dans l'Art de la Satyre , il s'adressa au Mordant Alcée pour la décrier. L'amour-propre des Poètes est encore plus sensible que celui des Coquettes. Au reste , ajoura Naucratis , en ne rivalisant pas avec les Maîtres de l'Art , vous pouvez vivre avec eux. Vous les inspirerez , & ils ne disputeront rien à vos charmes , pourvu que

vous ne disputiez rien à leurs talens : conformément à ces principes , il me fit faire connoissance avec le viel Anacréon. Cet aimable Poëte menoit encore une vie délicieuse dans un fauxbourg d'Athènes. J'allai plusieurs fois souper chez lui avec Naucratis, & il vint aussi souvent chez celui-ci, exprès pour me voir. Il conçut pour moi tous les sentimens dont un viellard est susceptible pour une beauté naissante. Il fit, à ma gloire, des vers qu'il chantoit d'une voix un peu cassée, mais conduite avec goût. Il les accompagnoit de sa lyre, & m'apprenoit toutes les finesses d'un art dans lequel il étoit consommé. Il me disoit souvent que le goût du chant & de la poésie se donne moins par règle, qu'il ne s'inspire par sentiment.

Ici le Prince interrompit Aspasia. Sans doute les vers d'un homme que tout le monde a admiré, ne sont, lui dit-il, ignorés de personne ; toute la Grèce les chante ; vous jugez qu'il me sont connus. Mais ceux qu'il fit pour vous ont peut-être été dérobés au Public par votre modestie ou par la fienne : je ne les retrouve pas dans ma mémoire ; ils ne sont pas dans son recueil : daignez les

confier au sentiment d'estime qui m'anime pour vous & pour la mémoire d'Anacréon. Aspasie convint qu'ils n'avoient jamais été publiés. Sensible à l'empressement du Prince, elle les tira de son porte-feuille, & les lui présenta. Cyrus les lut avec transport. (Nous ne rapporterons qu'un seul de ces petits morceaux, le voici .

Sûr et fidele de l'Amour,
A cet enfant je me confie,
Mais lui-même est privé du jour,
Et pour guide a pris Aspasie.

Ainsi, sous l'empire charmant
De l'aimable & folle jeunesse,
Je vois couler rapidement
Les jours de ma douce vieillesse.

Conduisez-moi, guides chéris,
Jusques sur l'inférieur rivage.
Et qu'avec vous les jeux, les ris,
Sement des fleurs sur mon passage.

Après les complimens dus à un hommage aussi plein de délicatesse, Cyrus pria Aspasie de poursuivre. Elle reprit en ces termes.

Je mettois à profit les leçons d'Anacréon ;
& déjà mes progrès pouvoient flatter son

amour-propre. Peu de jours après, mes deux Maîtres eurent entre eux un entretien que j'entendis, & qui est encore imprimé dans ma mémoire. Vous voyez, mon cher Anacréon, dit Naucratus, à quel point la nature, vos conseils & les miens, ont porté les agrémens de la jeune Aspasia. Il ne lui manque plus rien pour être la plus jolie femme de la Grèce. Les Laïs & les Phrinés doivent lui céder la place. Elle peut voler comme elles de conquête en conquête, & tant que durera l'éclat de sa jeunesse, rien ne pourra lui résister. La mort aura fermé nos yeux avant que ce temps heureux soit passé pour elle, & nous la laisserons au comble de la gloire & des plaisirs. Mais le tendre intérêt qu'elle m'inspire depuis son enfance, me fait desirer de voir perpétuer son triomphe. L'étude particulière que j'ai faite de son cœur & de son esprit, autorise l'espoir que j'ai de réussir dans mon projet. A présent qu'elle a acquis tous les talens agréables, tâchons de lui procurer des connoissances qui lui donnent un avantage assuré sur toutes les personnes de son sexe : la Poésie & la simple Littérature ne lui suffisent point.

Pourquoi ne hasarderions - nous pas de l'initier dans les mystères de la Philosophie?... Anacréon parut d'abord étonné de cette idée ; il y trouva des difficultés sans nombre ; il craignit qu'on ne fît de moi une pédante & une ennuyeuse ; qu'on n'affoiblît , par ces principes austères , les grâces de mon esprit , & jusques à celles de ma figure. Au contraire , répliqua Naucratis , elle semera des fleurs sur l'aride terrain de la Philosophie , & elles y croîtront cultivées par la main des grâces ; si nous attendions qu'elle eût perdu les agrémens de la première jeunesse, la Philosophie lui serviroit de ressource, mais elle seroit peu utile à la Philosophie. Cette science gagnera en faisant une pareille prosélyte.

Anacréon se rendit. Il fut décidé que je joindrois le goût d'une étude aussi sérieuse à tant d'autres plus agréables , mais plus frivoles. On commença à m'en donner quelque légère idée ; & le premier usage que j'eus à en faire , fut de me consoler de la mort du bon Anacréon. Tous les jours il prioit les Dieux que la fin de sa vie fût douce & imprévue ; ils l'exaucèrent. Un matin il

s'étoit endormi sous une treille chargée de fruits délicieux ; une grappe pendoit jusques sur sa bouche ; il la sentit en s'éveillant , & la saisit avidement. Un grain de raisin s'arrêta dans son gosier , & lui causa une toux convulsive , qui , en un moment , l'étouffa : quoiqu'il eût vu la révolution d'un siècle entier , & que le terme de sa vie ne pût être fort éloigné , il fut pleuré par toutes les personnes aimables qui le connoissoient , comme si sa mort eût été une surprise de la nature , & un événement tout-à-fait imprévu.

Les premiers Philosophes dont je voulus prendre des leçons , furent ceux de la secte Eclectique, dont les principes font juger de tous les autres. Son nom signifie *examiner*. Quand de cette première école on passe au Pirrhonisme , ou à la ridicule opinion de ne croire rien de certain , on s'égare inmanquablement , mais elle éclaire lorsqu'on se sert de la connoissance de tous les systèmes pour choisir le plus vraisemblable.

De toutes les écoles établies alors dans Athènes , celle de Thalès étoit la plus célèbre. Je voulus la connoître , & j'y fus

reçue avec empressement ; mais j'avoue que j'en fus bientôt rebutée. Ses principes mathématiques me parurent arides ; & prévoyant que je n'étois pas destinée à faire un grand usage de leur application , je ne les suivis pas long-temps ; cependant , quelques traces de cette science restées dans ma tête, ne m'ont pas été inutiles dans la suite de ma vie , & ont rendu la marche de mon esprit plus assurée & plus régulière.

La connoissance de l'Astronomie , & le système de la formation de l'Univers , m'intéressèrent plus long-temps , & me parurent assez curieux. Pythagore , le principal Disciple de Thalès , avoit déjà parlé d'une harmonie universelle , dont l'idée me plut beaucoup ; il me paroissoit que tout , dans la nature , tendoit à la prouver. Mais je sentis bientôt que l'étude de ce qui nous est extérieur , & étranger même à la terre que nous habitons , doit nous paroître bien indifférente , en comparaison de l'étude de nous-mêmes : aussi , m'attachai-je principalement au grand dogme de Thalès & de son Disciple , sur l'immortalité de l'ame , & son émanation de la Divinité. Je sentis combien

ce dogme étoit précieux à conferver; & fans m'égarer dans les recherches qui en dérivent, fans décider entre Pythagore, qui croyoit que l'ame paffoit de corps en corps, & Anaxogore, qui foutenoit qu'elle ren-
troit dans le fein de la Divinité, je me fuis fermement tenue au principe de la croire immortelle, & j'ai même achevé d'en convaincre le fage Socrate, dont je me rendis Difciple, après avoir pris une légère idée des autres Sectes de Philofophie. Socrate étoit le feul qui s'appliquoit à former l'efprit & le cœur de fes Difciples. C'étoit un inftituteur zélé, & même, un aimable Philofophe. Il fe vantoit d'avoir un génie qui l'infpiroit & le guidoit dans toutes fes démarches. Il m'affura, dès fes premières leçons, que fon génie lui avoit révélé que j'ajouterois une nouvelle gloire à l'étude de la Philofophie, que je prouverois à l'Univers que mon fexe étoit capable d'en faifir les principes, & d'en goûter les douceurs, & que je l'embellirois d'un charme particulier; il ajoutoit qu'une de fes maximes étoit qu'il falloit que quelquefois les Philofophes facrifiaffent aux grâces, & qu'avec moi il étoit sûr de voir les grâces brûler de

l'encens sur l'Autel de la Philosophie. Je fus flattée de l'idée de jouer un si beau rôle ; & je m'attachai de plus en plus à Socrate & à sa doctrine. Je ne vous dirai point , Prince , si le Philosophe ne profita pas , pour sa personne , de l'admiration & de la confiance que m'inspiroit sa science ; craindre de le dire , c'est peut-être l'avouer , & ce demi-aveu peut suffire. Bientôt Socrate ne me cacha plus rien des mystères de son savoir profond : il convint avec moi que son prétendu génie n'étoit que l'art de connoître parfaitement le caractère des hommes avec qui il avoit à traiter , & ce qui devoit résulter & de leurs opinions , & de leurs intérêts ; que la vraie Philosophie avoit sa source dans le cœur , mais que la justesse d'esprit devoit rectifier les sentimens qu'éprouvoit celui-ci ; que c'étoit à cela qu'il falloit s'en tenir , puisque de-là résultoit toute la Philosophie de conduite , applicable aux événemens de la vie , & que le reste n'étoit que de vaines spéculations ; que les Dieux , tels que nos Prêtres , nous les représentoient , n'étoient que des personnages allégoriques , sous l'emblème desquels nous devons entendre les diverses modifications d'un Etre suprême qui

dirigeoit tous les mouvemens de notre ame ; nos passions , nos vertus , nos vices ; mais que la véritable explication de ce grand système étant trop forte pour le vulgaire , il falloit lui laisser dévorer l'écorce d'un arbre dans le cœur duquel il ne pouvoit pénétrer.

Telles sont les grandes leçons que j'ai reçues de Socrate. Elles élevèrent mon ame , & , je l'avoue , elles touchèrent mon cœur. Ce Sage avoit eu successivement deux femmes , Milto & Xantippe. L'une l'avoit déolé par son humeur indiscrettement coquette ; la seconde l'affligeoit par l'âcreté de son caractère , & par une jalousie insupportable. Socrate venoit se consoler avec moi de ses chagrins domestiques ; j'avois perdu Naucratis. Il m'avoit laissé , en mourant , la liberté , avec assez d'aisance pour vivre , dans la maison que j'occupe encore aujourd'hui , & ne dépendre que de moi-même. Socrate , en dépit de Xantippe , venoit m'y visiter souvent. Aristophanes avoit fait de ces visites l'objet de ses railleries & de ses satyres. Il en avoit porté l'excès jusqu'à faire prendre à ses Acteurs comiques le masque & la contenance de Socrate. Celui-ci ne fit d'abord

qu'en rire ; il s'en amusoit avec moi ; nous assistâmes ensemble à la représentation de la Comédie des Gueppes & de celle des Nuées ; mais enfin l'orage grossit contre Socrate. Anitus , Prêtre de Jupiter , l'accusa devant l'Arcopage ; & la cabale eut tant de pouvoir , qu'il ne fut pas écouté dans sa défense. Il étoit prêt à être condamné ; mon inquiétude étoit extrême ; on me conseilla de m'adresser à Périclès. Cet illustre Athénien commençoit à avoir dans la République un crédit qui devint ensuite dominant , & que ses victoires portèrent au plus haut degré ; mais ce n'étoit encore alors qu'un citoyen illustre & distingué. J'allai me jeter à ses pieds. Périclès , lui dis-je , vous êtes le plus grand des Athéniens ; souffrirez-vous que le plus sage périsse victime d'une atroce calomnie ? Eh ! quel est le mortel qui prouve mieux qu'il croit des Dieux , que celui dont toutes les actions honorent la Divinité , & dont toutes les leçons rendent à pénétrer les hommes des maximes les plus agréables aux Dieux ?

Périclès m'écouta avec attention , & je crus m'apercevoir que ma présence ajoutoit

un degré d'intérêt à la justice de ma représentation. Il prit le parti de Socrate, & pendant quelques mois, força ses ennemis au silence ; mais ayant été nommé Général de l'armée des Athéniens contre Sicyone, Anitus profitant de son absence, renouvela ses accusations, & à la honte éternelle de notre Aréopage, fit condamner Socrate à boire la ciguë. Vous savez toutes les circonstances de sa mort. Oui, dit Cyrus, j'en ai été instruit dès ma tendre jeunesse ; elles font trop d'honneur à la Philosophie, pour que mes maîtres ne se soient pas empressés à me les apprendre.

Lorsque Périclès (continua Aspasia) revint victorieux des champs de Némée, Socrate n'étoit déjà plus. J'allai le pleurer auprès du vainqueur : il parut partager sincèrement ma douleur, & bientôt il s'empressa à me consoler. Il humilia le fier Aréopage, & fit proscrire, par le peuple, ceux qui avoient osé condamner la sagesse même dans la personne de Socrate. Je l'assurai de ma reconnaissance ; mais il prétendit bientôt à des sentimens plus tendres : je fis quelque résistance ; elle ne fut point trop obstinée :

eh ! pouvois-je refuser mon cœur à l'homme d'Athènes qui réunissoit le plus de qualités personnelles , & qui étoit parvenu au plus haut point du crédit & de la considération ? Aussi grand Général qu'habile Politique , Périclés avoit gagné des batailles , & fait des traités avantageux à la République. Il se vantoit , avec raison , d'avoir encore plus épargné de sang à ses concitoyens , qu'il n'avoit cueilli de lauriers arrosés de ce sang : Juge intègre , Magistrat populaire , c'étoit à force de bienfaits qu'il avoit gagné le cœur de tous le Athéniens ; il exerçoit sur eux un empire absolu , fruit de l'estime générale : il fut surnommé l'Olympien , à cause de la force de son éloquence. Quand il haranguoit le peuple , sa contenance étoit ferme & assurée ; son geste noble , ainsi que sa figure ; sa voix douce & insinuante : la vivacité de ses expressions , jointe à la justesse de ses pensées , entraînoit les cœurs & les esprits : il possédoit tous les talens agréables , & n'ignoroit aucun des mystères de la Philosophie. Il avoit été disciple de Zénon , Chef des Stoïciens ; mais il avoit su adoucir l'austérité de cette

secte , & il ne lui en étoit resté qu'une charmante égalité de caractère.

Tel fut le héros dont je fis la conquête , & sur lequel j'exerçai autant d'empire qu'il en avoit lui-même sur les Athéniens. Pendant plusieurs années , je partageai ses triomphes , sa gloire , ses plaisirs , son bonheur , ses revers , & ses inquiétudes. Il me consulta quand il voulut entreprendre la guerre de Samos. Je l'enhardis à cette expédition ; il la fit adopter au peuple , & elle réussit au-delà de nos espérances. Périclès triompha des Samiens , & remporta de leur île de grandes richesses. Tous les Temples d'Athènes furent décorés de ses trophées : le vainqueur en fut enrichi , & j'avoue que l'abondance , dont je jouis encore à présent , est née , en partie , de cette source.

L'envie de venger une injure qui m'étoit personnelle , lui fit entreprendre la guerre de Mégare : l'événement en fut également heureux. Cependant , au milieu de tant de succès , un orage s'éleva contre Périclès. Le peuple parut , pendant un instant , lui retirer sa faveur : on l'avoit déjà condamné à une grosse amende , & on vouloit le bannir.

J'inspire

J'inspire à mon amant la noble audace d'une ame vraiment philosophique. Il se présente au peuple , le harangue , le persuade , & le ramène. Il reprend tout son crédit , & je conservai le mien sur son esprit jusqu'à sa mort. Si j'ai partagé ce crédit avec Alcibiade , c'est que je l'ai bien voulu , & que cet aimable Athénien en a lui-même acquis sur moi. Il vous est connu , sans doute.....

Oui , reprit Cyrus , il y a peu de mois que je le vis encore : il s'est retiré dans les États du Roi , mon père , & je souhaite qu'il y passe long-temps des jours tranquilles , qu'il a bien achetés par les brillans & singuliers événemens de sa jeunesse. Mais belle Aspasie , ajouta Cyrus , au nom des Dieux ne me cachez rien , ouvrez-moi votre cœur ; est-il vrai que vous ne fûtes pas sensible pour Alcibiade , dans le temps même que Périclès vous donnoit tant de preuves de sa tendresse , & vous combloit de gloire & de bienfaits ?

Prince , lui répliqua-t-elle . je vous dévoilerai ma foiblesse , & vous apprendrez , par mon exemple , à connoître le cœur des femmes , même de celles dont les sentimens

sont les plus délicats, & l'esprit le plus cultivé. Souffrez , cependant , que je remette à un autre jour l'aveu d'un engagement qui me feroit rougir , si le mérite d'Alcibiade ne le justifioit. Cyrus y consentit , & deux jours ne se passèrent pas sans qu'il obtînt d'Aspasie la continuation de son histoire.

Dans le temps que Périclès jouissoit de sa plus grande gloire , un jeune Athénien qui lui étoit uni par le sang , ayant perdu ses plus proches parens , se trouva sous sa tutelle ; & Périclès s'attacha d'autant plus volontiers à ce jeune homme , qu'il lui trouva les plus heureuses dispositions (c'étoit Alcibiade). Sa physionomie étoit agréable , son air noble , & sa taille élégante. Il avoit parfaitement réussi dans tous les exercices du corps auxquels il s'étoit appliqué , & dans la douce étude des Arts agréables , la Danse , la Musique , la Poésie , &c. Il avoit même étudié la Philosophie à l'École de Socrate : mais la vivacité de son âge & de son caractère l'avoit empêché de s'y attacher beaucoup. Enfin , il avoit tous les charmes de la jeunesse ; il en avoit aussi les défauts : mais

il faisoit espérer qu'il seroit un jour un grand homme. Périclès, qui lisoit dans l'avenir, ne négligeoit rien pour que son heureux naturel fût secondé par l'éducation : ses vœux, peut-être, n'auroient jamais été parfaitement remplis, si l'amour & moi ne nous en étions mêlés.

Un jour il lui arriva une aventure désagréable : des jeunes gens l'avoient entraîné dans une débauche. Après avoir passé la plus grande partie de la nuit avec des courtisannes subalternes, & fait d'excessives libations à Bacchus, rentrant chez eux à la pointe du jour, ils trouvèrent plaisant d'insulter les Statues de Mercure qui étoient placées au coin de toutes les rues d'Athènes ; ils les défigurèrent, accompagnant une action aussi déplacée, des plus indiscretes railleries. Le lendemain l'Aréopage en fut informé ; on peignit cette étourderie des plus noires couleurs, & les suites en auroient été fâcheuses pour Alcibiade, si Périclès n'avoit employé tout son crédit pour le sauver. Il y réussit, mais il se crut obligé de lui faire en même-temps les remontrances les plus

fortes. Elles parurent plutôt révolter l'esprit altier d'Alcibiade , que calmer la fougue de son caractère. Périclès , qui s'intéressoit véritablement à lui , implora alors mon secours. Aspasia , me dit-il , les leçons dont mon pupille a besoin , seront plus utiles & plus agréables , quand ce sera vous qui les donnerez : je vous le recommande ; développez l'héroïsme , qui est , pour ainsi dire , caché dans son cœur ; modérez le feu des passions qui l'entraînent , & rendez -le le plus grand & le plus aimable des Athéniens.

Je remplis les intentions de Périclès , & voici comme je m'y pris pour cela : dès le lendemain je rencontrai Alcibiade , plongé dans cette tristesse morne , qui annonce dans les jeunes gens moins le repentir de leurs fautes , que l'humiliation d'en avoir été repris durement ; il sembloit méditer plutôt de nouveaux actes d'étourderie , qu'une conduite plus conforme à la décence. Je le tirai de sa rêverie , & m'occupai à la dissiper par des propos amusans : j'intéressai son amour-propre , en vantant ses grâces & ses talens ,

(avec retenue cependant) : il m'écouta avec plaisir : son front se dérida : bientôt il parut s'attendrir : je continuai de le flatter , en l'encourageant à faire valoir des qualités naturelles dont il pouvoit tirer , pour sa gloire & même pour ses plaisirs , le plus heureux parti.

Quel dommage , lui dis-je , que la débauche seule profite de vos avantages ! Eh qui ne voudroit être ami d'Alcibiade , si Alcibiade daignoit mériter de l'attachement & de l'estime ? Il pourroit aller jusqu'à inspirer l'admiration , & exciter l'enthousiasme. Je vis son cœur s'ouvrir à de si douces espérances. Après avoir fait durer encore quelques momens cette conversation , je le laissai , & j'évitai pendant quelques jours les occasions de la reprendre : il les chercha lui-même , & nous la continuâmes. J'insistai alors sur la nécessité où il étoit de devenir parfaitement aimable & estimable : je mis un peu plus de force dans mes reproches ; & mon cœur , malgré moi-même , suivit avec plus de chaleur le projet de le rendre tel que je le souhaitois , pour l'intérêt de sa gloire & pour le mien propre. Je m'arrêtois quand

je croyois pouvoir lui déplaire. Mais bientôt lui-même alla au-devant de mes conseils : il devina le motif particulier qui les plaçoit sur mes lèvres : l'ardeur de son âge se communiqua à son cœur ; & je vis que, maîtresse de son esprit , j'en pouvois diriger toutes les idées vers le but que je m'étois proposé. Cher Alcibiade , lui dis - je enfin , la légèreté dont vous faites profession ne vous permet peut-être pas de croire aux Oracles. Pour moi qui ai plus d'expérience , & peut-être plus de sagesse que vous , je les crois , sur-tout quand je les trouve écrits dans mon cœur. Ils m'ont prédit que je serois sensible , & même plus d'une fois ; mais que ce ne seroit jamais qu'en faveur de ce que la Grèce a de plus distingué par ses vertus , l'esprit & le courage : c'est à ce titre que votre oncle Périclès a obtenu les sentimens que j'ai montrés pour lui , & il ne peut les partager qu'avec l'héritier de sa gloire & le plus noble imitateur de ses vertus. Vous pouvez l'être ; que dis-je , Alcibiade ! vous seriez coupable de ne l'être pas ! Est-ce donc à plaire à de viles esclaves que cette figure fière & charmante est destinée ? Non , il faut que dans

vous tout annonce la noblesse de votre ame , celle de votre naissance , & la grandeur future de votre destinée. Que veut dire ce grassement affecté , qu'Aristophane a osé vous reprocher en plein Théâtre ? Quittez cette façon efféminée de vous parer , & paroissez homme & militaire. Parmi les talens agréables , choisissez ceux qui conviennent le mieux à votre état. Laissez la flûte aux jeunes Thébains ; elle ne rend que des sons peu expressifs , & ne permet pas de s'accompagner de la voix : attachez-vous à la lyre , elle se prête à toutes les passions & à toutes les situations de l'ame. Préférez l'éloquence à la poésie : la prose peut rendre fortement tous les sentimens , comme si l'on ne venoit que de les concevoir à l'instant ; les vers , plus mesurés , supposent un travail fait , après le sentiment ou l'idée conçue. Enfin , jeune Alcibiade , qu'on ignore que vous m'avez plu ; mais que tout annonce en vous , que vous êtes digne de me plaire. . . . Mon disciple enchanté , me jura mille fois qu'il mériteroit ce bonheur , & il me tint parole.

Notre tendresse & notre confiance mutuelle , allèrent toujours en augmentant ;

Alcibiade , naturellement brave , étoit aussi né colère : son ardeur bouillante le portoit à se venger durement des plus légères injures. J'adoucis son caractère. Réservez pour les ennemis de la République , lui dis-je , ce courage impétueux qui brave tous les dangers : apprenez même à le diriger sagement dans les combats. Mais soyez guerrier , soyez amoureux de la gloire , ou renoncez à l'être de moi. Cette façon de penser n'est pas rare dans mon sexe. Les femmes , en général , exigent autant de grandeur de courage , que de délicatesse dans le cœur.

Une fois je m'aperçus qu'il montrait une roideur & une obstination , qui le rendoient souvent désagréable dans la société ; il vouloit que son sentiment prévalût toujours sur celui des autres , principalement quand il traitoit avec des gens inférieurs à lui , en naissance ou en mérite. Alcibiade , lui dis-je , songez que vous vivez dans une République : croyez d'ailleurs que , dans quelque société que ce soit , l'obstination & la hauteur ne peuvent jamais réussir. On ne parvient à faire adpter ses sentimens , qu'en écoutant toujours , & en cédant quelquefois.

Gagnez

Gagnez le cœur des Athéniens par vos complaisances. Tâchez de les séduire, pour les dominer : cela n'est pas fort difficile. Si vous sortez jamais d'Athènes, & que vous soyez obligé de vivre chez d'autres Nations, soyez austère & sobre chez les Lacédémoniens; simple, mais brave chez les Béotiens; noble & fier chez les Perses. Enfin soyez souple, si vous êtes ambitieux..... Ces conseils, poursuivit Aspasie, donnés par la tendresse, & reçus par le sentiment, eurent un effet, qui, dès le moment même, commença le bonheur de tous deux. Aurois-je pu résister à un cœur reconnoissant, dont les mouvemens étoient autant de preuves du triomphe que j'avois voulu procurer à sa raison ?

Vous à qui les grandes actions sont connues, vous savez, Prince, combien elles m'ont récompensé du soin que j'avois pris, de former son ame ! J'ajoutai dans la suite de nouveaux conseils aux premiers : il y trouva de nouvelles preuves de la raison qui me conduisoit toujours, & du sentiment qu'il m'avoit inspiré. Depuis long-temps notre satisfaction étoit parfaite. Périclès,

qui voyoit Alcibiade se conduire comme il l'avoit désiré , ne pouvoit trop m'en témoigner sa reconnoissance. La guerre se déclara ; Alcibiade y fit des prodiges de valeur & d'intelligence. Dans les assemblées du peuple , il fit preuve d'éloquence , de prudence , & de popularité. Il remporta deux fois le prix des jeux , donna des spectacles avec magnificence , & se fit initier aux mystères de la grande Déesse. Ce fut alors que j'eus avec lui un entretien , pour lequel je m'étois préparée depuis quelque temps. Alcibiade , lui dis-je , je vous aime , & ne cesserai jamais de vous aimer ; je vais vous en convaincre , en prévenant l'instant où vos sentimens affoiblis pourroient me donner quelque raison de me plaindre de vous. Vous êtes plus jeune que moi , poursuivis-je , il est temps que je vous rende votre liberté. Regardez-moi toujours comme l'amie la plus solide que vous ayez eue. Je ne vous ai donné que des conseils utiles , & je crois n'avoir choisi que des moyens agréables pour vous le faire goûter : suivez à présent seul & sans moi la brillante carrière qui vous est ouverte ; profitez de vos avantages , & faites-les toujours

fervir à votre gloire & à votre fortune. Je vous ai sauvé de la honte du libertinage, je rends aux charmes de la galanterie : en courant de belle en belle, vous essuyerez & vous mériterez des reproches d'infidélité ; mais au moins n'en méritez jamais d'autres. Evitez toute espèce de mauvais procédés, si toutefois celui de cesser d'aimer une femme n'en est pas un ; ne déshonorez jamais par l'ingratitude ou par l'indiscrétion, l'Autel sur lequel vous aurez sacrifié, & soyez mon ami, comme vous fûtes mon amant.

Alcibiade me répondit par des sermens qui, peut-être, étoient encore sincères ; mais je connoissois trop le cœur humain pour ne pas sentir que j'avois saisi le moment où je devois le rendre libre. Je m'étois aperçu que la jeune Hyparette, fille d'Hippanicus, le plus riche citoyen d'Athènes, s'intéressoit à la gloire & aux succès d'Alcibiade : j'engageai Périclès à la demander, & mon jeune Héros à l'accepter pour épouse. Ce mariage s'accomplit ; & si dans la suite il ne fut pas heureux, du moins ne contribuai-je en rien à ces brouilleries : je fus même assez heureuse pour faire éviter, à ces époux,

quelques éclats fâcheux. Je vous ai déjà dit que je confertai mon empire sur Périclès, jusqu'à la mort de ce grand homme. Après qu'Athènes & moi nous eûmes fait cette perte, je continuai d'être l'amie d'Alcibiade; je la suis encore dans l'éloignement où il est de sa Patrie. Quand, par malheur, il s'écarte des sages principes que je lui ai inspirés, & que je viens à l'apprendre, je les lui rappelle; & nous nous souvenons toujours volontiers l'un & l'autre des circonstances dans lesquelles je les lui donnai: cependant je vis dans une retraite dont je sens tout le prix, & qui (vous pouvez en juger, Prince,) est vraiment délicieuse. Ma société est composée de Philosophes & de Littérateurs aimables. Le respectable Sophocle daigne me consulter sur ses sublimes Tragédies qui charment encore le peuple d'Athènes; le jeune Euripide, son rival, vient à d'autres heures me communiquer les fruits de son génie, & rougit quand on lui dit qu'il pourra nous consoler de la perte de Sophocle; Eupolis & Cratinus amusent notre société par leurs Comédies; j'ai obtenu d'eux que les satyres personnelles en seroient bannies, & je leur ai

fait entendre que c'étoit le seul moyen de se faire admettre , eux & leurs ouvrages , dans la compagnie des honnêtes gens. Hérodote nous instruit par la lecture de ses histoires , qui remontent jusqu'aux temps les plus reculés ; nous en faisons quelquefois l'application à celui où nous vivons , mais nous avons grand soin que ces applications ne soient pas satyriques. Thucydide nous raconte des faits plus modernes ; il nous permet d'en discuter les circonstances, d'autant plus qu'il ne s'ingère jamais d'y supposer des motifs. Le savant Hypocrate même , lorsqu'il passe de l'Isle de Cos en terre-ferme , vient me rendre visite ; j'aime à causer avec lui , & c'est plus pour mon amusement que pour le besoin que j'en ai , que je le consulte sur ma santé. Il prétend descendre d'Esculape ; & il a trop d'esprit & de connoissances pour ne pas être reconnu pour fils d'Apollon.

Cette dernière partie de l'histoire d'Aspasie , avoit vraiment intéressé Cyrus ; & le temps qu'elle avoit employé à la raconter , ne lui avoit pas paru long. Il s'aperçut , cependant , qu'il étoit tard. Je n'ai plus ,

belle Aspasia , lui dit-il , qu'une question à vous faire ; mais je vous demande pour cela , une nouvelle audience : elle ne lui fut pas refusée. En la revoyant , Cyrus s'exprima en ces termes :

La tranquillité dont vous jouissez depuis la mort de Périclès , n'a-t-elle jamais été troublée par ce même esprit de jalousie , de méchanceté & d'injustice , dont Socrate fut la victime , & dont Périclès & Alcibiade ont eu tant de peine à éviter les atteintes ? Prince , lui répondit-elle , il n'y a pas longtemps que ce monstre a voulu vomir sur moi son plus noir venin ; j'ai été accusée d'Athéïsme. Je fus citée devant l'Aréopage , & telle fut ma réponse : « Pères de la patrie ,
» aucune Mortelle n'a de plus grandes
» obligations aux Dieux que moi , & ne
» les honore davantage ? Quelle action de
» ma vie peut-on citer , qui me rende sus-
» pect de négligence envers eux ? Mon
» cœur est rempli de leur idée , & ma mai-
» son de leurs images ; tout y respire leur
» culte. Venez , graves Sénateurs , en juger
» par vous-mêmes. Les Dieux visitèrent la
» cabane de l'humble Baucis ; daignez

» visiter la maison d'Aspasie ». L'offre que je faisois ne leur déplut pas ; ils s'empresèrent même à en profiter, & dès le lendemain, je vis aborder chez moi l'élite de l'Aréopage. Je les reçus avec les honneurs & l'attention convenables. Je leur fis remarquer que mon vestibule étoit orné de différentes statues de Dieux ; mon salon, de diverses peintures, représentant (comme vous le voyez) Apollon & les Muses ; & enfin, ma salle à manger, où je leur avois fait préparer une collation, des attributs de Comus, de Pomone & de Bacchus. Quelques-uns me parurent parfaitement satisfaits : mais les plus sévères me firent entendre qu'ils regardoient ces représentations plutôt comme un ornement, que comme une preuve des hommages que je rendois aux Divinités. Alors je les priai de me suivre jusqu'au temple que j'avois moi-même fait construire à l'extrémité du jardin qui tient à ma maison. Je crois, leur dis-je, en me mettant en route avec eux, qu'en honorant tous les Dieux, il est permis de choisir la Divinité à laquelle on veut rendre un culte particulier, & j'ai choisi celle qui contribue

Le plus au bonheur des hommes, qui leur rend la vie plus chère & plus agréable. Vous ne verrez point chez moi d'Autel consacré à Mars : lorsqu'on m'a vue prosternée aux pieds de la statue de ce Dieu terrible, je ne lui demandois d'autre grace, que d'épargner les jours des héros auxquels je m'intéressois : de même, je n'ai jamais sacrifié aux Divinités infernales, aux furies, à la vengeance, pas même à la jalousie. J'ai préservé mon cœur de leur poison, & je l'ai conservé pur & libre pour la tendresse & les plaisirs. J'honore Apollon, il éclaire le monde, mais son temple n'est-il pas partout où se répand sa lumière. O Minerve que tu m'es chère ! Protectrice des arts & des talens, tu as formé mon esprit, tu as orné & embelli mon ame. Athènes te reconnoît pour sa Déesse tutélaire, elle a élevé à ta gloire les plus superbes édifices, & j'ai profité des faveurs dont tu as comblé cette Ville, puisque j'y ai reçu mon éducation. Mais c'est à Vénus que j'ai fait l'hommage de mon cœur. En disant ces mots, je les conduisis par une allée de platanes, dans un bosquet formé de mirthes & de lauriers, au

fond duquel on voyoit à travers une colonnade de treillage , un parterre émaillé de roses & d'anémones , & le portique d'un petit temple de Vénus. Il étoit de marbre de Paros ; les bas-reliefs en étoient sculptés de la main même de Miron , qui , par amitié pour moi , y avoit employé son merveilleux talent. L'intérieur du temple étoit encore plus richement orné. Une partie des dépouilles de Samos y étoit renfermée. On y voyoit les statues de tous les Dieux : mais ils y étoient représentés en posture de supplians devant la Divinité principale , la Déesse de la volupté. Vénus , ouvrage merveilleux de l'illustre Praxitèle , (auquel il avoit travaillé chez moi d'après moi-même) paroïssoit triompher d'eux tous. Derrière elle , & dans le lieu le plus reculé du temple , étoit suspendue , par un art admirable , une figure de l'amour ; il sembloit voler , & planer sur l'univers entier soumis à son empire ; des parfums délicieux brûloient sur les autels ; & deux chœurs de jeunes filles à mon service , chantoient alternativement l'hymne à Vénus , ouvrage de l'immortelle Sapho. Anacréon y a ajouté quelques strophes

déliçates ; & Socrates même , qui touchoit quelquefois de la lyre pour me plaire , n'a pas dédaigné , en y changeant quelques vers , d'y glisser des maximes de son aimable philosophie.

Pour prévenir la demande que vous m'en feriez , sans doute , poursuivit Aspasia , je vais vous communiquer cette hymne ; je la conserve avec soin , comme un monument du goût & du sentiment de mes maîtres dans l'art d'aimer & de plaire.

Aussi-tôt elle la tira de son porte-feuille , & la chanta en s'accompagnant de sa lyre.

S'il est un cœur qui n'ait jamais aimé ,
Qu'aujourd'hui même il s'enflamme & soupire ;
Heureux mortels dont le cœur fut charmé ,
Ne sortez point de l'amoureux empire.

Tel est la loi que la beauté
Prescrit à toute la nature ;
Vénus , ta douce autorité ,
Se fait obéir sans murmure.
En tous lieux , en toute saison ,
Nous chérifions ta loi suprême.
Le temps amène la raison ;
Mais dès que l'on respire , on aime.

S'il est un cœur qui n'ait jamais aimé , &c.

L'abeille bourdonne en volant,
Le lion rugit, & l'ours gronde,
L'oiseau s'explique par son chant,
Et le dauphin bondit sur l'onde;
Dans tous ces langages divers,
Qu'amour interprète lui-même,
Et sur la terre & dans les airs,
On n'entend que ce seul mot, j'aime.

S'il est un cœur, &c.

Pluton domine aux sombres bords,
Apollon éclaire la terre;
Plutus y cache ses trésors,
Mars la désolé par la guerre.
Des Dieux dont il est redouté,
Jupiter est le Roi suprême;
Mais un regard de la beauté
Rend esclave Jupiter même.

S'il est un cœur, &c.

Sages si, dans votre printemps,
La beauté vous fut favorable,
Vous pouvez, dans l'hiver des ans,
Trouver quelque instant agréable,
Borée & le zéphir léger
Règnent tour-à-tour sur la terre.
Mais Vénus nous fait partager
L'éternel printemps de Cythère.

S'il est un cœur, &c.

Les Aréopagites ne purent résister aux
charmes de ce temple. Enchantés, troublés;

hors d'eux-mêmes, ils adorèrent la Déesse, & peut s'en fallut que dans leur enthousiasme, ils ne me rendissent à moi-même des honneurs divins. Vous jugez que je fus pleinement justifiée ! Rien, depuis, n'a troublé ma tranquillité. Qu'elle me paroît agréable ! Oui, Prince, je la préfère à l'éclat dont étoient environnés les jours brillans de ma gloire.

Belle Aspasie, dit Cyrus en souriant, ce temple charmant n'est sûrement pas détruit ? Il subsiste, répondit-elle, & à quelques ornemens près, qu'exigeoit la cérémonie dont je viens de vous rendre compte, vous pouvez le voir tel qu'il frappa les yeux de l'Aréopage. Le fils du grand Roi se livra à son juste empressement, & Aspasie l'y conduisit à l'instant même. Il y reconnut tout ce qu'elle lui avoit annoncé. La statue de Vénus, sur-tout, enchanta ses regards. Deux volières brillantes d'or, étoient placées derrière l'autel de la Déesse. L'une étoit remplie de colombes & de tourterelles, l'autre de moineaux francs..... Sans doute, dit le Prince, en regardant tendrement Aspasie, c'est ici que l'on garde les oiseaux destinés aux

sacrifices ? Vous avez lieu de le croire , répondit-elle , mais lisez l'inscription qui est placée au bas de ces volières. Cyrus la lut : elle étoit conçue en ces termes :

Vivez , tendres oiseaux , pour honorer les Dieux ,
Aimez , & soupirez sans cesse ;
Vos desirs & votre tendresse

Doivent avoir plus de prix à leur yeux ,
Que le sang innocent que l'on répand pour eux.

En passant entre les deux volières , on pénétoit dans un réduit délicieux. Il y régnoit un jour doux , & affoibli par des rideaux d'une gaze légère ; une estrade garnie de coussins d'étoffes précieuses , en faisoit le principal ornement. On y respiroit l'odeur des parfums qui brûloient dans le temple : un concert harmonieux s'y faisoit entendre , mais les sons adoucis venoient de loin. L'enchantement passa dans le cœur du Prince. L'expression de ses regards porta le trouble dans celui d'Aspasie.

Dès qu'ils furent de retour dans les appartemens , le Prince crut pouvoir jurer à la Prêtresse de Vénus , de sentimeas durables , & des transports toujours nouveaux ; mais l'amour-propre de celle-ci étoit garanti de l'erreur par une longue expérience. Vos sens

font encore séduits , lui répondit-elle , je dois vous désabuser. Sensible à vos discours flatteurs , je veux les reconnoître & les mériter. Dix Olympiades (1) me font garants , que ce que je vous inspire , n'est qu'une ivresse momentanée. Je vous rends à vous-même , à votre gloire , à vos brillans destins. Retournez auprès du grand Roi votre père ; souvenez-vous seulement qu'il existe Athènes une femme à qui la philosophie n'a rien fait perdre des avantages qu'elle devoit à la nature ; qui ne négligea rien pour s'instruire , quoiqu'elle dût se flatter de plaire. Eh bien , reprit Cyrus , venez avec moi exercer sur les Perses , l'empire que vos charmes & votre esprit vous ont assuré sur les Athéniens. — Non , Prince ; si j'en ai joui ici , je ne pourrois m'en flatter ailleurs. On est accoutumé , dans Athènes , à me regarder avec des yeux favorables , & même à excuser mes défauts. Mais croyez que jusqu'au tombeau , je ferai flattée des sentimens & même des illusions que je vous ai inspirés.

(1) Chaque Olympiade étoit de quatre ans.

Cyrus ne resta pas long-temps dans Athènes après ce dernier entretien. Ce Prince emporta l'image d'Aspasie si bien gravée dans son ame , que peu après son arrivée à Persépolis , étant épris d'une Grecque jeune & charmante , nommée *Myrto* , dans laquelle il crut trouver les charmes , l'esprit & les talens d'Aspasie , il voulut qu'elle prît ce nom qui lui fut toujours cher.

Les aventures de cette seconde Aspasie , les événemens importans dont la passion de Cyrus pour elle fut l'origine , se lisent dans les Histoires de l'Empire des Perses , & des Républiques de la Grèce.

Fin des Amours d'Aspasie.

LES

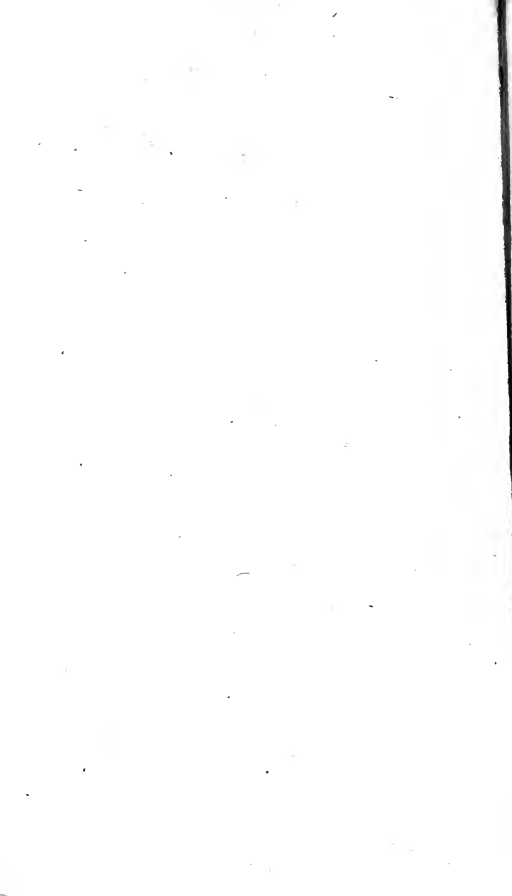
LES EXILÉS

D E

LA COUR D'AUGUSTE ,

R O M A N

TIRÉ DE L'HISTOIRE ROMAINE.



AVERTISSEMENT.

*L*E morceau que l'on va lire a paru dans la Bibliothèque des Romans , ainsi que le précédent , comme un extrait tiré des Œuvres de Madame de Villedieu ; mais au titre , & à quelques situations près , l'Auteur a peu puisé dans les Œuvres de cette Dame Romaine. On verra d'ailleurs , dans les Notes mises à la tête de quelques articles , qu'il a mis à contribution d'autres Livres , dont il a emprunté tout ce qu'il a cru propre à réunir dans cette fiction le tableau , sinon exactement vrai , au moins très-vraisemblable , de la Cour du célèbre Empereur Auguste , pendant ce siècle d'or de la Littérature , qui s'est si heureusement

*renouvelé en France , sous le règne de
Louis XIV, s'est perpétué sous son suc-
cesseur , & dure encore.*





LES EXILÉS

DE

LACOUR D'AUGUSTE.

EXTRAIT libre des Exilés de Madame de Villedieu , auxquels on a joint les Amours de Tibulle , de Catulle , de Properce , & d'Horace.

IL n'y avoit guères plus de trente ans que les proscriptions & les guerres civiles avoient cessé dans Rome ; & déjà on y avoit si bien oublié ces malheurs publics , que tout y respiroit le goût du plaisir , des arts , & de la magnificence. Le peuple Romain , las d'avoir combattu si long-temps pour conserver sa liberté , ou plutôt pour la perdre , sembloit se reposer tranquillement à l'ombre du trône de son nouveau maître ; heureux de ce qu'Auguste vouloit bien exercer avec douceur le pouvoir absolu , & rendre aimable

un Empire qu'il avoit acquis par tant de meurtres & de carnage.

Rome étoit devenue un séjour si délicieux, que l'exil de cette capitale du monde, paroïssoit un supplice plus cruel que la mort même. Ovide, ce Poète aimable, éprouva ce triste sort, & il étoit fait, plus qu'un autre, pour en sentir toute l'amertume. Né citoyen & Chevalier Romain, par conséquent d'une famille honnête, mais qui n'avoit été illustrée par aucune grande magistrature, ni par aucun emploi militaire supérieur; avec une fortune seulement médiocre, son esprit, ses talens, ses grâces, l'avoient mis à la Cour d'Auguste, sur le pied de ceux qu'on se faisoit le plus d'honneur de connoître & de fréquenter. Les Favoris de l'Empereur, & ce Prince lui-même, l'avoient attiré dans leur société; il les charmoit par sa conversation pleine de vivacité, de gaieté, de galanterie; & la lecture de ses vers, achevoit de lui gagner les cœurs.

Ses Elégies adressées à des beautés peut-être imaginaires, furent soupçonnées d'avoir pour objet ce qu'il y avoit de plus illustre dans Rome, la fille d'Auguste même. Son

Art d'aimer, parut l'ouvrage du plus grand maître dans la science qu'il vouloit enseigner: on le crut inspiré par Julie.

L'amour d'un Poëte, & sur-tout d'un bon Poëte, a nécessairement cet inconvénient, qu'il s'annonce avec un éclat plus favorable à la réputation de l'amant, qu'à la gloire de l'objet aimé. Auguste, qui, en grand politique, pouvoit avoir quelque indulgence pour les foiblesses de sa fille, & qui favoit qu'en les dissimulant, il engageroit une Cour servile à paroître les ignorer, sentoît, cependant, qu'il devoit empêcher qu'elles ne passassent à la postérité, avec la renommée du Poëte; & il crut prévenir ce danger, en l'écartant & le punissant; mais il fit le malheur d'Ovide, sans éviter ce qu'il avoit à craindre pour la gloire de Julie.

Ovide partit pour *Tomes* en Sarmatie, séjour affreux, où le soleil est caché pendant la plus grande partie de l'année, où l'on n'est entouré que de Barbares, & où l'on ne pouvoit recevoir que de loin en loin des nouvelles de la capitale du monde.

Il laissa à Rome sa femme & sa fille; & nous apprenons, par les regrets d'Ovide

même , qu'elles succombèrent bientôt à la douleur d'avoir perdu leur époux & leur père. Il ignoroit encore ce nouveau malheur , lorsque cherchant quelque adoucissement à sa situation , il envoyoit à Rome ces Epîtres chagrines , qui forment dix Livres , dont six , composés d'Elégies , sont connues sous le nom de *Tristes* , & peut-être écrites pendant le long temps qu'il mit à se rendre au lieu de son exil ; & quatre datées du Pont-Euxin ; son désespoir y est peint avec les couleurs les plus vraies & les plus touchantes. Elles parvenoient dans la capitale du monde ; on les y lisoit avec plaisir , elles passaient de main en main dans la société , on pleuroit en les entendant réciter ; mais le sort de l'Auteur n'en étoit pas adouci. Il ignoroit même les applaudissemens que recevoient ces nouveaux ouvrages , le Peuple & le Sénat ne pouvoit rien faire pour lui ; ce même Auguste , qui , n'étant encore qu'Octave , avoit sacrifié Cicéron à la passion d'Antoine & de Fulvie , n'étoit pas , malgré son goût pour les lettres , disposé à plaindre le sort d'un bel esprit exilé. Il étoit défendu d'écrire aux bannis. Leurs parens pouvoient à peine saisir quelques occasions

sions secrètes & favorables pour donner de leurs nouvelles. Le malheureux Ovide n'en avoit reçu aucune de la respectable Terentilla, son épouse, ni de sa chère Publiola, unique fruit de leur mariag. C'en étoit assez pour présager leur malheureux sort.

Il avoit déjà passé une année entière dans l'exil, l'abandon & l'inquiétude, lorsqu'un jour, se promenant sur les bords de la mer, il voit arriver un homme qu'il reconnoît, à son habit militaire, pour un soldat Romain : s'en étant approché ; quoi, c'est vous, Lentrulus, s'écrie-t-il ! Oui, mon cher Ovide, c'est moi ; puisque le sort me poursuit & m'oblige à m'exiler moi-même loin de Rome, notre ancienne amitié ne me permet pas de chercher d'asyle ailleurs que dans les lieux que vous habitez ; rentrons dans la ville de Tomes, vous y verrez bientôt arriver ce que j'ai de plus cher au monde ; c'est une famille entière, qui vient chercher dans vos bras quelque consolation, &, s'il est possible, vous en apporter à vous-même.

Ovide, après avoir mille fois embrassé son ancien ami, reprit, avec lui, le chemin de la Ville, & s'empressa à faire préparer

des logemens aussi commodes que le Pays pouvoit le permettre , pour deux femmes aimables & un jeune homme, qui arrivèrent le soir même , escortés de quelques esclaves. Comme ils avoient fait de longues journées dans des Pays déserts & dénués de toutes commodités , Ovide ne s'occupa , le premier jour , que de leur repos ; mais le lendemain , l'intérêt , encore plus que la curiosité , lui fit demander à Lentulus d'où il venoit , & quelles étoient les trois personnes qu'il amenoit avec lui ; Lentulus satisfit à cette question en ces termes :

Histoire de Lentulus.

Je ne peux vous donner de nouvelles de Rome , ni récentes , ni certaines ; il y a plus de deux ans que j'en suis éloigné , & je n'ai point quitté l'armée depuis le moment où vous m'avez vu partir pour aller la commander contre les Gètes. Les succès de ma première campagne m'avoient fait espérer de terminer plus promptement cette guerre : j'avois gagné sur les Barbares deux batailles rangées , & je les avois repoussés

du centre de la Germanie , où ils avoient osé s'avancer , jusqu'au-delà de la Vistule , que je les avois contraint de repasser. J'avois pris mes quartiers d'hiver sur les bords de l'Elbe ; mais les Barbares ayant ramené de nouveaux combattans du fond des forêts où ils s'étoient retirés , & profitant de la rigueur des frimats pour traverser les lacs & les rivières , reparurent bientôt auprès de nous ; il fallut faire de nouveaux efforts pour les repousser , & j'eus besoin de toute mon activité & de mon expérience dans l'Art Militaire , pour y réussir. J'écrivis à Rome pour y demander un renfort de troupes & de nouvelles instructions à l'Empereur. Ce que j'en reçus d'abord , fut un ordre de traiter les Gètes avec la plus grande sévérité , de faire impitoyablement massacrer tous ceux des soldats Barbares qu'on pourroit prendre , & d'envoyer à Rome leurs Chefs enchaînés. César les destinoit , me disoit-on , à servir de gladiateurs dans les spectacles cruels qu'il donne souvent au peuple Romain. Quelque répugnant à l'humanité que me parut cet ordre , je me crus obligé de l'exécuter ; & déjà quelques-uns des principaux d'entre les

Gétes , alloient subir le sort cruel qui leur étoit préparé , lorsqu'un jeune Barbare , d'une figure charmante , s'introduisit dans ma tente ; & s'approchant de moi , il avoit déjà le poignard levé sur mon sein , quand mes Officiers arrêterent son bras. Ils étoient prêts à le massacrer ; mais j'empêchai cette exécution : « que t'ai-je fait , dis-je à ce » jeune homme , pour vouloir ainsi m'assas- » siner ? Quelle haine particulière me portes- » tu , toi dont la physionomie si douce & si » touchante , semble peu faite pour la haine » & la vengeance ? Peux-tu me le de- » mander , me répondit-il , cruel auteur , » ou vil exécuteur des ordres donnés contre » mes compatriotes ? Tu fais périr les uns , » tu condamnes les plus nobles d'entre » nous à amuser ce peuple féroce , qu'ils » ont fait plus d'une fois trembler. Mon » frère est du nombre de ces malheureux. » Il est le plus vaillant des Gétes , mais » son père étoit un des plus braves & des » plus nobles des Romains ». Ces paroles excitèrent ma curiosité. Je fis conduire le jeune prisonnier dans une tente , où il fut gardé avec précaution , mais sans rudesse :

J'allai l'interroger moi-même. J'eus bientôt lieu de soupçonner que c'étoit une femme qui avoit voulu m'ôter la vie ; & mon cœur , qui commençoit à s'intéresser à elle , trouva des charmes dans l'aveu qu'elle m'en fit.

« Il est vrai , me dit-elle , je suis fille , &
» je m'appelle Hériennie : mon frère , qui
» est dans les fers , sous un nom supposé ,
» est Hérennius , fils de cet illustre citoyen ,
» qui , après avoir été Lieutenant de Ser-
» torius en Espagne , & pros crit par la ty-
» rannie de Silla , s'enfuit dans la Scythie
» Européenne , où nous naquîmes de lui &
» d'une Princesse Gète. Nous tenons de nos
» parens l'amour de la liberté , & nous y
» joindrions l'amour du nom Romain , si
» Rome étoit encore libre ; mais nous avons
» appris à ne vous regarder que comme le
» indignes Ministres du tyran de l'Univers.
» L'arrêt qui nous condamne , nous a con-
» firmés dans cette opinion , & nous croyons ,
» en vous faisant périr , servir encore mieux
» Rome même que les peuples que vous
» appelez Barbares.... Non , belle Hériennie ,
» lui répliquai-je , je ne mérite point votre
» haine autant que vous vous l'imaginez.

» Les sentimens que vous a inspiré votre
» père , me sont chers à moi-même : je
» reconnois en vous ceux d'une véritable
» Romaine. Je vous rends la liberté qui
» vous est assurée par votre naissance. Je
» rends à votre frère la même justice. L'in-
» tention de César ne peut être de traiter
» en Barbares des citoyens Romains. Jouif-
» fez dans mon camp de tous vos droits ;
» & vous sur-tout , belle Hérénne ,
» exercez-en de particuliers sur mon cœur ».

Je remplis mes promesses. J'annonçai dans mon armée quelle étoit la naissance du frère & de la sœur , & la considération qu'ils méritoient. Plusieurs de mes légionnaires se souvenoient d'avoir servi sous Hérénne ; ils reconnurent avec attendrissement dans ses enfans , les traits de leur ancien Général , & l'on applaudit à ma conduite. J'eus le temps de développer les premiers sentimens qui m'avoient engagé à m'intéresser pour Hérénne , & je parvins à lui faire agréer l'hommage d'un cœur qu'elle avoit voulu percer.

Hérénne me paroissoit moins content de son sort qu'il ne devoit l'être. Rétabli

dans tous les droits de citoyen Romain , il ne devoit pas regretter la vie qu'il menoit parmi les Barbares. Cependant , je lui voyois souvent tourner de leur côté des yeux baignés de larmes. Il me confia enfin le sujet de ses peines. Une jeune Princeſſe Barbare , mais que ſa beauté & ſes grandes qualités auroient fait aimer au ſein de Rome même , avoit touché ſon cœur. Il étoit prêt à l'épouſer , lorsque dans une courſe qu'il fit à la tête d'un parti de Gètes , il fut enveloppé par une de nos légions , & fait priſonnier.

Je m'empreſſois à conſoler Hérennius , lorsqu'un nouveau parti de nos troupes ayant pénétré juſques dans le camp ennemi , nous amena de nouveaux priſonniers. Agarite ſe trouva du nombre. C'étoit l'objet qu'aimoit Hérennius ; quelle ſatisfaction pour un amant ! Je la partageai avec lui , & bientôt nous ne nous occupâmes , le frère , la ſœur , Agarite & moi , que de notre commun bonheur. J'épouſai Hérennie , & Hérennius ſ'unit à ſa Princeſſe. Cependant un courier m'apprit la prochaine arrivée du jeune Tibère. Les ſecours qu'il m'amenoit n'étoient pas conſidérables ; mais ce fut un.

grand événement pour mon armée que de recevoir le fils de Livie, le seul qui lui restât depuis la mort de Germanicus. Nous pouvions déjà prévoir qu'il étoit destiné à gouverner l'Empire Romain. Heureux si nous eussions pu nous flatter également de retrouver en lui les vertus & les qualités de son frère. Auguste, en me l'annonçant, m'écrivit la lettre la plus flatteuse. Il le mettoit, pour ainsi dire, sous ma conduite. Tels étoient les termes de cette lettre que je ne oublierai jamais.

César à Lentulus.

« Je ne peux mettre mon fils Tibère
» sous la direction d'un Patricien plus il-
» lustre, d'un citoyen plus estimable, d'un
» militaire plus vaillant & plus expérimenté
» que toi, ô mon cher Lentulus ! Il n'a
» fait encore qu'un léger apprentissage du
» métier de la guerre avec son frère Drusus-
» Germanicus, dont je ne peux jamais pro-
» noncer le nom sans répandre des larmes.
» C'est à Tibère seul à remplacer dans mon
» cœur, & dans celui des Romains, le

» Héros que nous avons perdu. Que ce soit
» à tes exemples & à tes leçons que je
» doive ma consolation & la gloire de Ti-
» bère. Reçois-le , de ma part , tout au-
» plus comme ton Lieutenant , & regarde
» toujours César comme ton fidèle ami.
» Adieu »,

Cette lettre m'engageoit à faire au fils adoptif d'Auguste , les avances les plus marquées. J'allai le recevoir à quelques journées de mon camp : je le présentai à nos légions avec les plus grands éloges , & demandai à mes Officiers & à mes Soldats d'avoir encore plus d'attachement & de déférence pour lui , que je n'en avois moi-même mérité de leur part. Tibère , de son côté, parut empressé à caresser nos Militaires, & même à les flatter ; mais ses caresses n'avoient pas la même noblesse & le même air de franchise , que celles dont Germanicus avoit comblé nos Soldats quelques années auparavant. La dissimulation & la politique perçoient à travers les apparences de la familiarité & de la bonté. Le commun de mes Officiers pouvoit s'y tromper ; mais ceux d'entre eux qui avoient long-tems vécu dans

Rome auprès de Jules-César & d'Auguste, y reconnoissoit le ton du Courtisan ; & ceux de nos vieux Soldats qui n'étoient pas accoutumés à mettre plus de tournure dans leurs remerciemens, qu'on n'en mettoit autrefois dans les choses honnêtes qu'on vouloit leur dire, sentoient bien que les phrases de Tibère étoient étrangères à leur état.

Je ne savois moi-même qu'en penser. Mais hélas ! mes idées furent bientôt fixées. Le fils de Livie, à qui j'avois présenté Hérénne, Hérénnius & Agarite, les avoit d'abord très-bien reçus : je m'aperçus même qu'il avoit pour la dernière des attentions très-marquées ; elles ne tardèrent pas à se changer en un véritable desir de lui plaire. La Princesse Gète reçut sa déclaration avec la fierté & la franchise qu'inspire une éducation honnête, mais un peu sauvage ; & la haine prit bientôt la place de l'amour dans le cœur du cruel Tibère. Un jour me tirant à part : « Lentulus, me dit-il, il » me semble que vous avez fait une grande » faute, en contrevenant aux instructions » que vous avez reçues d'Auguste : il vous » étoit très-sérieusement prescrit d'envoyer

» à Rome tous les prisonniers de distinction
» que vous feriez sur les Barbares ; quoique
» le sort qui leur est destiné soit fâcheux ,
» il ne vous appartenoit pas de le changer.
» Cependant , sous prétexte que ce jeune
» Gète , qu'on appelle ici Hérénnius , est
» le fils d'un pros crit , vous le laissez vivre
» dans votre armée sur le pied d'un citoyen
» Romain : vous avez souffert qu'il épousât
» une Barbare , & vous avez vous-même
» épousé sa sœur : l'on en est déjà instruit
» à Rome ; j'employerai volontiers mon
» crédit pour prévenir la suite de cette
» faute , mais je crains de ne pouvoir y
» réussir ».

Je connoissois déjà assez Tibère pour
sentir toute la conséquence de cet avis per-
fide. J'eus beau lui prouver qu'Hérénnius
étoit vraiment fils d'un illustre citoyen Ro-
main , & que ce que j'avois fait pour lui
n'étoit qu'un acte de justice , dont il ne pou-
voit résulter aucune conséquence dangereuse ;
je ne le persuadai pas , parce qu'il ne vou-
loit pas être persuadé. J'écrivis dès le len-
demain à Rome , & je priai Agrippa , mon
ami , & favori de l'Empereur , de me mander

si l'on ne m'avoit pas rendu de-mauvais offices auprès d'Auguste, au sujet d'Hérennius, & quelles pouvoient être les suites de cette affaire. En attendant sa réponse, je continuai de poursuivre les ennemis jusqu'à ce grand fleuve de la Vistule, au-delà duquel les Aigles Romaines n'ont jamais pénétré. Je n'avois plus qu'à fortifier ses bords, pour prévenir de nouvelles excursions, lorsque mon Courier revint de Rome, & m'apprit que c'étoit Tibère même qui m'avoit dénoncé comme coupable, & infidèle aux ordres de l'Empereur; qu'il avoit peint des couleurs les plus noires, ma conduite à l'égard d'Hérennius, de son épouse, & de sa sœur; qu'il demandoit que ces trois personnes fussent enlevées d'auprès de moi, & traînées à Rome comme esclaves; que le commandement de l'armée me fût ôté, & qu'on lui laissât la gloire d'achever une conquête que j'avois déjà solidement établie. Agrippa ajoutoit, dans sa lettre, que par le crédit de Livie, ces ordres me seroient bientôt inmanquablement envoyés, & que j'eusse à me consulter pour voir si j'avois quelques moyens d'en prévenir l'effet. Dès le soir,

j'assemblois dans ma tente Hérennius, son épouse, & la mienne, & nous nous consultâmes sur les mesures qu'il falloit prendre. J'avoue que mon trouble & mon désespoir étoient plus grands que les leurs. Il n'y a pas assez long-temps qu'un Sénateur Romain, qu'un homme consulaire, pouvoit encore se croire libre, pour que je n'éprouvassie pas le plus grand dépit, en me voyant le jouet des intrigues d'une Cour où prévaloit la calomnie. Je proposai, tout-à-tour, plusieurs partis également violens ; tantôt je voulois venger Rome & la terre des indignités de Tibère, & prévenir, par sa mort, le mal qu'il doit faire un jour au monde ; tantôt je voulois suivre à Rome mon épouse & mon beau-frère, plaider moi-même leur cause, & mourir plutôt aux pieds d'Auguste, que de souffrir qu'ils fussent indignement traités. Mais Hérennius m'arrêtant : « Non, illustre Lentulus, me dit-il, toutes ces résolutions ne » produiroient que de nouveaux malheurs ; » & quand vous & moi les soutiendrions avec » un courage vraiment Romain, avec une » fermeté même stoïque, ne devons-nous

» pas nous occuper du triste sort qu'éprou-
» veroient nos deux chères & tendres épouses?
» Cédons plutôt à l'orage : j'ai , pour me
» faire prendre ce parti , l'exemple de mon
» père , & j'ose vous le proposer. Lorsqu'il
» vit la République anéantie par la mort du
» grand Sertorius , & la trahison de l'odieux
» Perpenna : ô République Romaine , s'é-
» cria-t-il , à quoi te serviroit qu'Hérennius
» allât pleurer sur tes ruines , ou végéter
» honteusement dans les murs d'une Ville
» asservie ; fuyons plutôt un objet qui ne
» doit plus qu'exciter mes regrets ; allons
» jusques chez les Sarmates , chercher des
» Sauvages dont le luxe n'a point encore
» altéré les mœurs , & dont l'art de la poli-
» tique n'a point corrompu le cœur. Mon
» père exécuta son projet ; j'ai , pendant
» tout le temps de mon enfance , été té-
» moin du bonheur qu'il goûtoit dans une
» retraite , où l'idée de la liberté le con-
» soloit de tous les autres agrémens dont il
» étoit privé : imitons sa résolution ». Nos
femmes nous encouragèrent à l'adopter ; j'y
consentis , & dès le lendemain nous partîmes
avec tout le secret & toute la diligence

qu'exigeoit une pareille fuite. Nous mêmes dans notre confiance un petit nombre d'esclaves & de soldats affidés que vous voyez encore ici avec nous. Ayant passé la Vistule, nous traversâmes le pays des Daces, & nous gagnâmes enfin les bords du Danube. Ce fut-là que nous apprîmes, mon cher Ovide, que nous n'étions pas éloignés des lieux que vous habitez. Nous avons dirigé nos pas vers Tomes, persuadés que ce seroit auprès de vous que nous trouverions les douceurs & la politesse de Rome. Oui, c'est ici que nous pouvons dire : *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute auprès d'Ovide* ; c'est-là que se trouvent les grâces, les talens, & l'urbanité Romaine ; nous y porterons l'esprit libre & républicain de l'ancienne Rome. Nous avons lieu de croire que Tibère est charmé d'être débarrassé d'un chef dont la considération lui étoit importune, qu'il s'attribuera la gloire d'avoir subjugué les Gètes, & d'avoir fixé sur les frontières de la Zone glaciale les bornes de l'Empire Romain. Laissons-le s'enivrer de sa gloire imaginaire ; prévenons (quant à nous du moins) la servitude de notre partie, &

finissons tranquillement nos jours dans le repos & l'agrément que peut nous procurer la société d'Ovide.

Notre Poète , touché du récit de Lentulus, & enchanté de son projet , ne négligea rien pour lui paroître digne de la confiance qu'il lui témoignoit. En effet , rien ne troubla la douceur de cette nouvelle société ; aucune recherche importune n'en interrompit le charme pendant une année entière. Ce fut pendant son cours qu'Ovide , pressé par Lentulus , lui raconta ce qu'il soupçonnoit être la cause de sa disgrâce & la source de ses malheurs. Le Poète , en lui ouvrant son cœur , s'exprima en ces termes :

HISTOIRE

D' O V I D E.

Ma famille , quoiqu'honorée depuis longtemps du titre de citoyen Romain , & même de celui de Chevalier , n'a cependant aucune illustration ; je ne suis pas même né dans Rome. Sulmone , petite Ville d'Italie , est
ma

ma Patrie. J'ai reçu une excellente éducation. J'allai de bonne heure étudier à Athènes, & je revins ensuite cultiver, à Rome, la Littérature dont j'avois pris le goût. J'y fis des progrès rapides; & quelques talens pour la Poésie me firent bientôt une sorte de réputation. Mon père voulut en vain me forcer à renoncer aux Muses, pour suivre, me disoit-il, une carrière plus utile. Quoique je l'aimasse & respectasse beaucoup, subjugué par mon génie, je me livrai, malgré ses conseils, au feu de mon imagination; & pendant un temps, j'eus lieu de croire que j'avois pris le meilleur parti. Je fus applaudi, caressé, fêté, par ce qu'il y avoit de plus grand dans Rome. Mes *Fastes* furent mon premier ouvrage; vous savez que c'est une Histoire poétique de Rome, que j'y remonte jusqu'à son origine véritable ou fabuleuse: j'ai cherché à y embellir, des grâces de la poésie, non-seulement les faits, mais encore les détails secs & arides du Calendrier Romain. Rome entière applaudit à cet ouvrage. Auguste qui n'étoit jaloux de la gloire de Rome, qu'autant que cette gloire consistoit à maintenir sa liberté, me combla de

louanges , & augmenta même ma fortune. Les citoyens les plus considérables recherchèrent mon alliance ; je me déterminai pour Térentilla , fille du riche & honnête Térentius : sa figure étoit agréable , sans avoir les avantages de l'extrême beauté : son esprit étoit doux , son caractère sage & modéré ; elle avoit enfin toutes les qualités qu'un époux raisonnable peut desirer dans une femme. Notre mariage se conclut sous les plus heureux auspices , & je lui dois cette justice , que , de sa part , aucune erreur , aucun écart , n'en a troublé la douceur. Deux filles ont été le fruit de notre hymen. Publiola est la seule qui me reste , s'il m'est permis , ô grands Dieux , de croire qu'elle vit encore. Je continuai , après mon mariage , de faire des vers , & ils eurent toujours le bonheur de plaire. Ce fut alors que je commençai à composer ce que j'appelle mes Héroïdes ; c'est-à-dire , ces Epîtres que je suppose écrites à leurs amans par les femmes les plus célèbres de l'antiquité , dans des situations critiques & intéressantes. Je les soumettois toutes au jugement de Térentilla , & celui qu'elle en portoit étoit

toujours juste. Elle me conseilloit quelquefois d'élever mon style lorsque le sujet sembloit l'exiger. Elle m'avertit, par exemple, qu'en faisant écrire Médée à Jason, je n'avois pas saisi le ton d'une enchanteresse furieuse, dont les expressions doivent se sentir du pouvoir que son art magique lui donne sur les élémens même, & d'une grande scélérate qui reproche à un ingrat les crimes qu'elle a commis pour lui. Elle me fit aussi sentir que l'Épître de Didon à Enée, étoit trop longue & trop foible pour une déclamation qui doit finir par la mort de Didon, se poignardant & faisant elle-même son épitaphe. Elle me prédit que ce seroient ces deux Épîtres qui me seroient le moins d'honneur, & elle eut raison. Celle de Sapho à Phaon, au contraire, celle de Héro à Léandre, celle d'Ariane à Thésée, eurent le plus grand succès. Mécène, que je connoissois depuis long-temps, me procura l'honneur de les lire chez Auguste, en présence de Livie & de Julie, leur fille. Cette dernière n'étant pas encore mariée, ne quittoit point sa mère, & écoutoit mes vers avec la contenance la plus modeste. Je m'aperçus,

cependant , que les endroits les plus tendres lui caussent quelque émotion. Lorsque je peignis l'ardeur de Sapho pour Phaon , je vis son regard s'animer ; elle donna des larmes aux inquiétudes de Héro pour son cher Léandre , prêt à devenir la victime des rendez-vous qu'il en recevoit. Quelque temps après , Julie épousa le jeune Marc-Cellus , mais elle le perdit bientôt ; l'état de femme & de veuve lui donnant plus de liberté , elle laissa éclater son goût pour la galanterie. Je continuai à faire des Héroïdes & des Elégies ; je montai ma lyre sur le ton qui plaisoit à Julie ; je mis plus d'esprit que de sentiment dans mes vers , & , je l'avoue , j'y fis régner un léger coloris de libertinage , que je crus propre à en assurer le succès. Je chantai alors , pour ainsi dire , sur deux modes différens ; l'un pour l'Empereur & ses favoris , l'autre pour la Princesse & sa jeune Cour. Catule , Tibule & Horace prirent le même parti ; les applaudissemens nous étoient prodigués ; mais , pour mon malheur , j'en recevois plus que les autres : ce n'est pas que je prétendisse leur être supérieur en talens , mais Catule étoit déjà vieux &

la figure d'Horace étoit peu agréable ; il affectoit , d'ailleurs , des mœurs trop peu réglées , & l'on favoit que Tibule étoit passionnément amoureux de Servilie.

J'avois fait rouler mes dernières Elégies sur un amour purement imaginaire que je feignois d'avoir pour une maîtresse inconnue que j'appelle Corine. Tantôt je me plaignois de ses rigueurs , tantôt je la remerciois de ses bontés ; je me brouillois avec elle , je me raccommodois ensuite ; des jaloux m'ombrageoient , des confidens me trahissoient ; enfin j'éprouvois mille sollicitudes amoureuses. Tout cela n'étoit qu'un jeu d'esprit pour amuser Julie. Je réussis en effet à l'amuser & même à l'intéresser ; elle me demanda cent fois quelle étoit cette Corine pour qui j'écrivois des choses si ingénieuses & si passionnées , prenant tantôt le ton d'une Princesse qui m'ordonnoit impérieusement de lui dévoiler mon secret , tantôt celui d'une amie qui me pressoit obligeamment de lui faire ma confidence , tantôt celui d'une jolie femme qui employe tout son art pour pénétrer dans les replis d'un cœur & découvrir ce qui s'y passe. Je parvins à lui persuader

que mes chants n'avoient aucun objet réel ; mais je ne fis qu'irriter le desir qu'elle avoit de devenir elle-même cet objet : que vous dirai-je enfin , illustre & sage Lentulus ? Qui auroit pu résister à la plus belle des Syrennes , & à une Syrenne couronnée ? J'oubliai la distance des rangs , & toutes les considérations que j'aurois dû respecter : Julie m'apprenoit elle-même à les oublier ; mon cœur s'échauffa , ma tête se troubla , & je ne vis plus , dans la fille d'Auguste , qu'une femme aimable , qui , de l'amour de mes poésies , avoit passé à celui de l'Auteur.

Je composai pour elle cet Art d'aimer , que les ames délicates & les cœurs vraiment sensibles m'ont souvent reproché. C'est plutôt l'art de tromper que j'ai chanté , disent-ils , que le véritable art d'aimer ; l'esprit semble avoir plus de part à mon Poème que le cœur , & j'ai plutôt travaillé pour la séduction & la coquetterie , que pour le sincère amour. Ce reproche n'est point injuste : je dois en convenir ; mais j'avois mon modèle & mon sujet dans Julie : c'est son art & sa conduite que j'ai peints , rempli du charme séducteur que j'y trouvois. Aux trois chants de mon Art

d'aimer , j'en ajoutai bientôt deux autres , sous le titre de remède d'amour ; & sous l'apparence d'une palinodie , je traitai le même sujet & dans le même goût.

Le succès de ces deux Poëmes fit connoître à Rome entière mes liaisons avec Julie. Auguste ne put les ignorer : il apprit même bientôt plus que je n'en savois alors même ; il sut que les foibleſſes de sa fille pour moi n'étoient pas les seules qu'on pût lui reprocher ; que si mes talens lui avoient servi de prétexte pour m'enchaîner à son char , la jeunesse , la beauté , la valeur & l'illustre naissance de plusieurs autres , leur avoit procuré le même honneur. Le Maître du monde versa , dit-on , alors , des larmes ; il sentit qu'on peut , même au faîte de la puissance & de la gloire , éprouver les chagrins domestiques les plus humilians. Agrippa étoit celui de ses amis en qui il avoit le plus de confiance , il en avoit reçu les plus grands services & les plus sages conseils : Auguste exigea de lui qu'il épousât la veuve de Marcellus , qu'il lui servit de guide dans la carrière de l'honnêteté & des mœurs , où il fit promettre à sa fille de rentrer.

Julie parut se soumettre à tout ce que son père demandoit d'elle : elle annonça les résolutions les plus respectables ; elle épousa Agrippa , mais elle ne tarda pas à manquer à son devoir , & à ses engagements. Je m'étois tenu à l'écart pendant la durée de cet orage. Je ne paroissais occupé que du soin de composer mes métamorphoses : Auguste en avoit déjà lu & approuvé les premiers livres ; mais Julie croyant le danger passé , me rappela bientôt auprès d'elle. Je ne pus résister à ses agaceries : ma situation devint bientôt & de plus en plus délicate : je m'aperçus que Julie trahissant tout ce qu'elle devoit ménager , me trahissoit aussi moi-même , & qu'elle vouloit enlever Cepion à Helvidie , Hortensius à Aurélie , Tibulle à Sulpicie. Je ne pus cacher mon dépit. Un jour épiant Julie , je la suivis jusques dans le palais d'Auguste , & j'eus l'imprudence de faire éclater des soupçons , qui , probablement , ont été la véritable cause de ma perte. On jugea qu'il falloit faire un exemple sévère , & on me choisit pour en servir. La réputation que m'avoient malheureusement acquise

acquise mes poésies , fit penser que ma punition feroit assez de bruit pour épouvanter mes rivaux , & le rang médiocre que je tenois parmi les Citoyens Romains , rassura sur la crainte d'exciter quelque trouble dans l'État , & d'alarmer les Patriciens. Je reçus donc l'ordre rigoureux de partir pour Tomes , & ma femme & ma fille reçurent celui plus cruel de rester à Rome , où je ne ferois plus. Nos adieux furent très-tendres , je les ai décrits dans une élégie que je vous lirai quelque jour si je puis reconnoître l'écriture que mes larmes ont si souvent effacée. Jamais Terentilla ne m'avoit reproché mes liaisons avec Julie , quoiqu'elle ne les ignorât pas. Quelques mots lâchés comme par hasard , m'avoient seulement fait entrevoir qu'elle en redoutoit les conséquences : « Je » les ai prévues , me répéta-t-elle , en me » disant le dernier adieu ».

Les sanglots empêchèrent Ovide d'en dire davantage. La famille de Lentulus chercha tous les moyens de le consoler & de le dissiper. Ils passèrent ensemble une année entière à se rendre des soins réciproques , sans qu'aucune nouvelle de Roine , ni des armées

Romaines , leur apportât quelque distraction : mais enfin , l'arrivée d'un nouvel Hôte ouvrit une nouvelle carrière à des narrations intéressantes.

Le tendre & malheureux Ovide , ayant déjà passé près de deux ans dans le triste séjour de Tomes , pendant le cours de la première année , il fut livré aux horreurs de la solitude ; la seconde fut adoucie par la compagnie de Lentulus , d'Hérennius , & de leurs jeunes & charmantes épouses ; à la fin de celle-ci , on vit arriver sur ce rivage barbare , un autre Romain. Ceux que Tomes renfermoit déjà , s'empresèrent à aller au-devant de lui , & reconnurent Cornélius - Gallus , si fameux d'abord par son esprit & ses talens pour la Poésie , & ensuite par les grands emplois dont il fut honoré. Lorsqu'Ovide partit pour son exil , Cornélius-Gallus étoit Gouverneur d'Egypte. Le premier soin du malheureux Poète , fut de lui demander si c'étoit de ce beau gouvernement qu'il arrivoit , ou s'il venoit de Rome ? « Je quitte » les rives du Tibre , reprit Gallus , après » avoir été forcé , depuis plus d'un an , de » quitter celles du Nil. Victime de l'envie ,

» j'ai successivement éprouvé deux dis-
» graces, dont la dernière est pour moi la
» plus sensible. Mais la société d'Ovide &
» de Lentulus, me fera aisément supporter
» le séjour de Tomes, & les peines de ma
» situation ».

Illustre Gallus, reprit Ovide, permettez-moi de vous faire une seconde question, dont je crains que la réponse ne me soit bien funeste. Térentilla....? Publiola...? Gallus ne répondit que par un soupir; & Ovide assuré qu'il avoit perdu deux personnes qui lui étoient si chères, & qui seules l'attachoient encore à Rome, se retira dans sa maison, pour se livrer à sa juste douleur. Ses amis s'occupèrent, pendant quelque-temps, du soin de le consoler, & d'établir Gallus à Tomes, le plus commodément qu'il étoit possible, dans un pays aussi barbare; enfin, la première distraction qu'ils proposèrent à Ovide, fut d'écouter le récit des aventures de Cornélius - Gallus. Ovide ne put s'y refuser, & le nouvel Exilé commença ainsi son récit.

Histoire de Cornélius-Gallus.

Vous vous rappelez fans doute, mes amis, que je suis né dans la Gaule Narbonnoise, dans cette ville maritime que César fonda entre Marseille & la Ligurie, & à laquelle il donna son nom, en l'appellant *Forum Julii* (*). Mon père qui commandoit la légion qui avoit peuplé cette Colonie Romaine, crut assurer ma fortune, en m'attachant de bonne heure au jeune Octave, neveu & fils adoptif de César. C'est ce fameux Auguste, dont les volontés absolues décident aujourd'hui du sort des citoyens Romains, & presque du monde entier. Mon père avoit suivi Jules-César & sa fortune, je suivis Octave & la sienne; à la mort du premier, je tenois déjà ma place parmi les citoyens aisés, & peut-être parmi les citoyens aimables. On reconnoissoit en moi quelques talens militaires, non celui de conduire une grande armée; mes prétentions n'alloient pas jusques-là, & de plus

(*) C'est aujourd'hui *Fréjus* en Provence.

vieux que moi auroient pu me le disputer avec avantage ; mais il est dans chaque état un mérite qui se fait applaudir sans être supérieur. J'ambitionnois encore moins d'influer dans les grandes affaires de la République : je laissois ce soin aux graves Sénateurs , & me contentois de donner , dans l'occasion , en faveur de mes amis , un suffrage juste & raisonné. Mon éloquence , car j'en avois , ne s'exerçoit pas sur de grands sujets ; mais j'aimois la Poésie avec passion ; & l'approbation que mes vers recevoient du Public , pouvoit me faire croire que j'étois capable d'y réussir. J'avois une maîtresse, elle étoit charmante ; Rome entière applaudissoit tous les jours en plein théâtre à ses talens pour la déclamation , le chant & la danse. Je partageois la gloire & le triomphe de son art & de ses appas. Il me sembloit que Rome , en la couronnant , couronnoit nos plaisirs , & ajoutoit des palmes aux myrthes que je cueillois auprès d'elle. Octave venoit souvent souper chez moi. Je ne négligeois rien pour lui plaire & le bien recevoir ; bonne chère , bon vin , parfums délicieux. Cythéris montoit pour lui sa lyre sur le ton

le plus voluptueux ; elle lui chantoit les
chançons que je faisois pour elle ; vous con-
noissez celle-ci.

*Imitation d'une Ode Latine de Cornélius-
Gallus.*

Vanter tes appas naissans ,
Applaudir à tes talens ,
C'est le fort de Rome entière ;
Mais jouir dans le mystère
D'un aimable enchantement ,
C'est le fort de ton amant.

Cythéris , tes sons vainqueurs
Produisent dans tous les cœurs
L'effet d'un tendre délire ;
Mais lorsque le tien soupire ,
Un si doux épanchement
N'est fait que pour ton amant.

Ton art offre tour-à-tour
Tous les effets de l'amour ;
Rome admire ce prodige ;
Mais sans art & sans prestige
Tu m'exprimes ton penchant ;
Quel bonheur pour ton amant ?

De ta danse la gaieté
Fait dire au peuple enchanté,
Ah ! qu'elle est vive & légère !
Mais je crois ton cœur sincère ;
Viens-en faire le serment
Dans les bras de ton amant.

Pendant que je passois des jours délicieux auprès de Cythéris, le Triumvirat s'établit. Octave ayant déjà obtenu la troisième partie de l'Empire du monde, me fit proposer un commandement distingué dans l'armée, qui, sous les ordres de Ventidius, alloit combattre les Parthes. Je ne pouvois me refuser à une si belle occasion d'acquérir de la gloire ; mais ce ne fut pas sans regret que je me déterminai à me séparer de Cythéris, quoique j'eusse lieu d'espérer que ce ne seroit que pour quelque-temps. Ma maîtresse parut partager mes chagrins ; nous nous promîmes de nous écrire souvent pendant le cours de la campagne. Je m'acquittai le premier de ma parole ; & avant même de passer en Asie, je lui adressai une Elégie que j'ai placée la première dans le Recueil de celles que j'ai composées, parce que c'est celle où j'ai le mieux exprimé les sentimens d'un

jeune homme passionné qui ne peut, ni renoncer à la gloire, ni s'y livrer sans regretter l'objet de son amour.

Eh ! que m'importe à moi, que le Parthe dompté,
Sous le joug des Romains, dépose sa fierté,
Ou qu'un Dieu favorable aux descendans d'Arsace,
Contre Rome & César protège leur audace ?
Ai-je pu, Cythéris, m'arracher de tes bras,
Pour aller follement m'exposer aux combats !
Ton amour n'est-il pas préférable à la gloire !
Une nuit près de toi, vaut un jour de victoire, &c. (*)

Je m'occupai, pendant quelque-temps, du souvenir de Cythéris, & je recevois quelquefois de ses nouvelles ; mais j'appris qu'elle me trahissoit, & même avec éclat. Antoine partageoit l'Empire du monde avec Octave & Lépide. Il eut envie de posséder Cythéris ; & le Triumvir, assez vieux, mais puissant, l'emporta sur le jeune Tribun militaire. Cythéris lui sacrifia ses charmes, ses talens & mon amour. Ma vanité en fut plus

(*) Ces premiers Vers sont traduits de la première Elégie de Cornélius-Gallus. On trouve tout ce qui reste de ce Poëte, dans la belle édition de Catule, Tibule & Propertius, imprimée à Paris chez Barbou, 1754.

bleffée que mon cœur. Je me promis bien de me venger d'Antoine, dès que j'en trouverois l'occasion; mais en attendant, je me dédommageai des plaisirs qu'il m'avoit enlevés, en en goûtant de nouveaux avec Sofride, Lyd'e, Gentia, Cloé, & autres jeunes esclaves étrangères, qui délassoient nos Romains des fatigues qu'ils essuyoient dans la guerre contre les Parthes. A mon retour à Rome, je goûtai d'autres plaisirs; & j'appris, avec indifférence, qu'Antoine, qui s'étoit brouillé avec Octave, promenoit, de ville en ville, mon ancienne maîtresse, & faisoit parade de ses plaisirs, & de ma honte, si c'en est une, de n'avoir pu conserver pour soi seul une courtisane.

La bataille d'Actium, & les charmes de Cléopâtre, me vengèrent d'Antoine & de Cythéris. De retour en Egypte, le Triumvir se livra entièrement à cette Reine, & partagea sa fin déplorable. Cythéris profitant des biens qui lui restoient de la libéralité d'Antoine, chercha, dans l'Egypte, un asyle où elle put vivre tranquille. Octave revenu à Rome, triomphant & maître du monde, continua de me traiter avec bonté. Sa faveur

sembla se partager entre Mécène , Agrippa , Messala & moi ; & je me joignis au premier pour lui procurer les amusemens les plus conformes à mes propres goûts. Ce fut alors que je contribuai à vous introduire à sa Cour, mon cher Ovide ; je rendis le même service à Virgile , à Catule & à Properce. Mécène protégea Horace , & Messala Tibule. Peut-être serois-je encore heureux & tranquille à Rome , si l'ambition m'eût permis de me borner à rendre de pareils services à l'Empire & à l'Empereur ; mais fier de la faveur d'Auguste , j'osai briguer la questure & la préfecture d'Egypte , & je les obtins. Ravi de me voir destiné à fouler aux pieds les cendres d'Antoine & de Cléopâtre , je débarquai à Alexandrie le cœur occupé , & la tête remplie des projets les plus vastes , mais aussi les plus utiles. Je les exécutai avec audace & succès , ils furent applaudis ; mais je fus bientôt trahi par ceux même qui en profitoient.

J'entrepris de rétablir dans Memphis les Temples d'*Osiris* & d'*Anubis* ; de soutenir le fameux Phare d'Alexandrie , qui menaçoit ruine ; de relever une partie des obélisques

dont cette ville étoit ornée, & d'en faire transporter d'autres dans le f in de Rome même. A ces opérations, qui n'avoient pour objet que la magnificence, j'en joignis d'autres, dont l'utilité moins éclatante étoit plus démontrée. Je fis nétoyer les canaux de l'Egypte, & je favorisai par-là la fertilisation des terres, produite par le limon qu'y dépose le Nil en se débordant. C'étoit le plus important service que je pus le rendre à l'Egypte.

En visitant moi-même les travaux que j'avois ordonné dans la branche occidentale du Nil, qui forme ce qu'on appelle le *Delta*, j'entendis parler d'une peuplade de cultivateurs heureux & tranquilles, qui habitoient une Isle au milieu du fleuve. On me dit que les habitans de cette petite contrée, ne sortoient jamais de leurs limites; & que quelques-uns d'entre eux seulement, alloient chez leurs voisins vendre le superflu de leurs denrées, & se procurer en échange, ce que leur territoire leur refusoit. Je fus curieux de pénétrer dans cet asyle du bonheur, de la simplicité & de la liberté. J'y passai avec une suite peu nombreuse. Le chef, ou plutôt la bienfaitrice de cette

peuplade, vint au-devant de moi : quel fut mon étonnement lorsque je reconnus Cythéris ? Ses charmes n'étoient point effacés ; le repos & la satisfaction avoient conservé sa fraîcheur & sa santé. Je passai deux jours dans sa maison, simple, mais commode, & la plus apparente du canton.

Surpris de la sagesse de cet établissement, je lui demandai comment elle avoit pu s'en occuper ? J'ai été assez heureuse, me répondit-elle, pour saisir le moment favorable d'échanger contre une vie douce & honnête, les voluptés mêlées d'inquiétudes & de troubles, que j'avois goûtées auprès de vous & d'Antoine. Je m'aperçus que ce dernier, épris des charmes de Cléopâtre, négligeoit les miens. Je pris aussi-tôt mon parti en femme plus prévoyante que jalouse, & je demandai à Antoine de m'accorder pour retraite le petit canton où vous me voyez établie. Je m'y retirerai en laissant volontiers le champ libre à ma rivale. Je trouvai dans cette Isle quelques habitans ; j'en attirai d'autres. Du prix de mes bijoux, je leur procurai, à tous, les moyens de donner à leurs terres une parfaite culture ; quand

j'eusse été assez riche pour les mettre en état de rester oisifs, je m'en serois bien gardée. Etablie au milieu d'eux, je leur donne l'exemple, en m'occupant des travaux de la campagne. Ceux qui vont toutes les semaines à Peluse & à Alexandrie, me rapportent des nouvelles de ce qui se passe en Egypte, & quelquefois de Rome même. J'entends parler des révolutions de ce vaste Empire, avec la même tranquillité qu'on entend siffler les vents & mugir les flots dans un port assuré : la race de Ptolomée, qui gouvernoit l'Egypte depuis plusieurs siècles, a été entièrement anéantie ; ce grand Royaume a changé de face, & a été réduit en Province Romaine, sans qu'on s'en soit apperçu dans cette heureuse peuplade. Si je vous fus chère autrefois, illustre Gallus, conservez-moi le bonheur dont je jouis ; c'est tout ce que je demande aux Dieux & à vous.

J'admirai la philosophie de mon ancienne maitresse, & je pris les mesures les plus justes pour lui assurer le repos qu'elle desiroit. En récompense, elle me donna des leçons de sagesse, de modération & de

modestie , que je suivis d'abord , mais que j'oubliai bientôt. Après avoir fait tant de biens à l'Egypte , j'entendois tout retentir de mes louanges. Les Egyptiens , autrefois les plus sages & les plus sçavans des hommes , étoient devenus vils & flatteurs ; ils me témoignèrent leur reconnoissance d'une façon qui pourroit passer pour extravagante , si Auguste lui-même n'en avoit donné l'exemple. Ils me dédièrent des temples , & m'offrirent des sacrifices. La nouvelle en vint bientôt à Rome ; on fit entendre à Auguste , que je voulois m'arroger en Egypte une autorité pareille à celle qu'il exerçoit dans la capitale du monde , & indépendante de lui. Aussi-tôt , l'ancienne amitié que l'Empereur avoit pour moi , se couvrit en jalousie. Il me priva du commandement de l'Egypte , & m'ordonna de revenir vivre à Rome , en personne privée ; il m'interdit même l'entrée de son Palais , & je perdis sa familiarité. Le premier moment de ma disgrâce me fut sensible ; mais bientôt aidé par la philosophie , je réfléchis que les honneurs & même les bontés d'Auguste , étoient des biens dont on pouvoit

se passer , & qu'il me restoit assez de richesses pour vivre à Rome avec agrément & considération même , quoique je n'y fusse plus regardé que comme un simple Citoyen. Je me souvins que les plus heureux momens de ma vie , avoient été ceux que j'avois autrefois passés dans cet état. Je revins donc à Rome , & je me livrai de nouveau aux amusemens que j'avois goûtés dans ma jeunesse , avec la différence cependant , que l'âge devoit y apporter. La volupté & la galanterie ne m'occupèrent pas uniquement. A l'enchantement des sens , je joignis l'étude des sciences , & la société des personnes qui cultivoient les lettres avec fruit. La plupart de ceux que je voyois , faisoient leur cour à Auguste & à Mécène ; je ne leur demandois que le temps que leur politique ne pouvoit employer à des soins plus utiles. Quand ils venoient chez moi , nous ne parlions que de vers nouveaux , de spectacles , & de ces petites disputes littéraires , qui doivent paroître si minutieuses aux grands politiques.

En tenant cette conduite , je devois me croire aussi à l'abri des orages , que l'étoit

Cythéris dans sa petite Isle. Mais je me trompois. Ma personne, le rang élevé que j'avois tenu dans l'Empire, & le lieu que j'habitois, mettoient bien de la différence entre nos deux situations.

Il y a quelques mois que Tibère revint à Rome, fier des avantages qu'il disoit avoir remportés sur les Grecs. L'on savoit bien dans Rome, illustre Lentulus, que la gloire en étoit due à vous seul; mais Auguste l'ignoroit, & sa Cour faisoit semblant de l'ignorer aussi. Livie destina bientôt son fils à être le successeur d'Auguste; Rome entière s'aperçut de ce projet, l'Empereur seul ne le soupçonnoit pas. Pour assurer davantage le succès de ses desseins, Livie persuada à Auguste d'enlever sa fille Julie à son favori Agrippa, pour la faire épouser à Tibère.

Quoi ! s'écria alors Ovide, Julie est à présent la femme de Tibère; ah malheureuse Princesse ! malheureuse Rome !, Ne m'interrompez plus, reprit Cornélius-Gallus, le reste de mon récit ne sera pas long.

Tibère est le politique le plus adroit &
le

le plus caché. Nous pouvons le dire à *Tomes*, & nous sommes payés d'avance pour y parler librement. Ce sont les vices les plus affreux que *Tibère* dissimule. L'ambition la plus défordonnée, l'ingratitude la plus noire, la débauche la plus outrée, la barbarie & la férocité même, forment son véritable caractère. Avec cela il sera susceptible de toutes sortes de foiblesses, mais elles ne se manifesteront que lorsqu'il sera tout-puissant. *Auguste*, son bienfaiteur, sera sa première victime; sa femme, sa mère même, tout ce qui doit lui être cher, finira par être sacrifié. En attendant, il s'amuse à perdre de simples & tranquilles Citoyens. J'en suis le triste exemple: accusé d'être entré dans des conspirations imaginaires, jugé & condamné sur des preuves légères; *Auguste*, mon ancien ami, a cru me faire grace en me reléguant à *Tomes*.

Illustres bannis, dit alors *Ovide*, puisque Rome, aussi cruellement menacée par ses tyrans, ne peut plus être pour nous qu'un objet de pitié, détournons nos regards des coups qu'elle a déjà reçus, & qu'on lui prépare encore: ne l'envifageons plus que

relativement aux Arts , aux Sciences & aux Lettres. Aimable Gallus, vous venez d'être témoin du dernier état où Rome se trouve à cet égard ? Daignez nous en entretenir.

Gallus promet de se rendre au desir d'Ovide, & l'on convint du jour d'un nouvel entretien. Ce jour étant arrivé, il reprit ainsi :

Si je vous ai dit , comme je le pense , que j'augurois mal de l'état où se trouveroit Rome politique , après la mort d'Auguste ; si j'ai prévu que nous allions tomber sous un gouvernement tyrannique ; que tous les ressorts de l'honneur , de la gloire & de l'amour pour la patrie , alloient se relâcher ; & que la domination de Rome , déjà trop étendue pour une République , le seroit ensuite trop pour un seul Empire ; si j'ai prédit que dans des temps plus éloignés , Rome deviendrait la victime de sa puissance , & seroit déchirée par les Barbares qu'elle auroit soumis ; je n'ai pas , à beaucoup près , des pressentimens aussi tristes sur le sort des Arts & des Lettres. Arrivés dans Rome à une sorte de perfection , ce ne sera que par une dégradation insensible , que nous les

verrons s'altérer. Le siècle d'or de la Littérature durera quelque-temps ; & même après qu'il aura été attaqué par le mauvais goût, les beaux & grands modèles qu'il aura fournis , subsisteront encore. Ils réclameront sans cesse contre les défauts des ouvrages postérieurs. Ils rappelleront au vrai & au beau ; & peut-être que dans bien des siècles , ils feront renaître un second siècle d'Auguste.

Aujourd'hui les chef-d'œuvres en tous genres se multiplient ; Vitruve , non-seulement orne Rome d'édifices aussi beaux que ceux de la Grèce , mais il prescrit des règles pour leur construction ; & ces règles transmises à la postérité , déposeront toujours contre ceux qui , au détriment du goût , s'en écarteront. Les Romains ne font point encore sortir de leurs mains , des chefs-d'œuvres de sculpture ni de peinture ; mais tout ce que la Grèce & l'Asie en ont produits , est sous leurs yeux ; exemples durables de la perfection dans ce genre. Les meubles précieux de nos Palais , les riches étoffes , ne font point encore fabriqués dans la capitale du monde ; mais elle

est devenue le centre où se réunit tout ce qu'on invente dans l'Univers : c'est dans Rome que les fabricateurs viennent & viendront encore pendant long-temps , chercher le goût qui doit donner la grace & l'énergie à leurs productions. L'or de l'Asie , l'argent d'Espagne , la pourpre de Tyr , la soie que nous allons chercher jusqu'au fond des Indes , n'auront de prix qu'autant que les mains industrieuses de ceux qui les emploieront , feront dirigées par l'esprit des Romains.

La musique, cet Art que nos vieux Républicains croyoient dangereux , parce que , disoient-ils , il amollissoit les ames , est admirable & divin , puisqu'il peut tout rendre , tout exprimer , & peindre toutes les passions & tous les sentimens. Il suivra chez nous , comme il a fait en Grèce , le sort de la Nation qui le cultive. Lorsque la Grèce étoit toute guerrière , le Mode Dorien , sévère , noble & imposant , étoit le dominant & le seul connu ; l'Ionien , & même le Phrygien , se sont établis dans la Grèce amollie. Les Cincinnatus & les Catons , ne connoissoient point la musique. Lorsqu'elle s'introduisit dans Rome , elle y

prit le caractère majestueux, qui étoit alors le nôtre. Tant que nos Empereurs seront victorieux, elle fera, ou fière, ou gracieuse, mais elle s'exprimera toujours avec noblesse. Quand elle changera de ton, peut-être fera-ce le présage de quelque décadence, & je serois bien fâché de voir le théâtre de Rome livré aux chants des Prêtres de Cybelle (*).

La philosophie fait tous les jours des progrès à Rome : les Grecs nous l'enseignent, mais nous en aurons bientôt une à nous-mêmes, dégagée des subtilités de l'école. Elle nous sera bien utile, si elle est plus dans les actions que dans les paroles, & si on l'apprend plutôt par les exemples que par les raisonnemens ; la philosophie bien entendue, nous enseignera l'art d'être heureux, & de rendre heureux les autres. Ce n'est qu'à la dernière extrémité, qu'un Philosophe doit garder sa philosophie pour lui seul ; il doit auparavant, & pendant long-

(*) On fait que le culte de Cybelle étoit confié à des malheureux dont la voix étoit nécessairement claire, & souvent aigre.

temps, tenter de la rendre utile à sa patrie, & même à l'humanité en général.

Que Cicéron est un grand maître, tant en philosophie qu'en éloquence ! Quel modèle pour la justesse du raisonnement, & celle de l'expression ! Quel style dans le genre épistolaire ! Qui ne l'auroit pas vu comme nous sur la fin de sa vie, foible, accablé par des événemens publics auxquels il ne s'étoit point attendu, effacer la gloire de son premier consulat par la foiblesse de son second ; abandonner la République à son mauvais sort, & se livrer lui-même au glaive des exécuteurs de la proscription, le croiroit aussi grand homme d'Etat, qu'il étoit grand Orateur & grand Ecrivain. Mais il y a dans l'ame un genre de force bien indépendant du mérite de l'esprit. Tel ne fait pas écrire, qui fait soutenir sa patrie au bord du précipice ; & tel fait exprimer tout ce que l'on devoit faire, qui n'est pas capable de l'exécuter.

Mais, je vous arrête trop long-temps, mon cher Ovide, sur tout ce qui ne regarde pas la poésie ; c'est-là ce qui vous intéresse le plus ; c'est votre genre, c'est aussi celui

que j'aime, & je lui trouve l'avantage de favoriser les idées agréables. Ne parlons donc plus que de poésie, & de nos Poètes actuels. Je vais parler de ceux que vous avez vu fleurir en dernier lieu à la Cour d'Auguste; en vous rappelant leur nom, je vous dirai quels sont les nouveaux ouvrages qu'ils ont produits, & vous en ferai connoître quelques-uns, dont le titre même n'est peut-être pas parvenu jusqu'à vous.

Le vieux Lucrèce, ce Philosophe-Poète que vous connoissez si bien, mon cher Ovide, & dont vous avez fait tant de fois l'éloge, vient de mourir à quatre-vingt ans. On parle diversement de sa mort. L'opinion la plus générale, est qu'il n'a pas voulu survivre à son illustre ami Memmius, à qui, comme vous savez, il a dédié son Poème de *la Nature des Choses*..... Cette mort, dit Ovide en l'interrompant, est digne d'un Philosophe comme Lucrèce, mais je regrette beaucoup Memmius. Il étoit né d'un sang illustre, je l'ai vu remplir avec distinction plusieurs places importantes; cependant, il n'a pas été à l'abri des traits de la calomnie..... Pour Lucrèce, reprit Ovide, il s'est

toujours conduit de manière à ne donner sur lui aucune prise ; quoiqu'il fût aussi de famille patricienne , & qu'il eût pu prétendre aux honneurs , il les a toujours fui. Il trouvoit dans l'étude de la philosophie , & dans la culture des Belles-Lettres , un double amusement , bien digne de remplir ses loirs. Il n'est jamais sorti de Rome que pour aller à Athènes s'occuper de ces deux objets. C'est-là qu'il a étudié sous le dernier Zénon , mais il a fini par s'attacher à la secte d'Epicure. C'est-là qu'il s'est lié avec Memnius & son ami Catule ; c'est dans Athènes qu'ils sacrifioient aux Grâces , suivant le précepte de Socrate..... Ah , dit alors Lentulus , vous qui connoissez les ouvrages de Lucrèce , dites-moi s'il étoit plus Philosophe que Poète , ou plus Poète que Philosophe ? Est-il possible d'unir parfaitement ensemble deux genres si différens ? Si quelqu'un , dit Ovide , a pu y réussir , c'est lui : mais en lui rendant justice , je suis forcé de convenir qu'un aussi parfait assemblage aura toujours plutôt le mérite de la difficulté vaincue , que celui d'une exécution pleinement satisfaisante. Un Poème uniquement philosophique.

philosophique seroit froid & sec, s'il n'étoit soutenu par la multiplicité & la vivacité des tableaux; & ces peintures mêmes, les Episodes sur-tout, gênent l'exposition d'un système philosophique bien conduit & bien raisonné. Vous en pourrez juger, reprit Gallus; depuis la mort de Lucrèce, nous avons son Poëme complet, & j'en ai apporté avec moi une copie. L'Auteur l'avoit retouché depuis quelques années; & ceux de nos jeunes Romains qui se piquent également de poésie & de philosophie, (car à présent ils prétendent à tout) disent que l'amour a aidé Lucrèce à perfectionner son Poëme: effectivement l'on sait qu'il s'est avisé, dans sa vieillesse, d'être amoureux de la belle *Lucilia*; c'est peut-être elle qui l'a engagé à semer tant de roses sur les épines d'une philosophie naturellement aride, & à orner les principes de Démocrite, d'Epicure & d'Empédocle.

En attendant que vous lisiez l'Ouvrage entier, permettez-moi de vous réciter quelques Vers du début de ce Poëme dans son dernier état.

*Invocation à Vénus , commencement du
Livre premier du Poëme de Lucrèce , de
la Nature des Choses (*)*.

Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'amour,
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Tu donne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Sans toi point de beaux jours, ton pouvoir les
ramène ;
Pour toi seule, Zéphir fait sentir son haleine,
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance
Sur mille tons brillans, célébrer ta présence.
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux ;
Enfin, les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vastes campagnes
Brûlans, à ton aspect, d'amour & de desir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir.

(*) Cette Traduction en Vers, est du Poëte
Hénaud, qui vivoit au siècle dernier ; il n'a traduit
qu'une très-petite partie du Poëme de Lucrèce ;
mais ce morceau est généralement estimé. Nous
avons cependant pris la liberté de faire quelques
corrections aux Vers que l'on va lire.

Non , sans toi rien n'est beau , rien n'aime & n'est aimable ;

Vénus , deviens ma muse , & fois-moi favorable.

Vous verrez , un peu plus bas , que notre Poëte , non-content d'invoquer Vénus pour lui-même , veut aussi la rendre propice à Rome & aux Romains ; il la prie de nous procurer la paix , tant au dedans qu'en dehors de nos murs ; il compte sur le crédit de la Déesse auprès de Mars. Dans cet espoir , il lui dit :

O Vénus ! des mortels arrête les terreurs ,

Ecarte loin de nous la guerre & ses horreurs.

Déesse des plaisirs , rends la paix à la terre ;

Eh ! que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre ?

Souvent ce Dieu si fier , vaincu par tes appas ,

Dépose sa fierté pour voler dans tes bras.

Toi , qui fais avec art ménager tes caresses ,

Allumer les desirs , provoquer les tendresses ,

Parles pour les Romains dans des momens si doux

Nous desirons la paix , demande-la pour nous.

Je ne connoissois point , dit Ovide , ce début galant du Poëme de Lucrèce ; autrefois il commençoit ainsi :

Je vais , d'un œil hardi , m'élever dans les Cieux ,

Et là , te faire voir quel est l'emploi des Dieux ,

Te ramener ensuite à la source des choses ,
Et des plus grands effets , te dévoiler les causes.

C'est vraiment là , reprit Gallus , le début d'un Poëme philosophique ; mais il faut convenir que le premier est bien plus poétique.

Le commencement du second Livre réunit l'un & l'autre avantage. Vous rappelez-vous ces Vers , mon cher Ovide.

Heureux celui qui peut , assis sur le rivage ,
Voir au loin , sur la mer , se former un orage ;
Heureux qui , sans péril , est sur une hauteur ,
D'un combat furieux tranquille spectateur.
Sans applaudir aux maux de ceux qui sont à
 plaindre ,
Qu'il est doux de sentir que l'on n'a rien à craindre !
Temple par la sagesse à la paix élevé ,
Je trouve dans vos murs un repos achevé ,
Là , je ris en voyant les mortels téméraires
Se repaître d'erreurs , s'envier des chimères ;
Et pour le vrai bonheur , prenant un vain desir ,
S'inquiéter sans cause , & vivre sans jouir.

Ah ! que voilà bien , s'écria Lentulus ,
les Vers d'un sectateur d'Epicure : jouir ,
jouir , tel est son système. Oui , répliquèrent

de concert Ovide & Gallus ; mais sachez que cette jouissance , cette volupté que vantoient Epicure & Lucrèce , n'est rien moins que malhonnête ; que c'est une volupté divine résultante du bien universel , dont le sage doit jouir , qu'il doit partager , & même procurer. Avec tout cela , poursuivit-il , le système d'Epicure n'est pas tel que je veuille l'exposer dans une conversation où se trouvent deux Dames jeunes & aimables. Et si ces Dames vouloient se donner la peine de connoître ce que c'est que la Philosophie , je leur conseillerois d'en chercher les notions dans les Livres en Prose qui l'expliquent , la détaillent & la prouvent ; les atômes , les corpuscules , les molécules homogènes & hétérogènes , la formation des météores , ce que nous savons de la marche régulière des corps célestes , leurs élémens , les causes de nos sensations , la distinction des esprits & des corps ; tous ces grands principes , vraiment philosophiques , ne sont pas de nature à être revêtus des charmes de la poésie. Réservons les beaux Vers pour peindre les effets , sans leur donner le soin d'expliquer les causes. Ne considérez , objets

aimables, dans Lucrèce, que les tableaux de la nature ; & laissez le soin de l'approfondir, à ceux qui professent uniquement la Philosophie ; lisez la belle peinture de la peste d'Athènes, qui termine son Poëme, tableau terrible, vraiment tragique, & capable de vous attendrir. Ne vous arrêtez pas trop sur les déclamations de Lucrèce contre la superstition ; craignez, en les écoutant, de confondre l'abus dangereux de la religion, avec ces principes si nécessaires pour la conservation de vos mœurs & de votre délicatesse.

L'aimable Narrateur changeant ensuite d'objet, poursuit en ces termes. Le grand, le sublime Virgile (*), que ses compatriotes & ses amis même, n'ont long-temps connu que sous le nom du *bon* & du *simple* Virgile, vit encore. Mais la délicatesse de sa fanté l'a forcé d'interrompre ses travaux, & l'empêche de mettre la dernière main à

(*) Madame de Villedieu a placé dans *ses Exilés* une Histoire de Virgile, mais si peu vraisemblable & si peu intéressante, que nous n'avons pas cru devoir en faire aucun usage ; ce que l'on va lire, est tiré des Vies de Virgile les plus estimées.

l'Enéïde. Il vient de faire un voyage dans la Grèce & à Athènes, dans l'espérance de s'y rétablir, & doit revenir passer l'hyver dans cette belle campagne de Naples, dont l'air sulfureux est si favorable à ceux dont la poitrine est attaquée. Plaise aux Dieux que ce climat salubre conserve encore, pendant plusieurs années, ce Poète divin, cet homme vraiment aimable & estimable, aussi digne de servir de modèle à nos concitoyens qu'à nos Auteurs.

Hérennius, Hérennie & Agariste, ne connoissent pas sa personne & ses Ouvrages, aussi-bien que nous les connoissons, Ovide, Lentulus & moi; je vais donc, en leur faveur, dire quelle fut sa naissance, & quels sont son admirable caractère & sa très-simple histoire.

Virgile est né près de Mantoue, d'une famille obscure, dont la fortune suffit à peine pour le faire étudier à Crémone & à Milan. Il y apprit la Langue & la Philosophie Grecques sous Syron, sectateur d'Epicure, mais qui connoissoit aussi les dogmes de Platon & de Pythagore. Virgile s'attacha aux sentimens du premier; on voit cependant

dans ses Poésies, qu'il avoit approfondi ceux de toutes les sectes.

On apprend la Philosophie, mais on naît Poëte. Aussi, Virgile, qui parut d'abord se livrer à cette science, sentit bientôt le talent de la poésie se développer en lui. Le désastre de sa fortune le détermina bientôt à composer ses premiers Vers. Le petit champ que possédoient & cultivoient ses ayeux, fut envahi par des militaires, que les Généraux Romains crurent pouvoir en gratifier. Virgile, dépouillé de son patrimoine, eut recours à mon oncle Asinius-Pollion. Celui-ci me l'adressa, & je le présentai à Auguste. Une première Eglogue, & la justice de sa cause, lui valurent la restitution de son petit bien. Cette grace l'encouragea à témoigner sa reconnoissance, dans le même langage qu'il avoit employé pour l'obtenir; il composa une seconde Eglogue, & elle fut bientôt suivie de beaucoup d'autres. Il sembloit qu'il n'y étoit question que d'amours & d'amusemens champêtres; mais la vraie philosophie perçoit à travers cette écorce rustique; & on la reconnoissoit d'autant mieux, que dans le langage des Bergers elle conservoit

toute sa force , en perdant le faux lustre d'une expression brillante.

Ces poésies prétendues rustiques , mais vraiment ingénieuses & nobles , lui valurent la faveur du Maître du monde. Admis dans sa familiarité , il n'en fut que plus doux & plus modeste. Il rougissoit comme une jeune fille lorsqu'on le louoit. Eloigné de toute prétention sur ses talens , & n'en connoissant pas même l'heureuse étendue , ce ne fut qu'avec peine , qu'Auguste le détermina à entreprendre un ouvrage plus considérable , (les Géorgiques). Pour le composer , il alla passer plusieurs années à Naples & dans les environs de cette ville. Là , étudiant la nature , s'instruisant des secrets de l'agriculture , & de la nourriture des bestiaux dans les fertiles plaines de la Campanie , il se mit en état de donner aux cultivateurs , les leçons qu'Auguste vouloit qu'ils reçussent ; mais en même-temps , son génie poétique s'écartoit du fond de son sujet par d'heureux épisodes , toujours intéressans & bien amenés ; ses réflexions philosophiques l'étoient également. Enfin , les Géorgiques de Virgile contiennent autant de leçons pour

les Poètes & les Philosophes, que pour les Agriculteurs. Tous les ans il venoit à Rome, mettre aux pieds d'Auguste un Livre de cet Ouvrage composé par son ordre : Mécène le lisoit à l'Empereur, lorsque la délicatesse de la poitrine de Virgile ne lui permettoit pas de le lire lui-même. Auguste l'admirant avec justice, jugea le modeste Auteur digne de traiter un sujet plus élevé, de composer un Poëme épique dans le goût de ceux d'Homère, & qui fût capable d'égaler la gloire du Parnasse Romain, à celle du Parnasse Grec. Encouragé par de si grands suffrages, Virgile entreprit ce chef-d'œuvre, que nous connoissons déjà sous le nom d'Énéide. Les six premiers Chants obtinrent de si grands éloges, que Properce osa dire, que dès ce moment la Grèce le cé'oit à Rome dans ce genre, le plus noble & le plus beau de tous ceux de la poésie. Les six derniers Chants, quoiqu'encore imparfaits, méritoient déjà les mêmes applaudissemens, lorsque Virgile nous a quittés pour s'occuper du rétablissement de sa santé. Hélas ! peut-être jamais ne mettra-t-il la dernière main à ce sublime Ouvrage ! Mais

la touche du grand homme y restera toujours marquée, & l'Enéide sera toujours comparée à l'Illiade & à l'Odissee.

Avec de pareils talens, & un caractère aussi doux, pourroit-on croire que Virgile ait eu des ennemis & des détracteurs? Il en eut cependant. De nouveaux Poètes osèrent critiquer plusieurs de ses Vers, & s'en approprier une partie. La défense de Virgile fut toujours simple, noble, douce; elle portoit l'empreinte de son heureux caractère. Voici ce qu'il répondoit aux Plagiaires.

C'est moi qui fis ces Vers, d'autres en ont la gloire;
Je leur cède sans peine une foible victoire.

Ainsi, petits oiseaux, vous bâtissez vos nids,
Et d'autres, à vos yeux, enlèvent vos petits!

Ainsi, diligentes abeilles,
D'autres mangent le miel, ce doux fruit de vos veilles!

Ainsi, foibles troupeaux, innocentes brebis,
D'autre de vos toisons font filer leurs habits!
Ainsi, nobles taureaux, sans espoir de salaire,
Pour d'autres que pour vous, vous labourez la terre.

J'ajoute à cette Histoire intéressante, dit Ovide, que Virgile ne fut jamais l'esclave.

de l'amour. On peut le croire du moins , puisque ses amours nous ont toujours été inconnus. Trop modeste pour pouvoir s'imaginer que le cœur d'une femme aimable s'enflammât pour sa figure peu séduisante ; trop sage pour s'attacher à un objet qui ne l'eût pas véritablement aimé ; s'il a goûté des plaisirs , ils ont été obscurs & tranquilles : en ont-ils été moins dignes d'un Philosophe , & du plus bel esprit de Rome ?

Gallus reprit , peu de jours après , son Tableau Littéraire de la Cour d'Auguste , & le continua ainsi. Nous avons perdu l'ingénieux Catulle , mais heureusement , Tibulle , Properce & Horace , ses amis , nous ont conservé le Recueil complet de ses productions ; vous connoissez les premiers & les principaux morceaux de ses Poésies , mais les dernières ne peuvent pas être parvenues jusqu'à vous. J'ai heureusement avec moi une partie de ses précieuses Œuvres , nous les lirons ensemble. En attendant , comme plusieurs de ceux que je vois ici , pourroient n'avoir point connu Catulle , je vais vous instruire en peu de mots , de son

caractère, de son Histoire, & de celle de ses Œuvres.

Nota. Les faits que l'on va lire, sont extraits en partie des Amours de Catulle, par M. de la Chapelle, de l'Académie Française; mais on s'est bien gardé de copier les foibles Traductions ou Imitations, en Vers François, que cet Académicien a insérées dans son Roman. Celles que l'on trouvera dans ce volume, sont tirées de différens Recueils. J'en ai nommé les Auteurs quand je les ai connus, & je ne prétends point m'attribuer le mérite de toutes celles qui ne portent point de noms. Ce ne sont peut-être que des réminiscences, dont j'abandonne avec raison, la gloire à ceux qui y reconnoïtroient leurs vers & leurs idées.

Catulle est né à Vérone, d'une famille de Citoyens Romains des plus considérables de cette Colonie. Son père avoit servi dans l'armée avec laquelle César

conquit les Gaules. Il étoit l'ami & le confident de son Général. Le jeune Catulle fut lui-même, dès sa plus tendre jeunesse, comblé de ses bontés. César l'encouragea à se rendre à Rome, où la fréquentation des gens d'esprit & de goût, développa ses heureuses dispositions & ses talens naturels, & le rendit un des jeunes gens les plus aimables & les plus instruits de son tems. Il trouva dans la plupart de ses illustres amis, des Républicains zélés, ennemis de la tyrannie, & par conséquent de César. Plancus & Cicéron même pensoient ainsi, & l'engagèrent dans le parti de Pompée, qui après tout, n'étoit cher aux bons Républicains, que parce qu'il n'étoit pas l'ennemi le plus redoutable de la République. Pendant quelques momens de relâche, que donnèrent à Rome les secousses d'une prochaine révolution, Catulle fit des Vers pour Cicéron, que nous avons conservés; il le traite, avec raison, du plus grand des Orateurs. Celui-ci, sans le contredire, lui répondit en bonne Prose, (car le talent de Cicéron n'étoit pas de faire des Vers), qu'il étoit déjà un des plus aimables Poètes de son siècle.

Memmius, personnage Consulaire & généralement considéré, l'engagea à l'accompagner dans le voyage d'Athènes; & ce fut là, où Catulle fit une ample provision de ce que nous appellons métaphoriquement le sel attique, & qui est si nécessaire pour éviter également la platitude de la parfaite ignorance, & le ridicule de l'érudition sans goût. C'est-là, que s'étant rendu familière la Langue des Grecs, il en transporta la finesse, la délicatesse & les graces dans ses Elégies Latines. Il imita si heureusement le charmant Anacréon, que l'on crut que ses Odes n'étoient que des traductions de celles du Poëte de Théos. Malheureusement il lut les Vers d'Archiloque, & acquit le funeste talent de faire les Epigrammes les plus piquantes, & l'art de répandre le fiel amer de la satire. Il a passé le reste de sa vie à prouver qu'il étoit en même-tems le plus sensible, le plus galant & le plus mordant Poëte de son siècle. Memmius avoit aussi pour ami & compagnon de ses voyages, le Poëte Philosophe Lucrèce. Il se forma entre Catulle & lui, la plus étroite liaison; leur amitié a toujours été inaltérable, quoique leur conduite ait été bien différente.

Après un assez long séjour en Grèce , Memmius fut obligé de revenir à Rome , & de prendre parti dans les querelles qui s'élevèrent entre les Triumvirs. Il se déclara pour Pompée , & voulut combattre sous ses drapeaux. Catulle servit aussi ce parti à sa manière , il fit contre César les plus sanglantes Epigrammes; & il y en a plus d'une , que toute la gloire de ce premier Maître de Rome & du monde , ne fera jamais oublier. Mais ce n'est pas avec de pareilles armes , que l'on s'oppose aux projets ambitieux du Conquérant d'un grand Empire. César fut vainqueur à Pharsale , & Rome fut soumise. On peut bien juger qu'alors Catulle trembla , & se crut perdu. Il se retira dans sa Patrie , & tâcha de se laisser oublier pendant quelques - tems. Le séjour de Vérone est agréable , d'un côté les montagnes des Alpes en sont voisines; de l'autre , est un vallon , riche & fertile. A quelques milles de la Ville , est un lac vaste & profond , dont l'eau claire & limpide nourrit les plus beaux & les plus délicieux poissons. Tout le rivage est bordé de maisons de campagne , dont les constructions

constructions & les positions différentes, offrent un coup d'œil charmant. La maison paternelle de Catulle, surpassoit toutes les autres en agrément, elle fait encore aujourd'hui l'admiration des Voyageurs. On y reconnoît le goût de son premier maître, tout y respire l'urbanité; & lorsqu'on y entre, on se croit transporté à *Tibur* ou à *Tusculum*. Pendant deux ou trois ans qu'il passa dans ce séjour, Catulle, encore dans la fleur de l'âge, aimable par sa figure, & encore plus par les graces de son esprit, & par ses talens, eut à choisir entre toutes les beautés de son voisinage, celle qu'il vouloit honorer de ses soins, avec la certitude d'en être bien traité. Il se détermina en faveur de *Claudia*, que ses Vers ont immortalisée sous le nom de *Lesbie*. C'étoit assurément l'objet le plus digne des vœux d'un Poëte. Sa figure étoit charmante, sa taille svelte & élégante, son tein frais & délicat. Sa personne rassembloit tout ce que l'on adore sous les emblèmes d'Hébé, de Vénus & des Grâces; elle réunissoit les mêmes avantages du côté de l'esprit; les qualités de son cœur ne méritoient pas assurément la même estime;

mais elle favoit si bien se ménager , ou , si l'on veut , se contrefaire , que l'on étoit d'abord tenté de les croire encore supérieures à tout ce que l'on pouvoit voir & présumer d'elle. Elle étoit née dans une Province , à plus de cent milles de Rome , avec les dispositions les plus propres à en faire la plus habile & la plus dangereuse coquette de notre Capitale ; & si elle l'est devenue par la suite , c'est à Catulle qu'elle en a l'obligation. Il s'attacha à elle , & lui plut , sur-tout par ce ton aisé & noble , & ces graces , auxquelles nous avons donné le nom d'urbanité Romaine , parce qu'elles sont propres à ceux qui ont passé leur vie dans Rome. Quoique Lesbie eût déjà reçu bien des déclarations & des complimens , il ne lui en-avoit jamais été adressés de semblables à ceux que lui prodigua notre Poëte. Bientôt leur liaison fut intime ; Catulle , pour lui plaire , & flatter son amour-propre , l'élevoit au-dessus de tout ce qu'il avoit connu de Beautés à Rome & dans la Grèce. Il lui parloit sur-tout de l'aimable Ipsipile , dont il avoit été épris. Cette femme adroite avoit à ménager un époux , des parens , des argus , des rivaux ,

& avoit usé d'un art infini pour écarter tous ces obstacles , & les tromper tous en faveur de son Amant chéri. En apprenant à Lesbie comment elle en étoit venu à bout, l'avantageux & imprudent conteur lui donnoit des leçons, dont elle profita par la suite pour le tromper lui-même. En lui faisant le portrait de quelqu'autres de nos Dames Romaines, il lui fit comprendre comment on peut être volage & inconstante dans ses goûts passagers, sans renoncer pourtant aux tendres sentimens que l'on a conçus pour un Amant principal; fausse, sans méchanceté ni noirceur, mais par pure foiblesse; décente, sans mœurs; & comment on peut conserver dans le monde, de la considération & une sorte d'estime, avec une conduite très-susceptible de blâme & de critique. Enfin, Catulle fut son maître dans l'art subtil de cette politique raffinée des coquettes, qui a plus de détours & de finesse, que ne peuvent en employer les Négociateurs des plus grandes affaires.

Pendant tout le tems de son séjour à Vérone, Catulle n'eut point lieu de s'apercevoir des chagrins que pouvoit lui causer

par la suite , la façon dont il avoit endoctriné Lesbie. Il n'y avoit personne dans la Province , qui pût lui disputer le cœur de cette aimable personne. La postérité pourra juger des plaisirs que ces deux Amans goûterent ensemble, par les Vers tendres & délicats qui sont sortis de la plume de Catulle , ou plutôt de son cœur , pendant cet heureux tems , où rien ne le portant encore à faire usage de son talent pour les Epigrammes , il ne faisoit que des Madrigaux. Je ne vous citerai dans ce moment-ci , que deux de ses Odes , qu'il appelloit *Endécasyllabes*.

Aimons-nous , ma chère Lesbie ,
Et laissons murmurer l'envie
Contre notre innocent amour ;
Ces momens de vie & de joie ,
Qu'on les perde ou qu'on les emploie
Passent , sans espoir de retour.

Les bois qui parent nos montagnes ,
Les prés , les jardins , les campagnes ,
Se renouvellent tous les ans ;
Nous n'avons pas même avantage ,
Et dans tous le cours de notre âge ,
Il n'est pour nous qu'un seul printemps.

/

Le Soleil se couche & se lève ,
Sa première course s'achève ,
Et bientôt une autre la suit :
Mais puisqu'enfin la destinée
Ne nous donne qu'une journée,
Profitions du Soleil qui luit.

Celle sur la mort du moineau de Lesbie ,
est non-seulement ingénieuse & galante ,
mais philosophique. La voici.

Tendre Vénus, jeunes Amours ,& vous
Cœurs attachés à quelque douce amie ,
Je vous appelle aujourd'hui ; venez tous ,
Pleurer la mort du moineau de Lesbie.

Il béquetoit , ou son bras , ou son sein
Ainsi qu'on voit l'Abeille diligente ,
De mille fleurs composer son butin
En voltigeant sur la plaine riante.

Loin de ses pas, jamais il ne voloit,
Il craignoit trop de perdre une caresse ;
Le moindre signe, un mot, le rappelloit
Au joli dolgt de sa belle Maîtresse.

Charmant oiseau qui causes nos regrets ,
Dans quels plaisirs tu vis couler ta vie ;
Un siècle entier passé dans les forêts ,
Vaut moins qu'un jour passé près de Lesbie

Cependant, César affermi dans la Dictature perpétuelle , & par conséquent dans l'Empire du monde entier, conçut qu'il n'étoit plus tems pour lui, ni de combattre des rivaux, ni de punir ceux qui s'étoient ci-devant déclarés contre son autorité. Il ne trouvoit plus, ni des uns, ni des autres : il adopta le système qui a été depuis si heureusement suivi par son neveu Auguste : il voulut calmer les esprits, & rendre aimable le joug auquel il avoit assujetti les Romains. Il pardonna à ceux qui s'étoient le plus ouvertement révoltés contre lui. Memmius & le sage Lucrèce, furent du nombre ; étant entrés dans les bonnes grâces du Dictateur, ils parvinrent à y faire admettre Catulle. César oubliant ses anciennes Epigrammes, ne considéra en lui, que l'heureux talent de faire des Vers galans, spirituels & faciles ; & Catulle n'en fit pas d'autres, tant que rien n'échauffa sa bile, & ne le porta à l'indignation & à la colère, mais bientôt il en eut sujet. Lesbie vint à Rome, où elle étoit déjà connue par les Vers de son Amant ; & l'on trouva que le portrait enchanteur qu'il avoit fait d'elle, n'étoit point.

flatté. Mais on reconnut bientôt aussi , qu'elle ne se borneroit pas à l'hommage de Catulle ; elle fut attaquée par d'autres , & se défendit avec plus d'adresse que de force ; & plus de graces & d'enjouement , que de réserve & d'austérité : enfin , Catulle même s'apperçut qu'elle étoit à Rome très-différente de ce qu'elle paroissoit à Vérone. Ce n'étoit plus cette Lesbie qui ne vivoit que pour Catulle , c'étoit une coquette plus adroite & plus raffinée qu'on ne devoit l'être en arrivant d'une Province éloignée dans une Capitale. Mais enfin , c'étoit une voyage & une infidelle. Aussi-tôt qu'elle se douta que son Amant pouvoit se plaindre d'elle , elle alla au-devant des reproches , en lui en faisant la première , sur ce qu'il voyoit encore quelquesfois la belle Ipsipile , qu'il avoit autrefois aimée. Mais Catulle , & le Public de Rome , ne furent point la dupe de cette récrimination. On jugea Lesbie avec la rigueur que méritoit son inconstance ; elle perdit l'estime de tous ceux qui n'eurent pas la prétention de lui plaire , mais quelques jeunes Citoyens aimables profitèrent des torts de

Lesbie. Catulle devint furieux , & s'en vengea en Poète aussi malin que galant. Il lança des Epigrammes sanglantes contre celle qu'il avoit autrefois si tendrement aimée : elles amusèrent toute la Ville ; mais elles firent plutôt redouter l'Amant jaloux , qu'elles n'empêchèrent sa belle infidelle de plaire à la multitude de ses rivaux. On peut bien croire que César ne plaignit point Catulle , & qu'il ne fut point même fâché de voir que cet Epigrammatiste se piquoit , pour ainsi dire , lui-même de son propre éguillon , en décrivant une Maîtresse , qu'au fond du cœur il aimoit encore ; nous en verrons la preuve dans un moment. Le Dictateur passa en Asie , & voulut que Catulle l'y suivît. César revit alors la Bythinie ; il avoit , bien des années auparavant , passé quelque-tems dans ce pays à la Cour du Roi Nicomède , & le Satyrique Catulle lui avoit reproché la conduite qu'il y avoit tenue. Le Poète rappelloit qu'en l'amenant dans ce pays , on lui reprochoit ses anciennes indiscretions ; il rougit , & peut-être trembla ; mais César , en se rendant Maître du monde , étoit devenu indulgent , même

pour

pour les offenses qui lui étoient personnelles.

De Bythinie, ils passèrent en Egypte, Cléopâtre y régnoit. César s'enflamma pour cette Reine; & Catulle, devenu Courtisan, célébra ses charmes, qui, quelques années après, séduisirent le Triumvir Antoine, l'ancien ami de César, & furent cause de sa perte & de sa mort.

Furius & Cornelius, Courtisans de César, s'étoient, pendant le cours de ce voyage, intimement liés avec Catulle. Ils le quittèrent en Egypte, & partirent avant lui, & leur commun Maître, pour retourner à Rome. Catulle ne put s'empêcher de remettre entre leurs mains des tablettes, sur lesquelles ils trouvèrent écrits ces Vers.

Aurele & Furius, amis chers & fidèles;
Vous, qui vouliez me suivre aux plus lointains
climats:

C'est à Rome qu'on vous appelle,
Allez revoir ce séjour plein d'appas.
Et puisqu'à m'obliger, l'amitié vous convie,
En offrant votre encens à l'Autel de Vénus,
Si vous y rencontrez la coquette Lesbie,
Dites-lui bien, que je ne l'aime plus.

Tome II.

Q

D'une foule d'Amans, vous la verrez suivie,
Distribuant à tous de légères faveurs;
 Entretienat leur jalousie,
 Sans diminuer leur ardeur.
 Qu'elle possède bien, l'ingrate,
 L'Art de faire valoir jusqu'à ses refus;
Elle enchaîne leurs cœurs, & son orgueil s'en
 flatte...
Dites-lui bien que je ne l'aime plus.

 Je lui permets d'être infidelle
Aux feux dont tous les deux nous brûlions autrefois;
 Et je consens que cette Belle,
Sur d'autres que sur moi, puisse exercer ses droits.
Comme une tendre fleur, qu'à regret on arrache,
Quand pour la cultiver les soins sont superflus,
Je lui ferme mon cœur, hélas! je m'en déache:
 Non, mes amis, non, je ne l'aime plus.

 Puisque mes Vers ont si mal parlé d'elle,
 Elle peut se plaindre de moi:
Mais ces Vers sont peut-être une preuve nouvelle,
 De mon amour, de ma constante foi:
 Il faut qu'enfin je me dégage
D'y penser seulement, je reconnois l'abus;
 Ah! mes amis, cachez à la volage,
Que mon cœur doute encore s'il ne l'adore plus.

Furius & Aurélius s'acquittèrent exactement de la commission de leur ami, &

s'apperçurent aisément du trouble que la lecture de ces Vers causoit dans l'ame de Lesbie ; cependant , après s'être remise , elle leur rendit une réponse assez fière , qu'ils communiquèrent à Catulle , peu après son retour à Rome ; mais , comme ils ne lui dissimulèrent rien de ce qu'ils avoient vu , notre Poëte sentit bien , qu'un peu plutôt ou plus tard , la coquette reviendrait à lui. C'est ce qui arriva ; mais après qu'on lui eut fait subir encore un tems d'épreuve , qui enfin , assura son bonheur pour le reste de sa vie. Lesbie parut s'attacher à Calvus , c'étoit un Sénateur très-consideré , & assez riche. Il avoit été l'ancien ami , & même le protecteur de Catulle ; c'est ce qui excita davantage la jalousie & le dépit de celui-ci. On disoit généralement dans la Ville , qu'il alloit épouser Lesbie , & lui assurer un rang distingué parmi les Dames Romaines ; lorsque tout-à-coup , en femme adroite & intéressée , elle sacrifia Calvus à un autre Sénateur plus vieux & beaucoup plus riche , à qui ses appas firent tourner la tête. Il se nommoit Cinna ; & ses basses complaisances pour César , l'avoient mises à portée

d'accumuler d'immenses richesses. La faveur du Dictateur lui avoit fait obtenir la charge de Tribun du Peuple ; mais , trahissant les intérêts de ses concitoyens , qu'il étoit obligé de défendre , il les mettoit aux pieds du Tyran. Lesbie , dont la politique se concentroit dans ses affaires personnelles , lui fit si bien valoir la préférence qu'elle lui donnoit sur Calvus , que ce fut lui qui l'épousa , en lui faisant les plus grands avantages. Ce mariage donna lieu à des plaisanteries , dont quelques-unes étoient d'assez bon goût , & la plûpart mauvaises ; Catulle à ce sujet lâcha quelques Epigrammes ; mais Lesbie s'en consola d'autant plus facilement , qu'elle n'eut pas long-tems à supporter l'ennui d'une aussi triste compagnie que celle de Cinna. Celui-ci imagina maladroitement , d'offrir en Public la Couronne Royale au Dictateur perpétuel , & de faire cette offre au nom du Peuple Romain , qui le désavoua sur le champ par un murmure général , dont César sentit d'abord toute la force & la conséquence. Il rejetta avec indignation ce présent funeste , qui fut le signal de sa perte. Quelques jours après , ce

grand homme fut assassiné en plein Sénat, & le vil Cinna périt au même instant. Lesbie se trouvant en possession des richesses de son époux, n'hésita pas à les partager avec son premier Amant. Le second Triumvirat & les Proscriptions, suivirent de près la mort de César; mais Catulle & Lesbie n'en éprouvèrent pas les funestes suites. Il y a du moins cet avantage, à ne pas jouer dans le monde un des premiers rôles, que l'on peut voir gronder autour de soi les plus terribles orages, sans être frappé d'aucun coup. Nos deux Amans retirés sur les bords du charmant lac de Garbe, ne prirent parti, ni pour Brutus, ni pour Antoine, ni pour Auguste. Ils s'occupèrent à embellir leur retraite, & y apprirent, comme des nouvelles qui leur étoient tout-à-fait étrangères, les funestes batailles de Philippes & d'Actium. Ils attendirent paisiblement que le monde eût un Maître décidé, & ce Maître fut Auguste. Quand il eut rendu la paix à son nouvel empire, Catulle employa ceux de ses anciens amis qui avoient survécus aux proscriptions, pour s'assurer qu'à son retour, à Rome, il y seroit traité par l'Empereur,

avec bonté & indulgence. Il n'eut pas de peine à obtenir cette grâce. Il n'avoit jamais fait d'Epigrammes contre Auguste, & n'avoit pas même le démerite d'avoir fait sa cour à ses rivaux. Ignorant à qui l'Empire du monde étoit réservé, il n'avoit, ni irrité, ni flatté aucuns des Prétendans; il n'avoit rien reçu d'eux, & pouvoit faire impunément & hardiment sa cour à Auguste & à Mécène. Celui-ci en effet, se rappella d'avoir lu avec plaisir quelques-unes de ses charmantes productions. Catulle les avoit retouchées & perfectionnées pendant son dernier séjour à Véronne. On lui procura l'honneur de les lire à l'Empereur, en présence de Livie, de Julie & de Terentia, femme de Mécène. Les Dames admirèrent ses Vers: & par conséquent, les Courtisans, & même les beaux esprits de la Cour d'Auguste, n'osoient les critiquer. Ses principaux morceaux étoient le Poëme des noces de Thétis & de Pelée, imité d'Héfiode, & dans lequel il a fait entrer l'intéressant Episode d'Ariane, abandonnée par le perfide Thésée, dans l'isle de Naxos; celui d'Atys, si cruellement puni par la mère des Dieux,

de la juste préférence que ce Berger avoit accordée à la jeune & aimable nymphe Sanguaride. Il donna encore , par la lecture de son Hymne à Diane , une grande preuve de ses talens. C'étoit la Déesse tutélaire de sa Patrie , les montagnes du Véronois lui étoient consacrées ; elle avoit un Temple sur les bords de ce lac si cher à Catulle. Mais son chef-d'œuvre est l'Hymne si connue sous le nom de *Veillée de Vénus*. (per Vigilium Veneris). Il y a fait entrer tout ce que l'on trouve de plus voluptueux dans les Odes d'Anacréon , dans celles de Sapho , de Corinthe , & enfin , des neuf fameuses femmes Poètes de la Grèce , dont il a fidèlement traduit les uns , & rendu les pensées.

Cependant , Catulle ne donnoit plus les Vers galans qu'il lisoit à la Cour d'Auguste , que comme des productions de sa jeunesse , ou de simples souvenirs des feux dont son cœur avoit été autrefois embrasé. Depuis plusieurs années , Lesbie & lui ne se quittoient plus ; mais , voulant donner à leur liaison un air plus convenable à leurs âges , car ils avoient déjà passé l'un & l'autre celui de la jeunesse , ils déclarèrent hautement ;

que la simple amitié les unissoit, & que dorénavant ils ne feroient plus de sacrifices que sur l'autel de cette Déesse. Ce fut alors que Catulle composa cette Ode charmante, par laquelle il consacre sa lyre à la tendre & solide amitié. C'est un de ses derniers Ouvrages. Peut-être ne le connoissez-vous pas encore, mon cher Ovide, ajouta Gallus ! En voici une copie assez imparfaite, que vous regarderez, si vous voulez, comme une simple citation, ou un extrait.

Au Temple de l'amour, allons encore, Lesbie,
Mais que ce ne soit plus pour brûler de ses feux,
Allons y faire nos adieux.
A l'amitié portons nos vœux
Tout le reste de notre vie,
Qu'elle nous tienne lieu du plus charmant des
Dieux.

Je te la rends, Amour, cette lyre légère,
Qui chantoit si bien tes plaisirs ;
Sous mes doigts engourdis, que pourroit-elle
faire,
Qu'exprimer d'impuissans desirs ?
L'amitié durable & sincère
Va te remplacer dans mon cœur ;
Je ne veux plus que chanter le bonheur
De vieillir doucement près de qui sçut me plaire.

Nous garderons le souvenir

D'avoir cueilli pour toi tant de roses nouvelles ;
Mais la pure amitié , jusqu'au dernier soupir ,
Saura nous couronner de ses fleurs immortelles.

Catulle & Lesbie tinrent parole à l'amour
& à l'amitié : leur bonheur ne fut point
troublé ; ils avoient passé cet âge orageux ,
où l'on peut inspirer & ressentir de la jalousie.
Seulement , ils fourioient encore au souvenir
de leurs plaisirs , lorsque la mort vint
terminer leur carrière. Un même jour ferma
leurs yeux , sans que l'un eût le chagrin de
regretter l'autre.

Calvus , qui avoit été autrefois l'ami de
l'un & de l'autre , transporta leurs urnes ciné-
raires dans leur charmante maison du Vé-
ronois. Il leur y fit élever un tombeau , &
l'on y voit encore ces Vers gravés au pied de
la Statue de Catulle.

Catulle célébra Lesbie & son Moineau :

Les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours , & de races en races
Seront gravés dans les fables des Graces.

L'éloge est mérité , dit Ovide , mais il faut
convenir qu'il est adroit : Catulle y est loué

comme Poëte galant & aimable, & l'Auteur de son Epitaphe diffimule adroitement son goût & son talent pour la satyre. Effectivement, ce n'est pas trop matière à louange; mais, ne nous cachez rien, Gallus; & puisque votre porte-feuille est rempli des plus agréables productions de Catulle, faites-nous connoître quelques-unes de ses Epigrammes. Je vous en réciterai peu, répliqua Gallus; quoique Catulle ait excellé dans ce genre, il n'y a jamais qu'un petit nombre d'Epigrammes qui puisse plaire à ceux qui ne connoissent, ni les tems, ni les lieux, ni les personnes, ni les circonstances qui ont donné occasion de les faire.

Imitation de la vingt-septième Epigramme de Catulle. Quintia est formosa multis,

Quintilie est grande & belle :

On admire ses yeux, on vante sa blancheur ;
Mais l'agrément lui manque, & j'estime mieux
qu'elle ,

Certain laidron charmant qui m'a ravi le cœur.

L'amour ne fait jamais les traces

D'un objet fade, ennuyeux & sans goût ;

Sans sel il n'est point de ragoût ;

Il n'est point de Beauté sans graces.

*Traduction de la cinquième Epigramme à
Furius. Furi cui neque servus.*

Cher Furius , tu n'as ni valet , ni servante ,
Ni terre , ni maison , ni rente ;
Tu n'as qu'un simple vêtement :
Mais ton état obscur a bien ses avantages ,
Tu peux dormir tranquillement ,
Sans que le feu prenne à tes héritages.
Tu pourrois vivre un siècle entier ,
Sans craindre le poison d'un avide héritier.
Qu'on fasse la paix ou la guerre ,
Tu ne crains , ni procès . ni grêle , ni tonnerre ,
Ni Voleur , ni Soldat , ni Monarque en courroux ;
Ton appétit est toujours en haleine ,
Tes dents briseroient les cailloux :
Ton estomac pourroit les digérer sans peine.
Tout vin te paroît excellent ,
S'il ne fatigue point ta bourse ;
Et sans des Cuisiniers employer la ressource ,
Tout mets te paroît succulent.
Ta robuste santé , facilement échappe
A tous ces maux communs chez les riches , les
Grands ,
Et tu n'a pas besoins d'employer les talens
Des doctes enfans d'Esculape.
Oui , Furius , ton sort a des appas ,
Au destin tu dois rendre grace :
Riche des biens dont tu te passe ,
Heureux des maux que tu n'as pas.

De Tullia la laideur est amère ,
Mais elle croit exceller en beauté :
Elle n'a dans l'esprit , ni grace , ni gaieté.
Personne ne cherche à lui plaire ,
Cependant elle croit qu'on en est enchanté.
Tullia, ton sort est prospère ,
Et le destin t'a bien traité,
Puisqu'il a bien voulu t'accorder en chimère ,
Ce qu'il t'a refusé dans la réalité.

On dit que Caton le Stoïque ,
Qu'on surnomma Caton d'Utique ,
Fut le dernier des vrais Romains ;
Et fit mourir la République ,
En se poignardant de ses mains.
Pour moi , je trouve que Fulvia
Soutint pendant toute sa vie ,
Notre ancien Gouvernement.
On avoit le droit de lui plaire
Dès que l'on étoit Consulaire ,
Ou Sénateur tant seulement.
Dans un Etat purement Monarchique ,
Que le Roi s'appellât Darius ou Xercès ,
Aux plaisirs de ce Maître unique
Elle eût consacré ses attraits.
Mais elle vit Rome Aristocratique ,
Et son cœur devint le portique
De Jupiter Capitolin :
Dans un pays Démocratique ,
Elle eut bien fait un autre train.

A Calvidius - Lætus.

De sa tête Lætus a perdu l'ornement,
Et cette perte le désole.
Ses cheveux sont tombés, ils ont fait sagement
D'abandonner une tête si fol'e.

Ces quatre Epigrammes que je viens de vous réciter, dit Gallus aux illustres compagnons de son exil, doivent vous convaincre des talens du spirituel & délicat Catulle pour ce genre de Poésie, dont le succès brillant est toujours dangereux. Demain, si vous prenez quelque plaisir à m'entendre, je vous entretiendrai du tendre Tibulle, dont les Vers doivent servir de modèle aux Poètes qui voudront dignement chanter l'Amour. La compagnie se trouvant réunie, comme on l'avoit projeté la veille, Gallus commença ainsi son récit.

Tibulle * est de la famille des Albiens,

* Pour composer cet article, on a mis à contribution *les Amours de Tibulle*, par M. de la Chapelle, de l'Académie Française, & la *Vie de Tibulle*, par M. Gillet de Moivre. Plusieurs traductions sont de ces deux Auteurs, & l'on s'est

l'une des plus anciennes & des plus illustres entre celles des Chevaliers Romains. Cette famille possédoit des grands biens , qu'elle perdit durant les troubles du second Triumvirat qui achevèrent d'affermir l'autorité despotique d'Auguste. Le jeune Tibulle , né avec une figure aimable , un caractère doux, l'esprit galant & le cœur disposé à la tendresse , dédaigna de prodiguer des louanges à l'heureux tyran de sa Patrie , & l'héritage de ses parens ne lui fut point restitué. Dans cette détresse , il eut recours à Messala , l'ancien ami de son père , d'abord l'ennemi d'Auguste , & maintenant son favori. Messala , vous le sçavez, Messieurs, est homme d'État, bon Militaire , & joint à l'amour des Lettres, le talent de la Poésie qu'il cultive avec succès. Il devina le génie de Tibulle , encouragea ses premiers essais dans l'art des Vers , le protégea ouvertement , lui obtint la restitution de ses biens , & peu après , le fit décorer du titre de Chevalier Romain.

permis d'y faire des changemens. Celles que l'on a tirées de l'*Essai sur les Elégies de Tibulle*, par M. Guys, sont trop élégantes pour n'avoir pas été respectées.

Notre Poëte n'avoit alors que dix-sept ans. Sa Lyre , qu'un penchant irrésistible devoit consacrer à l'amour , osa chanter sa première conquête sous le nom de Délie. Le bruit courut dans Rome , que ce nom de Délie cachoit celui d'une Dame de la première Naissance ; mais je suis fondé à vous assurer que cette Maîtresse de Tibulle étoit une simple affranchie , qui , ayant de grands ménagemens à garder par rapport à son ancien Patron , prescrivit d'abord le secret à son Amant ; mais qui , dans la suite , devenue libre , se fit honneur de son attachement pour elle , & lui donna notre cher Horace pour Rival. Voici les premiers Vers que cette passion inspira à Tibulle.

Seconde Elégie du premier Livre.

Audendum est.

Délie , il faut oser ; trompez vos surveillans.

Que craignons-nous ? l'amour instruit les vrais
Amans.

Il garde ses douceurs pour une ame intrépide ;

Lui seul , dans le danger , nous soutient & nous
guide.

Si l'Amante à l'Amant facilite l'accès ,

L'Amour ferme la porte , & l'ouvre avec succès.

Elle sort de son lit sans que l'époux s'éveille,
Et les pas qu'elle fait ne frappent point l'oreille.
Sous les yeux des jaloux, la mère des Amours,
Aux téméraires cœurs assure son secours,
D'un mari qui nous veut gêner par sa présence,
Des signes concentrés trompent la vigilance ;
Des plus tendres discours qu'il croit indifférens,
Sous des termes couverts elle cache le sens ;
Mais un Art si charmant, mais ce muet langage,
Sont faits pour les mortels actifs, pleins de courage.
Vénus hait l'indolence ; elle guide mes pas ;
Elle me fait braver la grêle & les frimats.
Je ne crains ni l'hiver, ni Jupiter qui tonne,
Les Amans sont sacrés, Vénus ainsi l'ordonne.
Eloignez vos flambeaux, marchez légèrement,
Passans, & respectez les plaisirs d'un Amant.
En cas que le hazard découvrit ce mystère,
Sachez que le silence est la loi de Cythère,
Votre langue indiscrete irriteroit Vénus ;
Vous seriez condamnés, pour jamais, aux refus.

Pendant la liaison de Délie & de Tibulle,
qui ne dura pas plus d'un an, Messala fut
obligé de suivre Octave dans la guerre que ce
Dictateur entreprit contre Antoine, pour s'as-
surer irrévocablement l'empire du monde.
Tibulle suivit son Protecteur, & eut part,
comme lui, au succès de la fameuse Bataille
d'Actium.

d'Actium. Il y-fut blessé ; on le transporta dans l'isle de Phéacie , où , livré à lui-même, & désespérant de sa guérison , il adressa à sa chère Délie l'Elégie suivante, qui est la troisième du premier Livre , & commence par ces mots : *Ibitis ageas sine me Messala.*

Consumé de regrets aux bords de Phéacie,
Est-ce ici que le sort doit terminer ma vie ?
Dans ces lieux éloignés des rivages Romains ,
Cruelle mort , sur moi ne porte pas tes mains ,
Ne tranche point mes jours dans cette isle étrangère,
Attends , du moins , attends que ma sœur & ma
mère ;

Et ma chère Délie , en me fermant les yeux ,
Reçoivent le tribut de mes derniers adieux.
S'il faut qu'en ce désert aujourd'hui je succombe ,
Ah ! la Postérité lira donc sur ma tombe :

» Tibulle finit ses tristes jours ,

» Loin de l'objet de ses Amours....

Mais je crois voir Vénus , dont la reconnoissance,
A mon ombre amoureuse , offre son assistance ;
Elle va me conduire aux Champs Elisiens :
Aux ames des Amans ils offrent tous les biens.
Là , de mille beautés l'immortelle jeunesse ,
Veut leur faire oublier la vie & leur Maîtresse.
Là , sous le myrthe épais , sur des gazons fleuris,
De doux amusemens on flatte leurs esprits.

Mais , ô lien trop fort qui m'attache à la vie !
Là , je ne verrai rien qui ressemble à Délie ;
Je ne l'y verrai point , je ne peux l'espérer ,
Et mon cœur ne doit pas même le desirer.
Pour le bonheur des Dieux , en Astre transformée ,
Elle ira , sur l'Olympe , à jamais , être aimée ,
Et j'irois , consumé d'ennuis & de desirs ,
Soupirer , à jamais , au milieu des plaisirs.
Non , un objet plus doux à mon cœur se présente ,
Lui seul rappelle au jour mon ame languissante ;
Je te revois , Délie , & toujours je te vois ,
Fidelle à mon amour , & digne de mon choix.
Dans les bras du sommeil languissamment plongée ,
Peut-être , en cet instant , j'occupe ton idée :
Puissai-je te trouver dans cet heureux moment ,
Où tu t'occuperas de ton fidèle Amant.
Dans un trouble si doux , dans ce désordre
aimable ,
Jouissant avec moi d'un retour favorable ,
Tu me croiras vers toi transporté par les Dieux ,
Et je rendrai réels tes songes amoureux.

Tibulle en effet guérit & retourna à Rome ,
où Délie le reçut avec les transports de la
plus vive tendresse. Certain d'être aimé , il
crut qu'il le feroit toujours ; mais bientôt la
jalousie vint troubler un bonheur , dont une
ame neuve & brûlante peut seule concevoir
l'idée. Délie parut infidelle aux yeux de son

Amant. Tibulle s'emporta , jura d'éteindre son amour, s'absenta & retourna bientôt à ses pieds reprendre des fers, dont l'inconstante se plût à parer sa trop crédule victime. Cette alternative de colère & de tendresse est bien exprimée dans les Vers suivans.

Cinquième Elégie du premier Livre.

Asper eram.

J'étois fier ; je croyois que je pourrois , sans
peine,

Soutenir de Délie & l'absence & la haine :

Superbe en mes discours , content de ma raison ,

Je prenois mon dépit pour une guérison.

Quelle amertume , hélas ! d'une erreur passagère

Disipe , en un moment , la trompeuse chimère ?

Un vent impétueux agite moins dans l'air

La feuille qu'il enlève , où le sable léger ,

Que le barbare amour , exerçant ses vengeances ,

N'agite tous mes sens : il punit mes offenses.

Il vous sert bien , Délie , il me livre à vos coups ;

Esclave fugitif, je les mérite tous.

J'espère cependant , que de votre victoire ,

Un pardon généreux achevera la gloire.

J'ose le demander pour nos communs plaisirs ,

Par ces tendres retours de soins & de soupirs ,

Qui , si long-tems , Délie , ont occupé nos ames ,
Et si long-tems nourri nos mutuelles flammes.

Songez que de vos yeux , pour quelques jours
banni ,

Je suis , de mon orgueil , assez & trop puni.

Hélas ! quand une affreuse & longue maladie ,

Menaçoit l'Univers de lui ravir Délie ,

Mes vœux , pour sa santé , laissoient les immortels :

De victimes , d'encens , je chargeois les autels ;

J'espérois que Délie , à la mort arrachée ,

Du moins , pour quelque tems , avec moi retirée ,

Daigneroit partager mon repos & mes biens.

Elle resserrera nos amoureux liens ,

Disois-je , ordonnant tout dans mon heureux

Domaine ,

De mon rustique empire elle fera la Reine ;

Elle y verra chacun se plaisir à la servir ,

Et moi-même me faire un bonheur d'obéir.

Quand le grand Meffala , las du trouble des Villes ,

Chez moi viendra chercher des momens plus
tranquilles ,

C'est elle qui rendra tous nos mets précieux ,

Et de sa main offerts , tous fruits délicieux.

Chymérique dessein d'un amour trop crédule !

Délie a , pour jamais , abandonné Tibulle.

Vénus , rendez -la moi ; mon cœur tendre &
sournis

Doit-il être traité comme vos ennemis ?

Ah ! pourquoi , sans pitié , me faites - vous la
guerre !

Sur vos propres moissons c'est lancer le tonnerre.

A peine Tibulle étoit-il rentré dans les
fers de la coquette Délie , qu'il se vit con-
traint de suivre son Protecteur dans les
Gaules , en qualité de Tribun militaire.
Messala soumit la Narbonnoise & l'Aqui-
taine , qui s'étoient révoltées , & le jeune
Chevalier eût part à la victoire & au triom-
phe qu'Auguste fit décerner au Général. Il
revint à Rome , & ses amours avec Délie
reprirent leur cours , non sans beaucoup
d'inquiétude & de jalousie. Au milieu du
trouble dont son ame étoit agitée , il com-
posa l'Elégie suivante , remarquable par la
délicatesse des expressions dont elle est rem-
plie , où il a l'adresse d'introduire Apollon ,
comme son Protecteur déclaré.

Elégie quatrième du Livre troisième.

Di meliora ferant.

N'est-ce qu'un songe vain, n'est-ce point un présage
Que j'ai vu cette nuit ?

Délie , agréez-en le fidèle récit ,

Et si j'ai tort de craindre , assurez mon courage.

Je commençois à goûter le repos ;
 Le sommeil , sur mes yeux , secouoit ses pavots ,
 Lorsqu'Apollon lui-même à mes yeux se présente :
 L'aspect d'un Dieu m'inspire une sainte épouvante ;
 Son regard , néanmoins , n'avoit rien d'effrayant.
 Dieux des vers & du jour , il étoit beau , brillant ;
 Un verd laurier ornoit sa blonde chevelure ;
 Un long manteau de pourpre augmentoit sa parure ,
 Et faisant ra sonner sa lyre sous ses doigts ,
 Il m'adresse ces mots : (j'entends encor sa voix).

» Dès que tu vis le jour , la fortune fut chère ,
 » Nos trésors te furent ouverts ,
 » Et nous t'apprîmes l'art de faire de beaux
 » vers ».

Nous savons qu'elle doit être ta destinée ,

Elle sera cruelle ou fortunée ,

Suivant que ta Délie exaucera tes vœux ,

Ou d'un autre que toi partagera tes feux.

Dans ce moment , elle hésite , elle écoute

D'un autre Amant... Vas résoudre son doute.

Loin d'éclater en reproches cruels ,

Traite-la comme on doit traiter les immortels ,

Embrasse ses genoux , implore sa clémence ,

Dans son cœur égaré rappella la confiance.

Gémis sans honte , explique tes douleurs ,

L'Amour se plaît à voir couler des pleurs :

Il apprend à souffrir les mépris , les injures ,

Les tourmens , les travaux , les chaînes les plus
 dures.

C'est n'être pas Amant, que d'en être étonné :
Moi-même n'ai-je pas, par l'amour entraîné,
Fait d'un triste hameau ma plus douce retraite,
Et suivi dans les champs le vil troupeau d'Admète?

Fils immortel du Souverain des Dieux,
J'avais abandonné mes emplois glorieux;
Les trépieds, & la lyre, & l'esprit prophétique,
Je ne connoissois plus qu'un chalumeau rustique.
Arme-toi de constance, & présente ton cœur
Aux coups les plus cruels d'une injuste rigueur,
Ainsi tu la vaincras. Va revoir ta Dédie,
Dis-lui qu'à ton destin l'ordre éternel la lie;
Vas, dis-lui qu'Apollon en a fait une loi,
Puisqu'il n'est de bonheur pour elle qu'avec toi.

Cette Elégie eut tout l'effet que notre Poëte osoit en espérer; Dédie lui parut plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été, & ce fut dans les transports de sa joie qu'il refusa de suivre Messala dans la troisième guerre, pendant laquelle cet habile Général acheva d'anéantir le parti des fils de Pompée. Tibulle se croyant quitte envers Mars, affecta de célébrer, par des Vers agréables, le vœu qu'il fit alors de consacrer le reste de sa vie au repos & aux amours.

En voici la traduction, à notre avis, semée de traits délicats & d'une vérité

d'expression qui n'affoiblissent pas l'original. Elle est de M. Guys, si avantageusement connu par plusieurs ouvrages.

*Liber I, Eleg. XI. Quis fuit, horrendos,
&c.*

Le premier qui forgea le glaive meurtrier,
Fut, sans doute, un barbare; il eut un cœur
d'acier.

Art funeste aux humains! la terre gémissante
Vit aiguïser la faux de la mort menaçante.
Mais celui qui forgea le glaive destructeur,
Ne fut pas de nos maux le criminel auteur.
Avare de ce sang que nous osons répandre,
Des monstres des forêts il voulut nous défendre;
Et ce fer pour eux seuls dans nos mains destiné,
Nos homicides mains contre nous l'ont tourné.
Ardente soif de l'or, & toi, père des crimes,
Vil intérêt, le meurtre a fouillé tes victimes.
Quand nos vases d'argile, & sans art façonnés,
Nos Dieux parés sans faste, & de fleurs couronnés,
N'offroient pas aux regards des trésors inutiles,
Nos modestes ayeux couloient des jours tranquilles;
Auroient-ils de la guerre affronté les hazards?
Leurs foyers n'étoient pas entourés de remparts;
Couché sur l'herbe tendre, un troupeau las de
paître,

À l'ombre des buissons dormoit comme son maître.

Ah !

Ah ! de ce siècle heureux que n'ai-je vu le jour !
La paix eut habité mon champêtre séjour.
Entendrois-je, en tremblant, la trompette guerrière ?
Mars m'appelle, je touche à mon heure dernière ;
Mon ennemi s'apprête, & je vois, dans ses mains,
Le trait qui doit m'atteindre , & tous ceux que je
crains.

Protecteurs de mes jours , prendrez - vous ma
défense ?

Dieux Lares , Dieux témoins des jeux de mon
enfance ,

Je n'ai point de mes dons enrichi vos Autels :

L'encens que vous aimez suffit aux immortels.

Et que ne puis-je encor leur offrir pour hommage ,
Des mœurs pures , vrais biens , vertus du plus bel
âge !

Père religieux , j'instruirois mes enfans ,

Leurs innocentes mains porteroient mes présens ,

Le tribut des saisons , de nos fruits les prémices ;

Les Dieux demandent-ils de pompeux sacrifices ?

O Lares révéérés , à vous seuls j'ai recours ,

Détournez tous les coups qui menacent mes jours ,

Pour vous j'immolerai , dans la saison nouvelle ,

Mon agneau le plus gras , ma brebis la plus belle :

On me verra , le front de myrthes couronné ,

Goûter le doux repos que vous m'aurez donné.

Au milieu des Guerriers qu'un autre se signale ;

Au Dieu Mars , s'il se peut , que sa valeur l'égalé ;

Et puisse-t-il un jour , à l'ombre de nos bois ,
Ou Roi dans nos festins , me conter ses exploits.
O soif de conquérir ! quelle fureur subite.
Aux gouffres du trépas , Romains , vous précipitez ?
L'aveugle mort s'avance à pas lents , & sans bruit ,
Sous sa faux nous tombons dans l'éternelle nuit :
Et Cérès & Bacchus , & l'Amour qui m'inspire ,
Ne feront par les Dieux du ténébreux Empire !
Je ne les verrai plus. Aux bords de l'Achéron ,
On n'entend que Cerbère , on ne voit que Caron.
Mânes infortunés , ombres pâles , plaintives ,
Du Styx , en gémissant , vous parcourez les rives.
Heureux , heureux celui qui , dans ses derniers
jours ,

Des rapides momens peut suspendre le cours ,
Qui , sous son toit rustique , en attendant la Parque ,
Bon père , tendre époux , Roi , plus Roi qu'un
Monarque ,

Gouverne sa famille , & conduit son troupeau :
L'épouse qu'il chérit , le suit jusqu'au tombeau.
O Dieux ! refusez-moi la grandeur , la richesse ,
Accordez à mes vœux cette auguste vieillesse.
Puissai-je , sans remords , voir blanchir mes
cheveux ,

Raconter du vieux tems l'Histoire à mes neveux ,
Et toi , divine paix , habite nos campagnes ,
Ramène , parmi-nous , les vertus , tes compagnes ;
Toi seule nous appris à tracer un sillon ,
À dompter un taureau pressé par l'aiguillon :

Par tes bienfaits , nos fruits & nos épis mûrissent ;
Du joyeux vendangeur les tonneaux se remplissent ;
Le fils reconnoissant voit les dons de Bacchus ,
Conservés par les soins d'un père qui n'en plus.
La terre ouvre son sein , qu'embellit la culture ,
Au doux Printemps qui vient ra'cueillir la nature.
Les jours de fête , assis au fond d'un bois voisin ,
Invoquant & Cérés , & le Dieu du Raisin ,
Le Laboureur oisif , plus content que Silène ,
Sur son rustique char avant la nuit ramène
Sa compagne fidelle , & ces enfans chéris ,
Que le père a formés , que la mère a nourris.
A des plaines si doux quels ennemis s'opposent ?
De nos vaillans Guerriers que les armes reposent.
Mais les graces , les jeux & les ris ingénus ,
M'annoncent , par leurs cris , les combats de Vénus.
La timide Beauté va pleurer sa défaite :
L'Amant qui croit encor sa victoire imparfaite ,
Feint de pleurer comme elle , imite sa douleur ,
Et l'Amour qui sourit , couronne le vainqueur.
Heureux qui peut jouir du plaisir d'un cœur tendre ,
Du plaisir d'effuyer les pleurs qu'il fait répandre ;
Il n'a pas triomphé sans effort ; mais sa main ,
De l'objet qu'il chérit , n'a pas meurtri le sein.
Vous que n'ont pu fléchir la prière & les larmes ,
Sous lesrapeaux de Mars allez porter vos armes ;
Et toi , fille du Ciel , reviens , aimable paix ,
Viens jouir dans nos champs , des biens que tu
nous fais.

Vainement Tibulle avoit cru s'affurer de la constance de Délie, par le sacrifice qu'il lui faisoit de sa gloire; l'ingrate ne lui en tint aucun compte: les deux Amans se querellèrent, se raccommodèrent, &, ennuyés l'un de l'autre, terminèrent leur intrigue par une rupture éclatante. Rendu à lui-même, notre Poète attaqua indifféremment, & sans choix, toutes les faciles Beautés de Rome; mais cette conduite, que la délicatesse réproûve, ne pût remplir le vuide de son cœur. Ce fut dans cette circonstance que Tibulle composa son nouvel art d'aimer, d'après les principes qu'il venoit d'adopter. Peut-être ne connoissez-vous pas cette pièce, mon cher Ovide, & ne ferez-vous pas fâché d'en entendre la lecture. Quoique très-agréables, ces Vers ne peuvent inspirer aucune jalousie à l'Auteur du délicat & charmant Poëme de *l'Art d'aimer*. Les voici.

[*Elégie quatrième du premier Livre:*
Sic Umbrosa tibi.

Dans ces jardins délicieux
Je me promenois, Solitaire,
Je contemplois l'image de nos Dieux,
Quand l'un d'eux (de l'Amour c'est le rustique frère)

M'adresse la parole , & me dit : oui , je veux
T'apprendre le secret & d'aimer & de plaire ;
Suis mes leçons , & tu seras heureux.

Quand d'un objet tu te sens l'ame éprise ,
Ne te laisse jamais d'aimer :
On parvient enfin à charmer
Quand on ne lâche jamais prise.

Le temps sçait des lions adoucir la fureur ;
Les taureaux indomptés par lui seul se soumettent ,
La constance & l'amour , tôt ou tard nous promettent
La conquête d'un jeune cœur.

L'onde se fraye une route *
En s'efforçant d'en chercher ;
L'eau qui tombe goutte à goutte ,
Perce le plus dur rocher.

En amour les sermens sont d'un utile usage ,
Ils séduisent un cœur , ou lui plaisent du moins :
Ne les épargne pas ; si tu deviens volage ,
A te faire excuser l'Amour mettra ses soins.
D'une vraie amitié , la tranquille promesse
A pour garand les Dieux , Maîtres de l'Univers ;
Mais les sermens d'éternelle tendresse ,
Par les zéphirs sont portés dans les airs.

* Ces quatre Vers sont de Quinaut , mais traduits
de Tibulle.

C'est à la brillante jeunesse
A sacrifier à l'Amour ,
Et l'on ne peut , dans la vieillesse ,
Que soupirer, sans espoir de retour.
Dans la belle saison, brillez, fleur printannière ;
Hauts peupliers , ornez la terre ;
Oiseaux, dans les beaux jours, ne vous reposez pas,
L'hiver terminera votre heureuse carrière ,
Ou vous dépouillera , du moins , de vos appas.
Dans la languissante vieillesse ,
Mortels , souvenez-vous de votre jeune temps ,
Et servez encor la jeunesse
En devenant amoureux consultants.
Pour séduire une belle , il faut des sacrifices.
Préviens tous ses desirs , aime tous ses caprices ,
Et feins d'être vaincu , pour devenir vainqueur.
Quand tu sera le maître de son cœur ,
Tu te feras payer de tes services ,
Et ses baisers charmans , qui te seront si chers ,
Seront d'abord ravis , puis donnez , puis offerts.

Telles furent les maximes que Tibulle
crut devoir suivre , pour semer de fleurs
tous les instans de sa vie ; mais au milieu de
cette course voluptueuse , il fut subjugué
par l'objet le plus indigne de l'attachement
d'un galand homme. Némésis, la plus bril-
lante des Courtisanes de Rome , & en

même-tems la plus dangereuse , entreprit d'attacher le volage à son char , & elle y réussit. Elle forma un second projet , celui de le ruiner , & son succès fut complet. Tibulle connut le danger qu'il couroit , & ne fit aucun effort pour l'éviter. La perte entière de sa fortune a été le terme de ses linifons avec Néméfis; exemple terrible du délire des amans de notre âge , & qui doit en servir à la postérité la plus reculée , si les Vers dans lesquels notre Poète confesse sa faute & son aveuglement , passent jusqu'à elle.

*Elégie quatrième du Livre second : Hic
mihi servitium video.*

Liberté , c'en est fait, tu n'es plus mon partage ,
Mon cœur est enchaîné sous un dur esclavage ;
Et pour comble de maux , Tibulle doit rougir
Des feux que dans son cœur allume le desir.
Oui , j'aime Néméfis ; oui , j'adore une ingrate
Que le plus vif amour ne séduit ni ne flatte ,
Et qui , refusant tout aux tendres sentimens ,
De la main de Plutus accepte ses Amans.
Pour faire soupírer ma nouvelle Maîtresse ,
Vous êtes superflus , ô talens du Permesse !....

Puisque vous ne pouvez me faire un fort plus
doux,

Reprenez tous vos dons, Muses, éloignez-vous.

Qu'heureux étoient ces tems, où, sans art, sans
parure,

Et sans former pour l'or d'avilissans desirs,

Les Belles acceptoient & donnoient des plaisirs !

On ne connoissoit point alors la jalousie,

Du commerce amoureux la crainte étoit bannie,

Et l'on ne veilloit point sur la fidélité

D'un cœur qu'on n'avoit point chèrement acheté.

Que les tems sont changés ! Une tante, une mère,

Tire de nos Beautés une indigne salaire :

Ah ! celles d'autrefois donnoient leur propre
amour

Pour exemple aux enfans qui leur devoient le
jour.

Aussi, lorsque la mort terminoit leur vieillesse,

Les Amans révéroient leur antique tendresse ;

Sur leurs tombeaux sacrés ils portoient tous les ans

Des fleurs que leur respect mêloit avec l'encens,

D'un accord général on gravoit sur leur tombe :

« Mânes chéris, vivez dans une paix profonde ;

« Terre qui les couvrez, sensible à notre voix,

« Sur des reines si chers suspendez votre poids... ».

Mais quoi ! vain souvenir de ces tems si prospères,

Ah ! je perds mes regrets & mes avis sincères,

Je perds vers & morale, esprit & sentimens,

Le desir reste... Eh bien ! satisfaisons nos sens,

Après tout, Némésis est belle, elle est charmante,
Un jour tendre Bergère, un autre jour Bacchante,
Héroïne, Déesse, enfin simple Beauté,
Le desir avec elle est par-tout transporté ;
Seule elle unit, pour plaire à notre ame enchantée,
Aux attrails de Vénus, les secrets de Protée :
Ah ! pour la posséder, pour plaire à ses beaux
yeux,

Elle le veut, vendons le bien de mes ayeux,
Transformons en bijoux mes Domaines rustiques ;
Je prends congé de vous, ô mes Dieux domestiques,
Je ne révere plus qu'une Divinité,
Celle de Némésis, la vive Volupté.
Desirs voluptueux, quel est donc le délire
Où vous jetez un cœur soumis à votre empire !
Abjurant gloire, honneur, & sagesse, & raison,
Des mains de Némésis je prendrois du poison,

Si l'on doit blâmer l'aveugle & honteuse
passion de Tibulle pour Némésis, si l'on doit
déplorer la perte de sa raison, on est forcé
de convenir que, dans ces momens de dé-
lire, il n'avoit rien perdu des graces de son
esprit : vous en allez juger par l'Elégie sui-
vante qu'il rendit publique, à l'occasion
des propos injurieux qu'on répandoit contre
sa Courtisane,

*Quatorzième Elégie du quatrième
Livre : Rumor erat.*

Cessez sur Némésis, injurieux propos ,

Non , je ne veux plus vous entendre ;

Puisque de l'adorer je ne puis me défendre ,

Vous ne pouvez servir qu'à troubler mon repos.

Lorsque des chaînes d'une Belle

On ne peut dégager son cœur ,

Pour sa gloire & pour son bonheur ,

Il faut bien la croire fidelle.

Ne me demandez point , mes amis , comment s'est terminée cette intrigue deshonorante. Tibulle , absolument ruiné , & ne pouvant plus alimenter l'avarice de Némésis , a dû renoncer à la voir. Mais , le croiriez - vous , la perte de sa fortune est devenue pour lui la source du bonheur. Tibulle , comblé de bontés par Auguste , recherché par les plus aimables Sociétés de Rome , n'a rien à desirer. Il ne rassemble plus chez lui tous les soirs , il est vrai , un certain nombre d'amis choisis ; mais il n'est pas dans la Ville de soupers agréables , dont il ne soit l'ame & le convive. N'ayant plus rien à prodiguer à nos avides Courtisannes , il

fait les délices de la bonne compagnie qu'il fréquente ; & l'on peut dire , avec vérité , que son naufrage l'a conduit au Port. Ces derniers mots excitèrent la curiosité des Auditeurs de Gallus ; ils le pressèrent , avec instance , de leur faire connoître quelles étoient les personnes qui , lors de son départ de Rome , brilloient le plus à la Cour d'Auguste. Elles sont presque toutes connues d'Ovide & de Lentulus , dit Gallus ; mais Hérennius & ces Dames n'ont pu qu'en entendre parler , & peut-être ne seront-ils pas fâchés d'en avoir des notions plus certaines.

Je commence par Sulpicie : elle est l'intime amie de Messala ; & c'est à elle que Tibulle s'empresse de faire assiduellement sa cour. Sulpicie est restée veuve à la fleur de son âge : son époux mourut à la fin de son Consulat , pendant lequel il avoit eu Messala pour Collègue. Le favori d'Auguste est demeuré l'ami de l'aimable Sulpicie , & cette liaison , fondée sur l'estime , fait honneur à l'un & à l'autre : cependant la beauté de Sulpicie peut encore le disputer à tout ce que nous avons de plus charmant. Vous en pourrez juger par les Vers que Tibulle lui adressa , il y a quelques

années, le premier des Ides de Mars, jour auquel, comme vous sçavez, commence notre année. Les louanges qu'il y donne à Sulpicie, n'ont point parues outrées aux Critiques les plus sévères.

Elégie seconde du quatrième Livre :
Sulpicia est tibi culta tuis, &c.

C'est pour toi qu'une mortelle *,
O Mars ! se pare en ce jour ;
Quitte la brillante Cour
Pour la Beauté qui t'appelle.
Déjà du Dieu des Césars,
Le vif éclat l'environne :
Ce Dieu s'offre à ses regards,
Et Vénus qu'il abandonne,
Voit Sulpicie, & pardonne
L'infidélité de Mars.
Amour tu vantois ses charmes,
Tu disois de ses beaux yeux :
Ces yeux sont mes seules armes,
Je puis attaquer les Dieux.
Beauté naïve & touchante,
C'est peu de plaire ; elle enchante :

* Cette traduction est de M. Guys,

Les fleurs naissent sous ses pas ;
Ce qu'elle fait avec grace ,
Est toujours , quoiqu'elle fasse ,
Ce que l'Art n'imité pas.
Sulpicie est toujours belle ,
Si belle , qu'au gré des vents ,
Si ses cheveux sont flottans ,
A ses loix , Hébé fidelle ,
Hébé , la sœur du Printems ,
Les laisse flotter comme elle.
Qu'elle tresse ses cheveux ,
Et les grâces font les nœuds
Qui relèvent sa coëffure.
Quel éclat dans sa parure !
Tel est l'astre étincellant :
Son négligé plus piquant ,
Est celui de la nature.
Puis-je peindre dans mes Vers ,
Tous les ornemens divers
Que l'heureux Vertumne étale ?
Ainsi , sur l'azur des mers ,
Brille l'aube matinale :
Sulpicie est sa rivale.
Ah ! que le poudré de Tyr
Vienne du lointain rivage ;
Que la perle & le saphir
Soient pour elle un digne hommage.
Vous , Muses , à votre tour ,
Célébrez , avec l'Amour ,

La Beauté la plus chérie ;
Et moi , qui fus pour Déesse
L'écho du sacré vallon ,
Je me tais ; c'est Apollon
Qui doit chanter Sulpicie.
Quitte la brillante Cour ,
Dieu puissant , une mortelle
Pour toi se pare en ce jour :
Viens du céleste séjour
Pour la Beauté qui t'appelle.

La beauté de Sulpicie mérite cet Eloge poétique , & son esprit & ses talens lui concilient l'estime générale. Elle aime les Lettres & les cultive avec succès. Inspirée par son cœur , qui est noble & sensible , aidée des conseils du sage Meïala , & de ceux du gaillard Tibulle , peut-elle ne pas réussir ? Vous en pourrez juger par l'Elégie que je vais vous réciter ; elle a été répandue dans nos charmantes Sociétés de Rome , sous le nom de Tibulle , mais elle est sûrement de Sulpicie : cette tendre muse y exprime , avec délicatesse , sa passion pour le jeune Tubéron , qu'elle chante sous le nom de Corinthe.



Elégie septième du quatrième Livre :
Tandem venit Amor.

Je brûle d'un amour que la pudeur sévère
Me prescrit envain de cacher.
Pourquoi me contraindre à le faire ,
Quand l'objet de mes vœux s'en est laissé toucher !
Il n'a plus rien qui soit à ma gloire contraire ,
Je reçois de Vénus ce qu'elle m'a promis :
Oui, Vénus, dans mon sein vient de lancer son
fils.

Au gré de mon ame éperdue ,
Mon extrême félicité ,
Ne sçauroit être assez connue ,
Ni mon triomphe trop vanté.....

Mais , que dis-je, craignons les langues indiscrettes,
Cachons nos sentimens , & ferons ces tablettes....

Et pourquoi ? qu'ai-je à craindre aujourd'hui ?
Non , non , discrétion, vous êtes superflue ;
Vois, Rome , à quel Amant mon ame s'est rendue ;
Il est digne de moi , suis-je indigne de lui ?

En effet, l'amour de Sulpicie pour Tuberon ne pouvoit qu'être approuvé par les plus rigides Censeurs. Au cœur le plus excellent , Sulpicie joint tous les dons que prodigue rarement la nature ; Tuberon est jeune , d'une illustre famille , brave , spirituel ,

charmant : les nœces de ces époux furent une fête à laquelle Rome entière prit part. L'auguste Livie , la respectable Octavie , Julie , qu'Ovide me pardonnera de nommer , Cécilie , qui , après avoir passé ses plus belles années dans le Collège des Vestales , a nourri dans son cœur un feu moins pur , mais aussi durable que celui qu'elle avoit entretenu dans le Temple de la Mère des Dieux , l'adroite Téréntia , femme de Mécène , Servilie , Plancine , Lépida , Albucille , telles sont les Dames illustres qui continuent à former la société de Sulpicie , depuis son second mariage.

Dans les Cours , je ne connois que deux moyens pour s'y soutenir, le silence ou la flatterie : à Rome, on peut parler liberté, & je vais profiter de cet avantage , trop peu , ruse , pour vous tracer le caractère des Dames que je viens de nommer.

Sous un dehors de modération , Livie a pris un tel ascendant sur l'esprit d'Auguste , que son pouvoir n'est pas moins redouté que celui de l'Empereur. Elle a dû le commencement de cet empire à sa beauté , & elle en doit

doit la durée à son adresse & à l'attention continuelle qu'elle a de se prêter aux goûts de son époux. Hélas ! si le but de ses soins est d'élever Tibère à la souveraine Puissance , elle prépare bien des maux à l'Univers , & ne pourra que difficilement se soustraire au repentir d'avoir mal placé ses affections.

Octavie , toujours respectable par sa conduite , toujours belle , ne jouit qu'à l'extérieur de la haute considération que doit lui donner l'amitié d'Auguste son frère. Les amis de Livie s'opposent sourdement à tout ce que cette femme aimable voudroit tenter en faveur de ses enfans. De son côté , Octavie sent qu'elle ne doit pas profiter de tous ses avantages , si elle veut en conserver une partie , & la prudence règle sa politique & toutes ses démarches.

Térentia , femme de Mécène , est la coquette la plus noble , la plus séduisante & la plus adroite. Il y a un art d'exercer la coquetterie à la Cour , qui n'est connu que là : il n'est fait que pour les personnes d'un certain rang , & ne peut , sans honte , avoir pour objet , que les premiers de l'État : tant il est vrai que les choses changent du nom , &

produisent des effets contraires suivant les tems, les lieux & les personnages. Térencia eût été deshonorée & perdue; son mari & ses parens n'eussent jamais voulu la voir, si elle eût suivi, dans une famille de citoyens ordinaires, la conduite qu'elle tient dans le Palais d'Auguste. Elle a d'abord employé ses propres charmes à séduire l'Empereur, en témoignant cependant à Livie un attachement & un respect qui empêchoient l'Impératrice de la regarder comme sa rivale; ensuite elle s'est déterminée, toujours avec les mêmes ménagemens pour Livie, à procurer au Maître du monde des plaisirs qu'elle avoit soin de ne point rendre dangereux, ni pour le crédit de l'Impératrice, ni pour le sien même. Mécène, son mari, est fin & assez habile courtisan pour ne voir, dans la conduite de Térencia, que l'assurance de son crédit & de la confiance que l'Empereur lui accorde; heureusement il n'emploie cette saveur, soutenue par ces moyens équivoques, qu'à rendre service aux honnêtes gens, aux personnes de mérite, aux Gens de Lettres, & qu'à donner à Auguste les conseils les plus modérés & les plus sages. Ne reprochons

donc point à Mécène les voies qu'il a suivies pour acquérir & conserver sa faveur dans un siècle corrompu ; les moyens bas sont encore préférables aux moyens odieux , & l'adulation la plus honteuse des Courtisans avides ou ambitieux , quand elle invite à la douceur , est préférable à une politique barbare & féroce , dont nous éprouverons peut-être les cruels effets sous le règne du successeur d'Auguste.

Servilie , nièce du célèbre Caton , sœur , mais d'un second lit , de ce Brutus , l'assassin de César , qui avoit aimé sa mère , Servilie , dis-je , a formé son caractère du mélange singulier de ceux de ses parens. Son cœur se livre à l'amour avec autant de facilité & d'ardeur que s'y soumettoit autrefois Servilie , sa mère. Mais ce cœur , en même-temps , veut ou dominer , ou demeurer libre. Ses amans n'acquièrent sur elle aucun empire , & elle est peut-être la seule femme qui puisse résister à l'amour lorsqu'elle y cède. Ce caractère singulier , autant que sa jeunesse & sa beauté , lui soumet les cœurs ; mais on peut aisément lui prédire que , cessant d'être aussi séduisante qu'elle l'est

aujourd'hui, elle cessera d'être impérieuse, & finira par être subjuguée.

Albucille, * au contraire, tient tout ce que promettent la douceur de son caractère, ses yeux tendres, & sa figure enchanteresse. Elle semble entraînée par un penchant irrésistible, & ne se rend qu'après une longue résistance. Si l'on pouvoit ignorer le nombre de ses défaites, on pourroit supposer qu'elle en est encore à sa première passion. Ses faiblesses multipliées ont si bien l'air de la bonne foi, que ceux qui devroient en être le plus offensés, les lui pardonnent. En changeant souvent d'amans, elle se les a conservés pour amis. On la plaint de son inconstance, mais on ne peut la haïr. Peut-être est-ce à Albucille que Tibulle a adressé une de ses dernières Elégies. L'extrême discrétion de cet aimable Poëte, depuis qu'il

(*) On trouve dans Tacite que Tibère fit mourir Albucille. Cet Historien Latin ajoute que cette Dame qui avoit eu un grand nombre d'amans, emporta, dans le tombeau, l'estime de tout le monde, & que ses anciens amans, devenus ses amis, accompagnèrent sa pompe funebre.

fuit la tumultueuse société de nos Courtisannes, peut nous faire douter du véritable objet dont il parle dans ces Vers ; mais pourquoi ne seroit-ce pas à la plus aimable & à la plus tendre des femmes ?

*Treizième Elégie du quatrième Livre :
Nulla tuum.*

Tibulle, à son amie.

Je te dirai, ma tendre amie *,
Ce que d'une mourante voix,
Tibulle expirant sous tes loix,
Surpris par la Parque ennemie,
Te diroit encore une fois :
Quel objet à mes yeux efface,
Objet chéri, tes doux appas ?
Quelle beauté peut dans mes bras,
Ou dans mon cœur, prendre ta place !
L'amour a reçu mes sermens,
L'amour me les demande encore :
Oui, c'est toi, toi seule qu'adore
Le plus fidele des Amans.
Une Déesse pourroit-elle
M'engager à trahir ta foi ?
Aimons-nous, sois toujours plus belle,
Ne sois plus belle que pour moi.

* Cette traduction est de M. Guy.

Je n'ai pas , pour braver l'envie ,
Publié ma félicité ,
Avec toi dans l'obscurité ,
Que ne puis-je passer ma vie !
Puiſſions-nous seuls dans l'Univers ,
Et loin du tumulte où nous sommes ,
Habiter ces antres déserts ,
Inconnus au reste des hommes.
Errans dans les vastes forêts ,
Cachés sous le feuillage épais ,
Je dirois : redouble ton ombre ;
O nuit, compagne du repos ,
Etend sur nous ton voile sombre :
Deux beaux yeux feront mes flambeaux.
Couronne , douce enchanteresse ,
Mon front de myrthe & de laurier ;
Vois la Colombe qui carresse ,
Qui poursuit l'amoureux Ramier.
La vigne embrasse le palmier ;
Le tems s'enfuit , le tems nous presse ;
L'eau murmure sur ce gravier ,
Les vents s'endorment , le jour baisse.
Dieu du silence , le bruit cesse ,
Nous sommes seuls : du monde entier
Je crois jouir dans mon ivresse.
Si Vénus , pour briser mes nœuds ,
M'offroit une Beauté nouvelle ,
A ses regards j'offrirois celle
Qui peut seule me rendre heureux.

Vénus ne diroit plus : je veux
Que Tibulle soit infidelle.
Objet chéri , de tes appas
Quelle autre effaceroit l'image ?
Du plus tendre amour dans tes bras ,
J'ai promis l'éternel hommage :
Je le jure encor par Junon.
De la Déesse qui t'est chère ,
Puis-je en vain prononcer le nom ?
Qu'ai-je dit ? Serment téméraire ,
J'ai donc perdu ma liberté ;
Tu ne crains plus , quand je soupire ,
Qu'un cœur soumis à ton empire ,
Contre tes loix soit révolté.
Pourrois-tu devenir cruelle ?
Captif à ton char enchaîné ,
Toujours soumis , tendre & fidelle ,
Serai-je aux larmes condamné ?
Non , la Déesse que j'implore ,
Et dont j'embrasse les autels ,
Dit à Tibulle qui t'adore :
Sois le plus heureux des mortels.

Entre les nombreux amis que s'est fait Tibulle , on doit compter les deux de Metfala , destinés à soutenir la gloire acquise par leurs illustres ancêtres. Si quelquefois notre aimable Poëte flatte ces deux jeunes Romains , c'est certainement de manière à les encourager

à soutenir dignement le nom qu'ils portent. Vous ne pouvez , leur dit-il , prononcer vos noms & vos surnoms , qu'ils ne vous rappellent les importans services des Héros qui vous les ont transmis. Le nom de Valérius remonte au tems de Romulus même. Le premier de vos ancêtres , après avoir entrepris de venger l'affront que les Romains croyoient avoir reçu des Sabins , réunit les deux Nations , & régna sur l'une & l'autre. Si les Auteurs de votre illustre famille ont eu une si grande part à l'établissement de la Monarchie Romaine , ils en ont eu une plus glorieuse à la fondation de la République. Valérius Publicola mit le dernier sceau à notre liberté. Le nom de Corvinus que vous portez , rappelle la victoire signalée qu'un guerrier de votre race remporta sur les Gaulois ; celui de Messala est un monument de la conquête de la Sicile ; enfin le surnom d'Aquitannique , donné à votre père , nous remet sous les yeux ses victoires & ses triomphes. Que d'obligations de pareils noms n'imposent-ils pas ? La gloire de les porter n'est qu'un encouragement à les mériter par ses propres actions. Quelle leçon sublime
pour

pour la jeune Noblesse de tous les siècles & de tous les États !

Les trois Pisons , de l'illustre famille des Calpurniens , ces jeunes gens aimables , dont Horace a célébré le goût naissant , en leur dédiant son *Art Poétique* , font partie de la société que fréquente habituellement Tibulle : on y distingue , sur-tout , Lepide , héritier du Triumvir , & qui promet de surpasser son oncle en mérite ; Asinius , fils de Pollion ; Libon , héritier de la Maison des Scriboniens ; Simpronius , descendant des Scipions & des Gracques : c'est dans les ouvrages galants du Poète dont je vous entretiens , que cette brillante jeunesse puisse les leçons d'une Philosophie douce qui orne l'esprit , sans corrompre le cœur. Heureux ces rejettons de nos plus respectables familles , s'ils ne se laissent pas séduire par la morale impure que débitent les indignes flatteurs dont Tibère est entouré ; plus heureux les Romains , si ces pestes de cœur ne gâtent pas le caractère noble & sensible des Princes Drusus & Germanicus , en qui résident l'espoir & le salut de l'empire.

Vous le savez, mes amis, d'illustres étrangers vivent dans notre Capitale, & s'y font, en quelque sorte, naturalisés, en acquérant toute l'urbanité romaine & le goût de notre Littérature. De ce nombre sont Phraate, Prince du sang des Arsacides, & héritier de l'Empire des Parthes; Corys, Roi des Daces; Ségeste, qui, du fond de la Germanie, est venu étudier nos mœurs & s'instruire dans nos Arts pour les porter dans les climats glacés où il doit régner un jour; enfin, Juba, qui doit occuper le Trône de Mauritanie, & surpasse déjà la plupart de nos jeunes Romains, par la grace avec laquelle il s'exprime dans notre langue. Mais, dit Gallus, en s'interrompant, si ce que je viens de vous rapporter de Tibulle, a dû piquer votre curiosité, j'espère que vous écouterez, avec le même intérêt, ce que j'ai à vous dire de Propertius & d'Horace, dont je vous entretiendrai, lorsque vous jugerez à propos de nous rassembler.

Amours de Propertius.

Au jour indiqué, Gallus s'acquitta de la promesse qu'il avoit faite de parler

de Properce , * & il le fit en ces termes :

Ce que j'ai à vous dire de votre ami Properce , ô mon cher Ovide , n'est que satisfaisant. Il vit encore , & jouit d'un sort heureux auprès de la belle Cinthie , qu'il a enfin épousée. Vous êtes toujours le premier de ses amis ; je suis le second. C'est le dernier Romain que j'aie embrassé avant que de m'embarquer pour ces climats sauvages. En nous séparant , les larmes aux yeux , il me dit : « Vous retrouverez peut-être encore » notre cher Ovide dans son exil ; ce sera » un grand adoucissement à votre malheur ; » parlez quelquefois ensemble de votre fidèle » Properce : vous le savez , je n'ai jamais » eu qu'une seule maîtresse , & jé n'ai ja- » mais perdu un seul ami ; mon cœur qui » s'est fait des devoirs de tous ses sentimens ,

* Nous n'avons trouvé de ressources pour les *Amours de Properce* , que dans l'Ouvrage de M. Gillet de Moivres ; mais cette source n'est ni abondante ni agréable. Nous nous sommes , d'ailleurs , servi des *Vies de Properce* , qui sont à la tête des éditions de ses Œuvres. Quant aux Traductions en vers , le mauvais goût qui règne dans celles que nous connoissons , ne nous a permis d'en faire aucun usage.

» n'a jamais eu rien à se reprocher, ni en
» amour, ni en amitié. J'ai reçu les Tristes
» & belles Epîtres * qu'Ovide m'a adressées
» du lieu de son exil ; il ne m'a pas été
» été permis de lui répondre par écrit ;
» mais dites-lui qu'au défaut de mes vers,
» les larmes que les siens me font verser
» toutes les fois que je les relis, ou que je
» me les rappelle, sont ma réponse ».

Enfin, Properce m'a confié, pour vous les offrir, les trois Livres * qui composent, jusqu'à présent, le recueil de ses Elégies. Je vais vous les remettre, & je peux même en réciter quelques morceaux, en faveur des personnes devant qui je parle, & qui peuvent ne pas les connoître encore. C'est aussi pour elles que je vais dire quelque chose de la vie & des amours de Properce. L'histoire n'en fera pas longue ; elle n'est

* Ovide a adressé à Properce plusieurs de ses *Tristes* ou *Epîtres*, écrites du lieu de son exil.

* Les Elégies de Properce sont partagées en quatre livres. L'Editeur n'a rien tiré du dernier, dans la supposition qu'il n'étoit pas encore composé.

chargée ni de grands événemens, ni d'aucun incident remarquable. Heureux ceux qui finissent leur carrière après avoir joui long-temps d'une vie dont le détail est si peu intéressant pour les autres, mais si doux pour eux-mêmes.

Properce est fils d'un Chevalier Romain ; mais il est né dans une petite Ville de l'Umbrie *. Son père fut honoré d'emplois assez considérables dès le temps du premier Triumvirat, & même pendant la dictature de César ; cependant il s'attacha à ses meurtriers. Il suivit Brutus & Cassius dans la guerre qu'ils firent au jeune Octave. La perte de la bataille de Philippes, ayant entièrement dissipé ce parti, il eut le malheur de suivre celui d'Antoine, auquel le sort ne fut pas plus favorable ; il se jeta dans Pérouse ; & ce fut après la prise de cette place, que ce même Octave, que nous voyons si grand, que nous trouvons si bon, qui règne si paisiblement sous le nom d'Auguste, qui offre des qualités que Properce même est obligé de

* Aujourd'hui le Duché de Spolète, dans l'Etat du Pape.

célébrer dans ses vers , fit inhumainement égorger le père de notre aimable Poëte , ainsi que beaucoup d'autres illustres citoyens , & en fit un affreux sacrifice aux mânes de César.

Properce fut dépouillé de ses biens ; mais les mêmes talens & la même protection qui ont fait restituer les leurs à Catulle & à Virgile , les lui ont fait rendre également. Depuis ce temps , les événemens de sa vie ont été infiniment simples. Il a été deux fois contraint de fuir , dans des expéditions militaires , Auguste , devenu son protecteur ; mais il a paru dans les camps bien plus comme Poëte & Courtisan , que comme Soldat. A Rome , il vivoit dans cette même société , que nous connoissons si bien vous & moi , mon cher Ovide , & qui n'a pas été inconnue à l'illustre Lentulus. Dès sa jeunesse , il avoit aimé celle qu'il appelle Cinthie. Vous savez qu'elle joint aux charmes de la figure & de la taille , ceux de l'esprit , des talens & des grâces. C'est un excellent juge en matière d'ouvrages délicats ; Properce n'en compose aucun qu'il ne le soumette à sa censure , & Cinthie en produit

elle-même de charmans. Si pour la force & la beauté de la versification ils sont inférieurs aux vers de Properce , ils les égalent au moins par la finesse des pensées, le choix des expressions, & la délicatesse des sentimens. La naissance de Cinthie est illustre , car vous savez que son véritable nom est Hostilia , & qu'elle descend des anciens Rois de Rome. Elle est l'amie intime de Cornélie , femme de Paul Emile , alliée de près à la Maison d'Auguste : cette Dame n'est pas moins distinguée par son esprit que par sa beauté & ses vertus , qui répondent aux grands noms dont elle est héritière.

Les amours de Properce & de Cinthie ont duré trop long-temps pour n'avoir pas éprouvé quelques-uns des orages auxquels sont sujettes les passions violentes, même lorsque les deux cœurs qui les conçoivent sont honnêtes & bien assortis. Il y a eu entr'eux des inquiétudes , des jalousies ; ils se sont quelquefois fait des reproches ; mais l'un & l'autre en ont bientôt reconnu l'erreur , l'abus & le danger , & jamais ces petites agitations n'ont dégénéré en brouilleries ouvertes , ni en scènes d'éclat ; ils s'estimoient

trop pour cela. Ils se sont unis enfin par les liens les plus sacrés ; ils sont époux , toujours amans , & toujours heureux.

Vous trouverez peut-être cette vie & ces amours biens simples , poursuit Gallus. Le bonheur de Properce & de Cinthie , ressemble à celui de beaucoup d'autres ; mais outre que ce genre de vie heureuse & uniforme , s' imagine plus aisément qu'elle ne s'éprouve communément , vous conviendriez qu'il est heureux de jouir de cette félicité , considérée seulement comme un doux repos. O vous dont l'ame a besoin d'être sans cesse agitée pour être convaincue de son existence , songez que ce que vous appelez monotonie , est le caractère distinctif du bonheur ! Toutes les roses se ressemblent ; mais les œillets , malgré leur bigarrure , les tulipes , malgré leur bizarrerie , ne peuvent leur être comparés. Le ciel n'est que d'une seule couleur quand il est sans nuages ; la mer est unie quand elle est calme ; enfin le bonheur & la paix n'ont qu'une physionomie. Les passions , en nous agitant , les varient à l'infini , & ce coup-d'œil ne vaut pas celui d'une douce sérénité.

Après avoir disposé ses Auditeurs à la lecture des vers les plus agréables de Properce , Gallus tirant le volume & le parcourant légèrement , donna ainsi à ses compagnons d'exil une idée de ce qu'il trouvoit de plus intéressant dans les trois Livres.

Les premiers vers de Properce , dit Gallus, ont été faits pour Cinthie , & certainement ses derniers seront encore pour elle. Voici le début de ses Elégies.

*Commencement de la première Elégie
du premier Livre.*

C'est par les yeux de la belle Cinthie
Que l'amour s'est rendu le maître de mon cœur;
Et tous les instans de ma vie
Vont être consacrés à cet objet vainqueur.
Fils de Cypris , oui je suis ton esclave ;
Il n'est plus temps que je te brave ;
Je ne romprai jamais tes fers ,
Ce sont ceux de Cinthie , Amour , qu'ils me sont
chers !



*Imitation de la seconde Elégie du
premier Livre.*

Enfant chéri de la nature,
De l'amour, de la volupté,
Méprise l'art & la parure;
Quel besoin en a ta beauté?

Est-il diamant qui surpasse
De tes beaux yeux l'éclat vainqueur?
Est-il hermine que n'efface
De ta peau fine la blancheur?
Les Dieux qui marchent sur tes traces,
Se montrent nuds & sans détour:
Qui pourroit parer l'amour?

Enfant chéri, &c.

L'art divin de la broderie
Ne peut nous donner que des fleurs,
Qui, de celles de la prairie,
A peine imitent les couleurs;
La pourpre, dans son coquillage,
Brille mieux que dans nos maisons;
Oiseaux, votre tendre ramage
Vaut mieux que l'art des Amphions,

Enfant chéri, &c.

Phœbu , pour augmenter ta gloire ,
Devient rival de Cupidon ,
Et chaque fille de mémoire
Veut , à l'envi , te faire un don.
L'une te présente une lyre ;
L'autre veut t'apprendre à rimer ;
Mais je ne puis trop le redire ,
Que te faut-il donc pour charmer !
Enfant chéri , &c.

Dans une autre Elégie , il déclare qu'il ne peut se résoudre à quitter Cinthie pour aller à la guerre. *Allez , dit-il , à ses amis.*

Elégie sixième du Livre premier.

Allez , vous que la gloire appelle ,
Combattre l'ennemi de Rome & de César ;
Que la victoire à vos vœux soit fidelle ,
Qu'Auguste la retienne enchainée à son char.
Pour moi , Prêtre d'un Dieu moins cruel que
Bellone ,
Aux autels de l'Amour je reste prosterné ;
Des plus brillans lauriers formez votre couronne ;
Le myrthe me suffit , & j'en suis couronné.
Rome , je t'offrirois & mon sang & ma vie ;
Mais ne m'expose pas au dépit , aux rigueurs
De mon adorable Cinthie ;
Ah ! tu ferois trop chèrement servie
Si mon départ faisoit couler ses pleurs.

De son côté , Cinthie reconnoissante ,
rompit un voyage qu'elle devoit faire dans
un lieu assez éloigné. Properpe célébra ainsi
cette complaisance.

Oui , je suis aimé de Cinthie ;
Elle rompt un projet contraire à nos amours :
Dans Rome & dans ses bras je vais passer ma vie ;
Dans Rome , sans Cinthie , aurois-je de beaux
jours !

Orgueilleuse Cité , dans ton immense enceinte
Tous les piaïfirs font rassemblés , dit-on ;
Pour moi , je n'y verrois qu'ennuis & que con-
trainte ,

Loin de l'aimable objet qui surprit ma raison.
Près d'elle il n'est déserts , il n'est triste rivage
Où mon illusion ne me peignit les cieux ;
Il n'est cabane obscure , ou grotte si sauvage ,
Que le doux éclat de ses yeux

Ne me fit préférer aux lambris fastueux.....
Pour Properce il est donc des Muses favorables ;
Il est un Apolon dont le souffle divin
Prête aux tendres accens ces charmes ineffables ,
Qui d'un cœur indompté nous ouvrent le chemin.
Oui , je dois à mes chants les bontés de Cinthie ;

A mes chants font cœur s'est ouvert ;
Ma Cinthie y répond..... Favorable concert ,
Durez autant que notre vie.



*Elégies onzième & douzième du 1er.
Livre.*

Cinthie est tout pour moi , société , famille ,
Gloire , richesse , amusemens ,
Plaisirs de toute espèce & de tous les momens.
Par vous seule , ô Cinthie , en mes yeux gâité
brille ;
Ou si de noirs chagrins mon front s'est obscurci ,
Vouz en êtes la cause aussi.
Par vous seule je suis agréable ou maussade ,
Heureux ou malheureux , bien portant ou malade.
Par un aimable enchantement
Properce aime Cinthie , & ne peut aimer qu'elle ;
Il ne vit que depuis l'instant
Où ses yeux ont connu l'objet le plus charmant ;
La mort seule peut rompre une chaîne si belle.

Elégie dix-huitième du Livre premier.

Hêtres au Dieu Pan consacrés ,
Vous qui dans ces rians bocages
Commencez à former d'agréables ombrages ,
Soyez les garans révérens
Des sermens que Cinthie & son Amant fidèle
Font ici de s'aimer d'une ardeur éternelle.
Conservez bien ces doux sermens
Gravés sur votre écorce tendre ;
Leurs traces , avec vous , s'accroîtront tous les ans.

Jusqu'aux siècles futurs, des fidèles Amans,
 Ainsi le souvenir peut durer & s'étendre.
 Hélas ! l'amour heureux devoit durer toujours ;
 Mais les cruelles destinées
 Bornent le cours de nos années ;
 Egalons-y , du moins, celui de nos amours.

Voici comme Properce peint l'Amour , ce
 Dieu qu'il adore sous les traits de Cinthie.

*Imitation de la douzième Elégie du
 second Livre.*

Qui t'a peint le premier sous les traits d'un enfant ,
 Dieu d'Amour , quel qu'il soit , j'admire son
 adresse ;

Un cœur rempli d'une vive tendresse ,
 N'est dans tes mains qu'un jouet amusant.

Celui qui te donna des ailes ,
 Savoit bien qu'au hasard , volant de cœurs en
 cœurs ,

Ton flambeau porte ses ardeurs
 Sur des beautés ou tendres ou cruelles,
 Sur des Amans constants, ou sur des infidèles.

Ton arc & tes dards enflammés ,
 Prouvent bien qu'unissant les charmes à la force,
 Tantôt tu nous séduis par une douce amorce ,
 Tantôt tu nous contrains d'aimer sans être aimés.

Quant à moi, de tes coups je n'ai plus rien à
craindre ;

Tu m'as blessé du plus beau de tes traits ;

Que je suis loin de me tronver à plaindre :

Ta flèche , de mon cœur , ne fortira jamais.

Sur Cinthie & sur moi ton heureuse victoire

T'assure des sujets & contens & soumis ;

Les succès de ma Muse augmenteront ta gloire ;

Mais mon cœur préfère le prix

Que reçoivent tes favoris ,

A ceux du temple de mémoire.

Voici l'Építaphe que Properce , jouissant
encore d'une bonne santé, nous a ordonné
de mettre sur son tombeau. *Amis , nous*
disoit-il.

Fin de l'Elégie treizième du second
Livre.

Lorsque j'aurai quitté la vie ,

Ne regrettant que vous & ma Cinthie

Laissant le faste aux mânes des Héros ,

Dressez à mon ombre chérie

Une tombe de pierre unie ,

Et gravez-y ces simples mots :

Cy-gît un cœur dont la flamme constante

N'eut qu'un objet , ne servit qu'une Amante.

Peut-être ne connoissez-vous pas encore ,
ô mon cher Ovide , les vers que Propertius a
faits sur la perte de ses tablettes , sur les-
quelles il avoit écrit tant de jolis vers pour
sa Cinthie. Les voici.

*Elégie vingt - troisième du Livre
troisième*.*

Je viens donc de vous perdre , ô tablettes chéries ,
Que l'ivoire ni l'or n'ont jamais enrichies.
Le myrthe de Vénus , ce bois mystérieux ,
Couvroit seul vos feuilles légères ;
Vous étiez les dépositaires
Des secrets d'un cœur amoureux.
En faveur de Cinthie , ô mémoire fidelle ,
Rappelle-moi les vers que je fis l'autre jour ;
Ou plutôt ceux que me dicta l'Amour
Pour tromper les ennuis d'un cœur éloigné d'elle.
*J'attends , avec transport , l'objet délicieux
A qui mon ame est asservie.*
*Sa beauté fit toujours le plaisir de mes yeux ,
Son amour fait encor le bonheur de ma vie.*
Que mon sort est digne d'envie !

* Ces vers sont presque entièrement de M. l'Abbé
de Chaulieu , mais imités de Propertius.

Il doit rendre jaloux les plus heureux Amans :

Peut être que la jouissance

De leurs plus fortunés momens ,

Ne vaut pas mon impatience.

Amours d'Horace.

Le lendemain Gallus répondant à l'attente de ses Auditeurs , reprit en ces termes :

Il me reste à vous parler d'Horace , * & je

* Ce que contient cet article est tiré , en partie , des *Amours d'Horace* , imprimés en 1728 , qu'on a attribués à M. le Chevalier de Solignac , mort depuis peu , très-âgé , à Nancy , après avoir survécu au Roi Stanislas , auquel il avoit eu l'honneur d'être attaché long-temps , en qualité de Secrétaire de son Cabinet. Ce petit Roman est écrit d'un ton assez indécent , mais il y a pourtant de l'esprit & assez d'art dans la façon dont l'Auteur a tiré des Odes d'Horace , les noms des femmes & des filles qu'il a chantées , pour en composer une histoire , au moins assez vraisemblable , des amours de ce Poète. Nous nous sommes ensuite servi des excellentes réflexions de M. L. D. D. N. & de M. Algarotti sur Horace ; enfin , des Vies de ce Poète qui sont à la tête des différentes éditions de ses Œuvres , & de ses Œuvres mêmes.

vous en entretiendrai long - temps. Qui mérité plus que lui votre attention ? De qui pourrois-je rappeler, avec plus de plaisir, les charmantes Poësies ! Les Dames qui ne les connoissent point encore, se trouveront heureuses d'en entendre les principaux morceaux ; & Lentulus & Ovide conviendront qu'on ne peut trop souvent répéter ceux qu'on connoît déjà : ils seront enchantés de de plusieurs pièces , composées depuis leur éloignement de Rome , & qui n'ont pu parvenir jusqu'à eux.

Les événemens de la vie civile & militaire

pour présenter Horace , comme Philosophe & comme Littérateur.

Quant aux traductions en vers , il y en a tant des plus beaux morceaux d'Horace , que nous n'avons eu souvent qu'à choisir pour offrir des échantillons, ou, pour mieux dire , des modèles des différents genres dans lesquels ce Poëte s'est exercé ; quelquefois aussi nous avons osé traduire ou imiter, de nouveau , ces morceaux si souvent traduits ou imités.

Madame de Villedieu a fait un article d'Horace dans ses *Exilés de la Cour d'Auguste*. Mais nous n'avons fait aucun usage de ses idées , peu propres à intéresser nos Lecteurs , & qui ne sont nullement fondées sur les Poësies d'Horace même.

d'Horace , ne sont pas plus intéressans que ceux de la vie de Properce. Notre cher Horace est fils d'un affranchi qui étoit parvenu au grade de Liéteur ou Huissier du Magistrat d'une petite Ville. Il est né à Vénuse , dans la Lucanie , (aujourd'hui la Pouille). Etant jeune , il porta les armes comme simple soldat , & suivit les drapeaux de Brutus & de Cassius ; mais il ne rougit pas de dire lui-même , sans doute pour prouver à Auguste qu'il n'a jamais été pour lui un ennemi dangereux , qu'il s'est enfui honteusement à la bataille de Philippes. On peut juger de-là , qu'ayant d'ailleurs autant d'esprit & de talens, il n'a pas eu de peine à obtenir sa grace. Quant à la restitution de ses biens , comme il n'avoit rien à perdre , il n'a rien eu à demander. Mais Mécène a si bien senti le prix de ses talens , qu'il l'a mis , par les bienfaits d'Auguste & par les siens , en état de jouir de cette heureuse médiocrité qu'Horace lui-même préfère à toutes les richesses. Une maison de campagne charmante , assez d'argent pour faire bonne chère , & régaler ses amis & ses maîtresses , assez d'agrémens pour plaire encore aux

femmes, quoiqu'il ne soit plus jeune, assez de loisir pour pouvoir se livrer aux amusemens qu'il se procure à lui-même, ou qu'il partage avec ceux dont il tient cette même aisance; que faut-il de plus à Horace pour être heureux, & qui ne se contenteroit d'un pareil partage?

Pour vous bien faire connoître sa personne & ses ouvrages, je vais vous le présenter sous trois différens aspects, comme homme galant, comme Philosophe, comme homme de Lettres.

Sous le premier, je ne peux vous dissimuler que vous le trouverez un peu libertin; mais s'il est permis à quelqu'un de l'être, n'est-ce pas à celui qui est assez libre pour n'avoir aucun devoir à remplir envers la Patrie, n'ayant ni charges ni emplois? Qui ne doit rien à sa famille, n'ayant ni femme, ni enfans, ni parens proches; à qui ni la noblesse de sa naissance, ni l'éclat de ses dignités n'imposent aucune réserve, & ne prescrivent aucune obligation de décence extraordinaire; enfin, qui ne doit compte de ses actions à personne, & n'en paroît que plus aimable à ses protecteurs & à ses amis,

en se livrant au goût du plaisir ? Peu de gens sont dans cette douce situation : aussi est-il permis à peu de gens d'être libertins comme Horace ; & si je paroissais excuser sa conduite, je fais observer, en même-temps, que son exemple autorise rarement à l'imiter.

Il s'en faut donc beaucoup qu'Horace s'en soit tenu à une seule maîtresse, comme Propertius. Il en a eu grand nombre. Aucune n'a été assez illustre, pour que, par discrétion, je sois obligé de taire son nom ; & comme leur principale gloire consiste à avoir été aimées d'Horace, je nommerai, au contraire, celles qu'il a le plus célébrées.

Il paroît que ses premières amours ont été pour Cynare, puisque, même encore, quand il veut parler de sa jeunesse, il cite le temps où il possédoit cette maîtresse. On pourroit s'imaginer que cette époque ne lui est chère que parce qu'elle lui rappelle le bonheur d'avoir réussi dans une conquête difficile ? On se tromperoit ; Cynare n'étoit qu'une belle & franche courtisane, qui se faisoit payer bien cher, & ruinoit les plus riches de Rome ; mais plus indulgente pour le Poète, elle lui donnoit des preuves de

tendresse gratuite. L'amour-propre d'Horace en étoit flatté ; opinion ridicule , faux préjugé , auquel bien d'autres ont cédé comme lui.

A Cynare succéda Lydie , autre coquette , peut-être moins intéressée , mais qui , par goût , partageoit son cœur entre plusieurs amans. Ce partage parut plus insupportable à Horace , que celui auquel il étoit réduit auprès de Cynare ; aussi Lydie effuya-t-elle , de sa part , de grands reproches : ceux qui les occasionnèrent , étoient le jeune & vigoureux Sybaris , le beau & ardent Telephe , & enfin , le charmant Calais. C'est à l'occasion de ce dernier , que le Poète & sa maîtresse se brouillèrent d'abord , mais ils se raccommodèrent bientôt. Horace a exprimé cette tracasserie amoureuse dans cette jolie Ode , qu'Ovide & Lentulus connoissent déjà , mais qu'on ne peut trop entendre.



*Traduction de l'Ode neuvième du
second Livre.*

Lorsque tu m'aimois, Lydie ,
Quand j'étois sûr de ta foi ,
Mon destin digne d'envie ,
Valoit le destin d'un Roi.

L Y D I E.

Quand de toi seul adorée ,
Je bernois tous tes desirs ,
Ma gloire étoit comparée
A l'excès de mes plaisirs.

H O R A C E.

Pour une autre je soupire ,
Cloé me tient sous ses loix ;
J'éprouve un tendre délire
Quand j'entends sa douce voix ,
Bornant toute mon envie
A l'aimer, à l'attendrir ;
Ah ! pour prolonger sa vie ,
Je serois prêt à mourir.

L Y D I E.

Que Calais est aimable !
Qu'il est beau , qu'il est charmant !
Dieu des amours , rends durable
Notre tendre attachement ;

Je perdrois deux fois la vie
 Pour lui prouver mon ardeur ;
 Oui , pour l'aimer , sa Lydie
 Voudroit avoir plus d'un cœur.

H O R A C E.

Quoi , si ma chaîne nouvelle
 Se rompt aujourd'hui pour toi ,
 Si cessant d'être infidèle
 Mon cœur revient sous ta loi.

L Y D I E.

Quoique Calais m'adore ,
 Malgré ton manque de foi ,
 Viens , si tu le veux encore ,
 Vivre & mourir avec moi.

Un raccommodement entre une coquette & un volage , ne peut pas toujours durer. Ce fut enfin tout de bon qu'Horace s'attacha à la jeune Cloé , & que Lydie céda aux soupirs multipliés de la jeunesse Romaine ; mais Cloé , de son côté , agréa bientôt l'hommage de ce même Téléphe qui avoit déjà inquiété Horace chez Lydie.

L'esprit d'Horace étoit charmant ; mais , au fond , son cœur n'étoit pas assez délicat pour rencontrer une maîtresse fidelle ; aussi
 rien

n'en trouva-t-il jamais. Ayant renoncé à Cloé, il s'attaché à Pyrra, & fut bientôt obligé de se plaindre de sa légèreté : il se quitta pour la jeune Lalagé ; celle-ci n'étoit pas encore disposée à aimer, ou ne ressentait pas d'amour pour lui. L'affranchie Myrthane, la courtisane Inachia se succédèrent dans son cœur, ou plutôt dans ses goûts ; enfin Barine l'attacha pendant un temps, & Barine le trompa. Comme il ne pouvoit s'empêcher de la trouver jolie, les reproches qu'il lui fit, furent plus galans que furieux ; vous en allez juger*.

*Traduction de l'Ode huitième du second
Livre : Ulla si juris.*

Barine, si tes impostures
Altéroient tes dents ou ton tein,
Je te croirois, quand tu me jures
Que ton amour sera sans fin ;
Mais qu'il te sied d'être infidelle ?
Ta bouche n'en est que plus belle

* On répète encore ici qu'on a profité de plusieurs imitations heureuses de cette Ode, & notamment d'une de M. de la Harpe.

ès qu'elle a fait un faux serment :
n t'adore, quoique parjure ;
Et chaque trahison t'affure
L'hommage d'un nouvel Amant.

Il t'est, sans doute, salutaire
D'attester les feux éternels ,
Ou bien les cendres de ta mère ,
Ou la troupe des immortels.
Jures , Vénus n'en fait que rire ;
Tout est pour toi dans son Empire,
Son fils t'applaudit à son tour ;
Pour lui, ta promesse perfide
Aiguise la flèche homicide
Que lance le cruel amour.

Il semble qu'à te rendre hommage
Tout jeune cœur soit destiné ;
Ce n'est que pour ton esclavage
Que chacun d'eux semble être né.
Que ta perfidie est heureuse !
Ta Cour n'en est pas moins nombreuse ,
Chaque jour la voit s'augmenter ;
La mère , l'épouse fidelle ,
Pleurent en te voyant si belle ;
Pour toi seule on doit tout quitter.

Après Barine , Horace aima Tyndaris,
& eut bien de la peine à séduire cette jeune
beauté dont il avoit autrefois offensé la mère.

Notre cher Horace n'étoit déjà plus un adolescent. Dans l'âge heureux dont je parle, Gratidie l'avoit trouvé aimable ; il n'avoit pas pensé d'elle aussi avantageusement , & il en étoit résulté entre le Poëte & la Dame , une violente tracasserie qu'Horace auroit sans doute prévenue , s'il eût pu deviner que la beauté furannée qu'il refusoit , seroit mère d'une jolie fille. Pour réparer ses anciens torts , il chanta cette agréable Palinodie , que les esprits malins purent prendre pour une ironie , mais que Gratidie regarda comme une réparation très-suffisante. Malheureusement Tyndaris ne la considéra pas longtemps sous cet aspect ; & si Horace réussit auprès d'elle , ce ne fut que pour des momens fort courts. Il s'attacha à Galatée. C'étoit une aimable enfant , complaisante & facile : c'est peut-être ce qui lui fit perdre notre Poëte , qui passa bientôt d'elle à la jolie Philoé. Celle-ci avoit une mère fort incommode , nommée Chloris. Horace , qui devenoit insensiblement moins galant & plus satyrique , osa l'attaquer , & fit contre elle des vers sanglans. Ah ! comme l'humeur & le caractère changent avec l'âge ! Horace

n'est plus aimable que pour ses amis & ses protecteurs ; ses maîtresses ne lui sont plus si attachées , & il se prend à elles de ce qui vient de ses propres défauts.

Après avoir aimé Lydé , il aima Phryné , & enfin Phylis. Cette dernière n'étoit qu'une jeune esclave ; mais charmante , gaie , disons le mot , capable de ranimer un vieux libertin. Horace l'invita à venir passer quelque-temps dans sa petite maison de campagne ; il la lui dépeignit comme très-agréable : il lui promit bonne chère , bon vin & bonne compagnie ; il lui fit espérer qu'elle y souperoit avec Mécène ; grand attrait : car enfin , si Phylis eût rencontré chez Horace ce favori , & eût eu le bonheur de lui plaire , sa fortune étoit faite : c'est ainsi qu'un vieillard use de toutes les ressources pour attirer chez lui la jeunesse.

Phylis se rendit à l'invitation d'Horace ; & la connoissance étant faite , leur liaison dura quelque temps , au préjudice de ce Thélèphe , dont le sort étoit de traverser toujours Horace dans ses amours , ou d'être traversé par lui dans les siens. Mais notre Poète n'étoit point assez riche , & n'étoit plus assez

jeune pour fixer la vive Phyllis. Il contribua, du moins, à l'établir avantageusement, en persuadant, par les plus jolis vers du monde, à Xanthias Phocus, qui en étoit amoureux, qu'il ne pouvoit mieux faire que de l'épouser.

Les derniers desirs d'Horace, ou à-peu-près, ont été allumés par la chanteuse Nèbre. Elle lui fit éprouver tous les délices & toutes les amertumes que procurent communément les beautés de son état. Tantôt elle rendoit ses soupers délicieux; & quand elle étoit de bonne humeur, ou qu'elle n'avoit rien de mieux à faire que d'amuser la société du Poète, ses talens, ses grâces, sa vivacité ajoutoit à la satisfaction que les amis d'Horace avoient de vivre avec un vieillard aussi aimable. Tantôt aussi elle lui faisoit essuyer des caprices, supporter des momens d'humeur, quelquefois même des scènes cruelles & humiliantes; & quand le bel esprit vouloit lui résister, la beauté fantasque avoit toujours l'avantage. A la fin, il avoit pris le parti de renoncer à ce sexe enchanteur pour jouir de ses amis & de lui-même; mais à l'âge de près de cinquante ans, il

vient encore de tomber dans les filets de Glycère ; & je l'ai laissé , espérant de passer heureusement , dans ce nouvel amour , des jours qui , suivant leur date , de vroient être consacrés à la raison. Voici la dernière Ode , qui exprime la situation actuelle de son cœur.

*Traduction de l'Ode première du
quatrième Livre*.*

Après une si longue paix ,
Tu me fais donc , Vénus , une guerre barbare ?
Ah ! de grâce , suspens tes traits ,
Je ne suis plus au temps où j'adorois Cynare.

Après dix grands lustres passés ,
Cesse de réchauffer , implacable Déesse ,
Mes sens assoupis & glacés ;
Vas plutôt où t'appelle une ardente jeunesse.

Range Maxime sous tes loix ;
Au pouvoir de l'amour assujettis son ame ;
D'une belle qu'il fasse choix ;
Pourroit-on refuser de partager la flamme ?

* Le fond de cette traduction est de M. le Président Bouhier , de l'Académie Française.

Le noble sang de ses ayeux
Est son moindre mérite auprès d'un sexe aimable ;
Il porte ton feu dans ses yeux ;
Il étendrait bien loin ton pouvoir redoutable,

Je le vois , d'un rival puissant ,
Obtenir aisément le brillant sacrifice ;
Et son amour reconnoissant ,
Elever à ta gloire un galant édifice.

Là , par des parfums éternels ,
Par de sincères vœux , tu seras révérée ,
Et par des hymnes solennels ,
La gloire de ton nom y fera célébrée.

Là , tous les Bergers d'alentour
Conduisant à l'envi les plus belles Bergères ,
Iront t'honorer chaque jour
Par des chants amoureux & des danses légères.

Mais que veux-tu d'un cœur usé ?
Peut-on aimer encor , n'espérant plus de plaire ?
Je me croyois désabusé ;
Mais Vénus , mais Amour , hélas ! j'ai vu Glycère

Mes amis , poursuit Gallus , je viens de
vous montrer Horace galant , & même li-
bertin : son histoire ne le présente que sous
cet aspect : les aventures de sa vie n'annon-
cent en lui que ce caractère ; mais on doit

le considérer sous un point de vue plus estimable ; & ses Poésies seront les preuves d'après lesquelles vous le reconnoîtrez pour un véritable Philosophe. Je veux aussi , mes Dames , le réconcilier avec vous ; je dois ce bien à vos vertus & à votre sensibilité. Vous n'estimez peut-être pas Horace tout ce qu'il vaut : cette prévention vous honore ; mais vous allez lui rendre justice ; vous verrez en lui un sage : & que faut-il pour l'être ? Craindre les Dieux , croire une Providence , y mettre la confiance , aimer la justice , modérer ses passions , sur-tout quand elles nuisent au bien général , contribuer à celui de la société , être obligant , attaché à sa Patrie c'est ainsi que pense Horace. C'est lui-même qui va nous le dire en vers ; je parlerai pour lui & d'après lui sans doute que sa Poésie vous paroîtra harmonieuse ; mais sur tout jugez des pensées & des sentimens.



Ode trente-une du Livre premier :
Parcus deorum.

D'une folle sagesse écoutant les maximes ,
Je bravois autrefois les Dieux
Par un mépris audacieux ;
J'en conviens maintenant : oui , pour punir les
crimes ,
Il est un maître dans les cieux.

Au destin des humains je crois qu'un Dieu préside ;
J'ai vu la foudre & les éclairs
Briller , éclater dans les aîs ;
J'ai vu le plus hardi , soudain faible & timide ,
Craindre le sort de l'Univers.

A la voix du destin tout peut changer de face ;
Il abaisse les grands , il élève à leur place
L'objet du mépris des humains.
Il peut avec éclat , confondant l'arrogance ,
Des mains du riche injuste arracher l'opulence ,
Pour la transmettre en d'autres mains.

Ode neuvième du second Livre :
Rectius vives.

Cher Varron , crains-tu le naufrage ?
Sur mes conseils règle tes vœux ,
La haute mer & le rivage
Sont également dangereux.

Comme moi borne ta fortune
A l'humble médiocrité ;
Trop de splendeur nous importune ;
Craignons l'affreuse pauvreté.

Trop heureux qui tient dans la vie
Ce milieu qui n'a point de prix ;
Il n'est point d'éclat sans envie ,
Ni de misère sans mépris.

Nous avons vu souvent la foudre ,
Briser les pins audacieux ,
Mettre les hautes tours en poudre ,
Frapper les monts voisins des cieux.

Fais tête au malheur qui t'opprime ;
Et prémuni contre le fort ,
Ne perds pas l'espoir légitime
De te retrouver dans le port.

Le Dieu qui forme les tempêtes ,
Ramène aussi le plus beau jour ;
Il peut , en menaçant nos têtes ,
Nous préparer un doux retour.

Pour mieux assurer son Empire ,
Phébus prend souvent dans ses mains ,
Tantôt son arc, tantôt sa lyre ,
Et varie ainsi nos destins.

Imite le Pilote habile ;
Et quand l'air est trop agité ,
Repliant ta voile inutile ,
Attends le zéphir souhaité.

Les deux Odes que je viens de vous réciter , auront sans doute justifié l'idée que je vous ai donnée de la Philosophie d'Horace. Il est cependant de cette secte Epicurienne , si décriée dans Rome par son goût pour la volupté , & il a la modestie de se dire lui-même : *vil animal du troupeau d'Epicure*. Mais on voit bien que nos Romains n'ont pas étudié les principes de cette Philosophie dans leur source. Ils leur préfèrent ceux des Stoïciens , qui prétendent que le dernier degré de la perfection est d'être insensible à tout. Quelle erreur ! & qu'il vaut bien mieux jouir avec modération de tous nos avantages , sentir nos maux sans fureur & sans désespoir. Ah ! mes amis , si la Philosophie d'Epicure , dont je me déclare moi-même sectateur , est fautive en quelque chose , c'est qu'elle ne nous fournit pas d'assez grands motifs pour faire le bien ; mais d'ailleurs , elle nous le conseille , & nous apprend à en jouir. Permettez-moi de vous débiter encore quelques-unes

des maximes d'Horace , si je ne vous récite
plus aucune de ses Odes entières.

Extrait de l'Ode XXII^e , Livre Ier. :
Integer vitæ.

Sans armes , seul & tranquille ,
Formant des sons innocens ,
Je chantois : l'écho docile
Répétoit mes doux accens.
Il se plaçoit à redire
Mes vers , sur le fin sourire ,
Sur la douceur de la voix
De ma charmante Maîtresse ;
Ah ! m'écriai-je , il s'empresse
De justifier mon choix.

Un loup guidé par la rage ,
Soudain porte la terreur
Dans ce paisible bocage :
Dieux , prévenez mon malheur !
On m'entend : sur une nue
Pallas paroît ; à sa vue
Le monstre fuit , plein d'effroi :
Rassure-toi , me dit-elle ;
Mortel , à mes loix fidèle ,
Sois tranquille comme moi.

De l'Ode trente-unième , Livre 1er. :

Quid dedicatum.

De ton Temple aujourd'hui l'on fait la dédicace ;

J'y parois , ô Phébus ! avec dévotion ;

Mais quel prix te demande Horace

Pour prix de sa libation ?

Conserve ce que j'ai , c'est ce que je desiré ;

Maintiens-moi long-temps sain & d'esprit & de
corps :

Protège ma vieillesse , & permets à ma lyre

De l'égayer par ses accords.

De l'C de seconde , du second Livre :

Nullus argento color est.

Des métaux estimés qu'enferme

Le sein avare de la terre ,

Sans en re ennemi déclaré ,

Je sens que l'or , aux yeux du sage ,

Brille seulement par l'usage

Qu'en fait faire un cœur modéré.



*De l'Ode dix-huitième , du Livre
second : Non ebur , nèque aureum.*

Une veine facile , un cœur sans esclavage ,
Une vertu sans fard , voilà mon appanage.
Pauvre , je fais souvent des riches souhaité ;
Content de mon état & de ma pauvreté ,
Je ne vais point aux Dieux , avide en mes
 prières,
Demander un accroît de biens imaginaires.

De l'Ode troisième, du Livre troisième :
*Justum & tenacem *.*

Le sage est immuable en ses justes projets ;
D'un peuple révolté craignant peu les forfaits ,
D'un tyran furieux méprisant la menace ,
Il résiste à la force , il réprime l'audace :
Que les vents mutinés bouleversent les mers ,
Que la foudre sillonne & déchire les airs ,
Le choc des éléments n'aura rien qui l'étonne ;
Tranquille sous le bras de Jupiter qui tonne ,
Il verroit l'Univers s'écrouler sous ses pas ,
Frappé de ses débris , il ne trembleroit pas.

* La traduction de cette Strophe est de M. Chabanon.

Del'Ode neuvième, du Livre quatrième:

Ne forte credas , &c *.

Un an seul , la pourpre Romaine
T'a fait voir brillant à nos yeux ;
Mais chaque saison nous ramène
Un temps pour toi si glorieux.
Vaincre l'une & l'autre fortune ,
Rejeter la brigue importune ,
Etre inaccessible aux présens ,
Lever toujours contre le vice
Les étendards de la justice ,
C'est être consul tous les ans.

Je viens de vous faire envisager Horace comme galant & comme Philosophie ; il me reste à vous dire qu'il est également le modèle & le maître des gens de Lettres. Vous l'avez vu dans ses Odes quelquefois sublime, souvent Philosophie , & presque toujours galant. Dans ses Satyres & dans ses Epîtres , il est Peintre & Moraliste enjoué. Enfin , dans son Art Poétique , il donne à tous ses confrères les préceptes les plus exacts & les plus

* Cette traduction est de feu l'Abbé Pellegrin.

sûrs. L'on voit , par la façon dont il expose les règles pour traiter tous les genres, qu'il auroit pu s'efforcer lui-même dans tous, si la paresse qui entroit dans son caractère, ne l'en eût empêché. Comme ses Satyres, ses Epîtres, sont des morceaux de quelque longueur, & que peu d'en're eux font de nature à intéresser les Dames, je hasarderai seulement de leur en présenter quelques légers échantillons.

*Extrait de la première Satyre du
premier Livre.*

Pourquoi de leur état, rarement satisfaits,
Les hommes forment-ils tant de vœux indifférents ?
Le poste où les a mis leur choix ou la Fortune,
Fournit toujours matière à leur plainte importune ;
Le sort d'autrui les charme ; au lieu de vivre
heureux,
On vieillit mécontent de ce qu'on doit aux Dieux.
Tel quand les chars rivaux ont quitté la barrière,
Le cocher oubliant ceux qu'il laisse derrière,
Anime ses courriers, ne songe qu'à passer
Ceux qu'il voit devant lui prompts à le devancer.
Ah ! le vrai Philosophe, au contraire, se loue
Du rôle qu'ici-bas le destin veut qu'il joue ;

En

En mourant : ciel, dit-il, j'accomplis ton décret ;
Ma vie étoit heureuse , & j'en fors sans regret ;
De même qu'un convive honnête & raisonnable ,
Après qu'il a mangé , salue , & fort de table.

On trouve , dans les Satyres d'Horace ,
jusques à des Chançons & des Fables. Voici
des exemples de l'une & de l'autre.

De la Satyre seconde , Livre premier.

Le chasseur , à perte d'haleine ,
Poursuit un lièvre dans la plaine ,
Malgré la neige & les frimats ;
Ce n'est pas dans l'espoir de faire un bon repas ;
Quoique pour le forcer il prenne tant de peine ,
Sur sa table on ne le sert pas.
Tel est le goût qui nous entraîne
A poursuivre ardemment un objet plein d'appas ;
La résistance nous enchaîne.
Cesse-t-elle trop tôt de faire l'inhumaine ,
D'une beauté nous faisons peu de cas.

*Les deux Rats , Fable tirée de la Satyre
sixième du Livre deuxième *.*

Autrefois le rat de Ville
Invita le rat des champs,

* Il est inutile de dire que cette traduction est
de l'illustre la Fontaine.

D'une façon fort civile ,
A des relief d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis ;
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête ,
Rien ne manquoit au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit ;
Le rat de Ville dédale ,
Son camarade le suit.
Le bruit cesse , on se retire ;
Rats de retour aussi-tôt ;
Et le citadin de dire ,
Achevons donc notre rôl :
C'est assez , dit le rustique ,
Demain tu viendra chez moi ;
Ce n'est pas que je me pique
De tous ces festins de Roi ;
Mais rien ne vient m'interrompre ,
J'en mange tout à loisir ;
Adieu donc , si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Je vais vous réciter à présent la plus grande
partie de la dernière Satyre qu'Horace ait

composée, d'autan plus volontiers, que j'ai lieu de croire, mon cher Ovide, qu'elle ne vous est pas encore connue. Vous savez quel est l'usage des Saturnales, & que pendant cette fête singulière, les esclaves ont le privilège de se mettre à la place de leur maître, & de jouir d'une liberté passagère qui rappelle l'heureux temps où vivoit Saturne, & où tous les hommes étoient égaux. Il est assez plaisant & fort singulier qu'Horace ait, à cette occasion, fait sa propre Satyre, & même une Satyre où il s'est peu ménagé. Vous allez l'entendre.

Satyre septième du Livre second.

Dialogue entre *Horace* & son Esclave *Davus*.

D A V U S.

Depuis long-temps j'attends, & brûle du desir
De vous dire deux mots, sous votre bon plaisir.
Je.

H O R A C E.

Eh quoi ! c'est toi, Davus ?

D A V U S.

Oui, c'est Davus lui-même.
Votre esclave fidèle, esclave qui vous aime,

Honnête homme , pour tel par chacun réputé ,
Et par vous-même.

H O R A C E.

Eh bien ! prends donc la liberté
Que le mois de Décembre offre à tous tes semblables ,
Puisqu'enfin , par des loix qui sont inviolables ,
Ainsi l'ont établi nos anciens Romains.
Tu peux parler.

D A V U S.

Mon Maître , une part des humains
Dans les vices honteux qui savent trop lui plaire ,
Jusqu'au dernier soupir constamment persévère ,
Une autre (& cet abus est le plus général)
Tantôt se porte au bien , tantôt se porte au mal ;
Vous êtes de ce nombre.

H O R A C E.

Osés-tu me le dire ,
Coquin , je suis l'objet de ta fade satire !

D A V U S.

Oui , mon Maître.

H O R A C E.

Moi !

D A V U S.

Vous.

H O R A C E.

Comment double fripon ,
Que fais-je qui t'oblige à parler sur ce ton ?

D A V U S.

Des anciens Romains, de leurs mœurs héroïques
Vous dites tous les jours des choses magnifiques;
Mais vous manquez toujours de résolution
Pour ajouter l'exemple à l'exhortation.

Vous louez, dans le temps qu'aucun ne vous
régale,

Les modestes douceurs d'une table frugale;
Mais quand le grand Mécène a desir de vous
voir,

Qu'il vous veut à sa table inviter quelque soir,
Vous y courez bien vite; & la nuit toute entière
Vous chantez, vous buvez, vous faites bonne
chère:

Vous y prenez plaisir, & vous trouvez très-bons
Ces ragoûts inconnus au siècle des Catons:
Moi, parce qu'au bon vin j'ai le palais sensible,
Que je crains la fatigue à ma santé nuisible,
Je suis un paresseux, & des plus avérés,
Un ivrogne, un gourmand, tout ce que vous
voudrez.

C'est ainsi qu'un valet est traité par un maître
Tout aussi vicieux, & plus encor peut-être;
Ainsi vous me donnez mille noms odieux,
Comme si, dans le fond, vous valiez beaucoup
mieux:

Parce que vous savez, sous de belles paroles,
Cacher tous les excès de vos passions folles.

La crainte , un peu d'honneur , vous retiennent.,,

Mais quoi !

Vous ne valez , au fond , ni plus ni mieux que
moi.

Vous n'êtes point fripon , homicide , adultère ,

Ni moi larron non plus ; car la peur salutaire

De sabir tôt ou tard un ceffin effilgeant ,

M'empêche de voler vos meubles , votre argent.

Qu'on ôte le péril , la nature sans bride

Ne gardera plus d'ordre en sa course rapide.

Vous vous prêtez dez libre ! Otez-vous usurper

Ce titre spécieux , vous que l'on voit ramper

Sous l'empire gênant de cent sorte d'affaires

Que votre ambition seule rend nécessaires ,

Vous que tant de mortels captivent sous leurs
loix ,

Vous que le traître amour attrapa tant de fois ,

Et qui , restant en bute aux dangers , aux alarmes ,

Des vaines voluptés goûtez toujours les charmes ?

Votre esclavage , au fond , est très-égal au mien ;

Vous me commandez ? Oui , je l'éprouve trop
bien ,

Mais vous êtes forcé d'obéir à cent autres ;

J'ai mon maître , il est vrai , mais vous avez les
vôtres ;

Je vous vois tous les jours , aussi-bien qu'aujourd'hui ,

Dans tous vos mouvemens , agir au gré
d'autrui ;

Quel homme est libre ! C'est , je vous l'ai ouï-dire ,

Le sage qui , sur soi , prend un suprême empire ,
Qui ne craint point les fers , la mort , la pauvreté ,
Dompte de ses desirs l'impétuosité ,
Qui , pour les faux honneurs , montre un mépris
extrême ,

Solide , & ramassé tout entier en lui-même ,
Ne donnant prise aucune au plus subtile effort
Que fait pour l'arrêter la malice du sort.

Voilà ce qu'en effet l'homme libre doit être ;
Mais Horace , à ces traits , peut-il se reconnoître ?
Parlez de bonne foi , vous ne le pouvez pas !

Une femme vous met à haut prix ses appas ,
Vous la payez ; l'argent dépensé , l'on vous
gronde ,

On vous chasse , d'eau sale un valet vous inonde ,
Après que l'on vous a fermé la porte au nez ;

On vous rappelle enfin , & vous y retournez.

Qu'il s'en faut bien qu'ainsi le desir me surmonte !
D'une telle foiblesse , ah ! Davus auroit honte.....

Tous deux également ne pouvant souffrir l'eau ,
Par fois le mauvais vin embrouille mon cerveau ,
Souvent mon dos en souffre une triste avanie ,
Votre habitude , à vous , reste-t-elle impunie ?

Non , le bon vin sur vous fait un pareil effet ;

L'un ne fait ce qu'il dit , ni l'autre ce qu'il fait.

Quand je vous reconduis des soupers de Mécène ,
Votre corps , sur vos pieds , se soutient avec peine.

Le lendemain matin j'ai repris ma raison ,
 Et vous êtes chargé d'une indigestion.
 Si je passe mon temps à mille bagatelles ,
 Vous me le reprochez ; vous en faites de belles ,
 Vous qui , pour cent beautés , composant de
 chançons ,
 Croyez qu'on les attache & les paye en vains sons ;
 Vous que l'on voit distrait , sur quoi chacun s'écrie :
 Ma foi , cet homme est fol , ou bien il versifie.

H O R A C E.

Coquin , je te ferai bientôt changer de ton ;
 Attaquer mon talent.... Je vais prendre un bâton.

Horace , dans ses Epîtres , n'est pas moins
 aimable ni moins Philosophe que dans ses
 Odes & dans ses Satyres. Le temps s'a-
 vançant , je ne vous en citerai que peu de
 vers.

De tout ce que l'on voit n'admirer presque rien ,
 S'inquiéter de peu , c'est l'unique moyen
 De goûter ici-bas , malgré le sort perfide ,
 Une félicité véritable & solide.
 Aux lieux , aux tems , aux gens , se prêter sans façon ,
 D'Aristipe , autrefois , telle fut la leçon.
 S'accommoder à tout étoit son grand principe ;
 Et je suis , mes amis , de l'avis d'Aristipe.
 Chacun trouve bientôt , après s'être essayé ,
 Mesure pour son aulne , & chaussure à son pied.

Si

Si nous voulons traiter les affaires en maître ,
Soumettons-les à nous , loin de nous y soumettre.
Bon sens , bon estomac , & cœur indifférent ,
Conduisent , à la fin , au bonheur le plus grand.
Oui , tels sont mes conseils ; adieu , vivez tranquilles :

Si vous avez appris des dogmes plus utiles ,
Daignez , avec candeur , me les apprendre aussi ,
Si non , faites usage , avec moi , de ceux-ci.
Un citoyen d'Argos , jadis eut la folie
De s'imaginer voir jouer la Comédie
Sur un vaste théâtre où lui seul entendoit
Des chefs-d'œuvres qu'aussi seul il applaudissoit.
Du reste , il se montroit bon voisin , homme aimable ,

Epoux fort complaisant , & maître raisonnable :
A force de dépense & de soins , ses parens
Remirent , à la fin , cet homme en son bon-sens.
Quand de bon ellébore , en dissipant sa bile ,
Eut remis ses esprits en un état tranquille ,
Revenant à lui-même , ah ! dit-il , mes amis ,
Me tirant de l'état où mon mal m'avoit mis ,
Bien loin de me guérir , vous m'arrachez la vie.
Pourquoi m'ôter l'erreur dont mon ame ravie ,
Avec tant de plaisir savouroit la douceur !
Adieu , douce chimère , adieu tout mon bonheur.

la composition des ouvrages , n'est point à l'usage des Dames , qui doivent se contenter de juger de l'effet de ceux que nous composons pour elles. Ainsi je me bornerai à rapporter six vers , d'après lesquels elles doivent se déterminer sur l'usage des termes de leur langue dans la conversation *.

Montrez-vous circonspect dans le choix de vos
mots ;

Ils plaisent rarement , trop vieux ou trop nouveaux.

Imitez, sur ce point, la prudente méthode

Dont le sage se sert à l'égard de la mode ;

Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer ,

À la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.

Ici Gallus cessa de parler d'Horace , ou , pour mieux dire , c'est ici que finissent les Mémoires que nous avons eus sur les Exilés de Tomes ; & le tableau que Gallus fit à ses compagnons d'infortune , de l'état de Rome littéraire sous Auguste.

* Cette traduction est de l'Abbé du Renel.

Il ne nous reste plus , pour satisfaire entièrement la curiosité de nos Lecteurs , qu'à leur dire ce que nous avons pu apprendre du sort de ces illustres Exilés. On se rappellera qu'ils étoient au nombre de six , *Len ulus* , *Hérennius* , *Hérennia* , *Agarite* , *Gallus* & *Ovide*.

Tacite , qui nous a si bien informé des particularités du règne du cruel & politique *Tibère* , nous fait entendre que *Lentulus* revint à Rome , & y reprit le rang que sa naissance & ses services méritoient. Selon toute apparence , il y conduisit la belle *Hérennia*. *Tibère* , qui n'avoit plus d'intérêt à lui disputer la gloire d'avoir soumis les *Gètes* , consentit même qu'il portât le surnom glorieux de *Getulicus* , & ce surnom passa à ses enfans.

Hérennius revint sans doute avec lui. Il y a lieu de croire que c'est de lui & d'*Agarite* que descendoient les illustres Sénateurs de ce nom , qui représentèrent , avec éclat , sous les affreux règnes des Césars , successeurs de *Tibère*.

Quant à Gallus, l'on fait qu'il ne survécut pas long-temps à la disgrâce qui l'avoit fait reléguer à Tomes. Ovide resta peut-être seul ; & c'est celui dont la fin nous est plus certainement connue. Il mourut dans son exil, sous le règne de Tibère, étant âgé de de plus de cinquante ans. On montre son tombeau, non loin des bouches du Danube, où l'on croit qu'étoit située cette triste ville de Tomes.

Fuselier, Auteur d'un joli Opéra-Ballet, intitulé : *Les Amours des Dieux*, a placé la scène de son Prologue auprès du sépulcre d'Ovide. Il suppose que les Scythes & les Sarmates ont élevé sur ce tombeau un Temple à l'Amour ; que tous les ans ils y célèbrent une fête en l'honneur de ce grand maître en l'art d'aimer, dont la mémoire leur est encore chère. Cette agréable fiction donne lieu à quelques morceaux de Poësie lyrique qui sont ingénieux, & doivent paroître intéressans aux Lecteurs du Tableau que nous venons d'achever.

La grande Prêtresse du Temple.

Près de ce monument que j'ai fait élever,
Des plaisirs & des jeux que la troupe s'arrête :
Ovide est l'objet de la fête ;
Tout Cynthère doit s'y trouver.

Le Chef des Sarmates.

Peuples soumis aux loix , & vous , peuples sauvages,
Hâtez-vous , traversez le vaste sein des mers ;
Rassemblez-vous ici , présentez vos hommages
Au mortel renommé , qui , sur nos froids rivages,
Du plus doux des vainqueurs fit connoître les
fers.

Le jour qu'on l'exila , le Tibre sur ses traces
Vit voler après lui les amours empreints :
Le jour qu'il arriva dans nos climats glacés ,
Pour la première fois nous y vîmes les grâces :
Sans lui , nos cœurs , qu'il prit soin de former,
Ne sauroient pas encore aimer.

Ensemble.

Ne tardez pas , suivez le devoir qui vous presse :
Venez , tendres amours , venez , accourez tous :
Votre encens , dans ces lieux , devoit brûler sans
cesse ,
Et le tombeau d'Ovide est un autel pour vous.

*Le Chef , alternativement avec le
chœur des Sarmates*

Du maître des amans , du guide des amours ,
Que le nom dans ces lieux retentisse toujours.
Fameux par son esprit , fameux par sa tendresse ,
Il connoissoit tous les détours
Des rives de Cythère , & des bords du Permesse,
Du maître des amans , &c.

F I N.

T A B L E

DES DEUX VOLUMES.

T O M E Ier.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

<i>HISTOIRE du Juif errant ,</i>	<i>pag. 1</i>
<i>MÉMOIRES du Juif errant ,</i>	<i>9</i>
<i>Premier Siècle ,</i>	<i>16</i>
<i>Deuxième Siècle ,</i>	<i>26</i>
<i>Troisième Siècle ,</i>	<i>36</i>
<i>Quatrième Siècle ,</i>	<i>47</i>
<i>Cinquième Siècle ,</i>	<i>64</i>
<i>Sixième Siècle ,</i>	<i>74</i>
<i>Septième Siècle ,</i>	<i>83</i>
<i>Huitième Siècle ,</i>	<i>94</i>
<i>Neuvième Siècle ,</i>	<i>103</i>
<i>Dixième Siècle ,</i>	<i>109</i>
<i>Onzième Siècle ,</i>	<i>123</i>
<i>Douzième Siècle ,</i>	<i>137</i>
<i>Treizième Siècle ,</i>	<i>160</i>

<i>Quatorzième Siècle ,</i>	167
<i>Quinzième Siècle ,</i>	209
<i>Seizième Siècle ,</i>	229
<i>Dix-septième Siècle ,</i>	240
<i>LE ROMAN de Nordon ou His-</i>	
<i>toire de Dodin ,</i>	257

T O M E I I.

<i>LES AMOURS d'Aspasie , pag.</i>	I
<i>Histoire de Solon ,</i>	9
<i>Histoire de Licurgue ,</i>	25
<i>Histoire d'Aspasie ,</i>	34
<i>LES EXILÉS de la Cour d'Aug-</i>	
<i>uste ,</i>	73
<i>Histoire de Lentulus ,</i>	82
<i>Histoire d'Ovide ,</i>	96
<i>Histoire de Cornelius Gallus ,</i>	108

Fin de la Table.









